

I - PALLI

.....
.....
.....



BIBLIOTECA NAZIONALE



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.^a SALA

R. d. G.

SCAFFALE 16

PLUTEO 11

N.° CATENA 12



THEATRE

DE MESSIEURS

DE BRUEYS,

ET

DE PALAPRAT,

TOME SECOND.

TOME SECOND.

PAR M. DE PALAPRAT.

LES SIFFLETS, Comédie.

PAR M. DE BRUEYS.

LE GRONDEUR, Comédie.

LE MUET, Comédie.

OEUVRES

DE

THEATRE

DE MESSIEURS

DE BRUEYS,

ET

DE PALAPRAT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME SECONDE



A PARIS;

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. LV.

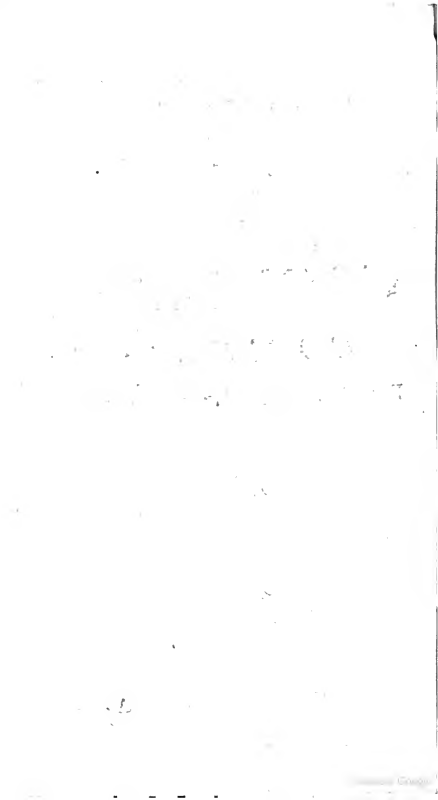
Avec Approbation & Privilège du Roy.

29602



LE
GRONDEUR,
COMÉDIE,

représentée pour la première fois au
mois de Janvier 1691.





REMARQUES

SUR LE GRONDEUR.

CETTE Comédie est, je crois, une de celles qui peut mieux prouver combien on doit se défier, non-seulement des jugemens particuliers que l'on porte aux lectures, & même aux répétitions des Pièces de Théâtre, mais encore de l'impression générale que le Public reçoit à leurs premières représentations. Ce que M. de Palaprat rapporte ci-après, fait voir le peu de cas que les Comédiens firent de cette Pièce lorsqu'on la leur présenta, & la froideur avec laquelle le Public l'écouta dans ses premières représentations. Le Grondeur n'est pas le seul qui ait eu un pareil sort, & notre Théâtre est plein d'exemples de cette espèce; car comment expliquer la préférence que l'on donna à la Phédre de Pradon sur celle de Racine? Comment rendre raison du mépris que l'on fit de son Athalie & de l'oubli où elle tomba même dans l'impression? Comment justifier la réussite méritée du Tartufe, & la chute précipitée du Misanthrope? A peine Moliere a-t-il vû le quart de ses Pièces avoir le succès qu'elles ont presque toutes eu depuis la mort de ce grand Homme; & le célèbre Corneille en étoit venu au point de ne juger de la bonté de ses Pièces que par le produit des représentations; façon réelle à la vérité de décider pour le présent, mais fort incertaine pour l'avenir. Aussi ceux qui joignent à un discernement juste la connoissance de notre Théâtre, & de ses principes, se gardent bien de juger en dernier ressort de la fortune d'une Tragédie ou d'une Comédie sur le premier effet qu'elle a produit. Ils savent que la réussite, & même la chute d'une Pièce nouvelle dépend souvent de circonstances momentanées, & tout-à-fait étrangères à son mérite ou à ses défauts. Ce sont, pour ainsi dire, des hazards heureux ou malheureux, dont il seroit difficile de rendre compte:

A ij

l'expérience & l'usage du Théâtre leur apprend que bien des Pièces ont eu à leur reprise un sort contraire à celui qu'elles ont éprouvé dans leur nouveauté ; peut-être parce qu'elles ne sont plus soutenuës de la brigue ou des circonstances du tems ou de la célébrité de leur Auteur , & que le jugement du Public se trouve alors dépouillé de prévention , de partialité & d'intérêt. De tels Juges laissent la légereté de décision à la vanité des gens du bel air qui ne doutent de rien , & qui n'ont que deux façons de prononcer : *admirable* , *détestable* ; ils se défient de la jalousie des Auteurs qui désapprouvent tout , & ils méprisent ceux qui , pour dire leur sentiment , attendent que l'Important ou le bel esprit aient décidé. On peut donc conclure combien il est difficile à un Auteur de jouir de son vivant d'une réussite solide & assurée , & combien l'amour de la gloire est grand dans les hommes , puisque malgré ces inconvéniens & les disgraces qu'elle leur attire , on en voit tous les jours qui travaillent pour en acquérir.



DISCOURS

SUR LE GRONDEUR.

LE caractère du Héros ridicule de cette Pièce (dit M. de Palaprat) est du choix de mon associé : sa première idée avoit été de faire le CHAGRIN ; mais je lui représentai que ce titre étoit équivoque , & qu'il ne s'agissoit pas de peindre un homme chagrin & fâché par quelque accident , mais un homme qui n'a aucun sujet de se fâcher , & qui n'est chagrin , bourru & querelleur que par tempérament ; ce qui ne pouvoit être renfermé que dans le nom général du GRONDEUR. . . . Ainsi nous nous déterminâmes à donner à la Pièce le titre de Grondeur. Ce titre effaroucha les Docteurs Dramatiques de ce tems-là ; & M. Chammelé , qui n'étoit pas un de ceux qui avoient le moins de goût , fut effrayé de ce caractère ; ce ne fut même que par un excès de complaisance qu'il nous accorda le tems d'en entendre la lecture. Elle étoit en cinq Actes : le Grondeur ne paroïsoit qu'à la fin du second ; il étoit annoncé & préparé sur le grand modèle du Tartufe qui ne paroît qu'au troisième Acte. Je suis assez sûr de mon fait , pour avancer que nous le faisons attendre aux spectateurs avec impatience & avec plaisir.

„ Hors l'arrivée de M. Grichard , il n'y a
„ presque rien eu de changé au premier Acte
„ qui est le meilleur de cette Pièce , & beau-
„ coup plus à mon Associé qu'à moi. Dès que
„ le Grondeur paroïsoit , on peut juger par le
„ plaisir avec lequel le Public le voit aujourd'hui , si on devoit être en peine du reste
„ de la Pièce. Malgré cela , M. Chammele
„ décida souverainement que ce sujet ne pou-
„ voit au plus fournir qu'une petite Pièce , &
„ que peut-être ce caractère seroit au plus
„ souffert dans une Comédie d'un Acte. Quel
„ plaisir, disoit-on , de voir un homme qui
„ gronde toujours ? A force de négociations
„ nous obtinmes qu'elle seroit réduite à trois
„ Actes , & qu'en cet état on verroit l'effet
„ qu'elle feroit.

„ Mon Associé y travailla avec mes petits
„ secours , en vint à bout , & fut obligé de
„ faire un voyage seul dans sa Province. Me
„ voilà maître de la Pièce , & par conséquent
„ les Comédiens tout-à-fait maîtres de moi.

„ Dans le tems , que l'on appelle , en langa-
„ ge de spectacle , le meilleur de l'année ,
„ c'est-à-dire dans le Carnaval , le Théâtre se
„ trouva vuide & sans nouveautés , au moins
„ comiques , (car on répétoit la Tragédie de
„ Tyridate de M. Campistron :) je lus le Gron-
„ deur en trois Actes , qui fut reçu plus par
„ besoin , que par goût ; j'y ajoutai le Prolo-
„ gue des Sifflets , qui fut si bien reçu ; mais
„ en cela je réveillai , comme on dit , le chat

ui dort ; & je dirai ailleurs comment les sifflets me firent sentir la rancune qu'ils me gardèrent. Comme je suis facile, j'écoutois tous les avis qu'on me donnoit, & je me rendis si bien à toutes les chicanes que l'on me fit dans les répétitions, qu'à force de supprimer & de retrancher, mon troisième acte s'évanouit entre mes mains, & je me trouvai réduit à recourir aux expédiens pour en construire un, que je fis presque tout comme l'on voulut dans la loge de l'Adelice qui jouoit le Rolle de Clarice. Je fus obligé, plus par la nécessité de remplir mon acte, que par la nécessité du sujet, d'y mettre la Scene du retour de Fadet, avec Caju, qui lui rend ses monosyllabes.... J'y ajoutai une autre, malgré le sentiment d'un des grands Maîtres du Théâtre, qui cria contre moi qu'elle ne réussiroit pas : laissez à penser si je gagnai la gageure ; car c'est la Scene où Mondor fait semblant de consulter M. Grichard, pour se tirer d'embarras, & qui finit par ces mots : *Prenez l'un ou trois fois seulement aussi mal votre temps avec elles, que vous le prenez avec moi, &c.*

Il arriva une chose assez bizarre à la première représentation de cette Pièce ; elle fut flétrie par le Théâtre, & protégée par le parterre. Si les orages de l'un ne sont pas tout à fait si violens que ceux de l'autre, il en faut encore moins pour les exciter.

„ Laissons à part la question (c'est toujours
„ M. de Palaprat qui parle) de sçavoir auquel
„ de ces deux endroits on juge plus sainement ,
„ & disons seulement qu'en vérité , prix pour
„ prix , il y a souvent autant de marchandise
„ mêlée sur le Théâtre , que dans le Parterre ;
„ mais qu'il y a toujours plus sur le Théâtre
„ de ces chefs de cabales , d'où sortent les ré-
„ glemens pour la mode , de ces gens dont
„ tout , jusqu'à des pauvretés , est une décision
„ parmi leurs Sectateurs , & que la Jeunesse
„ incertaine , qui entre toute neuve dans le
„ monde , croit bonnement devoir prendre
„ pour ses modèles.

„ Il plut à quelques-uns de ceux-ci de venir
„ à la première représentation du Grondeur ,
„ & de n'y pas venir de sang-froid. Il n'y eut
„ sorte de singerie qu'ils ne fissent contre la
„ Pièce , sans malice & sans dessein peut-être ,
„ mais par la seule gayeté qui les animoit :
„ tous les yeux se tournèrent de leur côté.
„ Grichard eut beau se démener , on le laissa
„ crier tant qu'il voulut , & l'on n'eut plus d'at-
„ tention pour l'ennuyeux spectacle d'un fu-
„ rieux & d'un enragé ; car c'est ainsi qu'on
„ l'appelloit. Le Théâtre gronda à son tour
„ d'avoir payé demie pistole , & se livra vo-
„ lontiers aux plaisanteries des jeunes gens en-
„ joués , qui vouloient bien l'en dédomma-
„ ger en se donnant *gratis* eux-mêmes en
„ spectacle.

„ La Pièce fut enfin décriée à tel point dans
l'esprit

l'esprit des gens du monde , qu'à quelques jours de-là , feu M. le Prince voulant aller à la Comédie , demanda qu'on ne lui donnât pas le Grondeur ; tant il en avoit ouï dire de mal : on lui représenta le tort qu'il feroit à cette Pièce , & il voulut bien courir le risque de s'y ennuyer , pourvû qu'on y ajoutât les Sabines , (c'est ainsi que la Cour avoit appelé le Ballet Extravagant.) S. A. S. honora de sa présence le Grondeur à cette condition ; elle en fut très-satisfaite , & en dit tant de bien à la Cour , qu'on reçut ordre de l'y aller jouïr : elle y réussit infiniment ; & ce même Théâtre qui l'avoit vilipendée , par l'habitude outrée des François , de passer d'un excès à l'autre , commença à la porter beaucoup plus haut qu'elle ne méritoit.

Elle commençoit à jouïr du plus brillant succès , lorsqu'elle reçut un échec , dont elle ne put se relever. Les trois Acteurs principaux de la Pièce , (les deux freres Raisin , & de Villiers) furent obligés d'aller à Anet , pour une fête que M. le Duc de Vendôme donnoit à Monseigneur. Par leur absence , cette Pièce perdit les cinq meilleures représentations de toute l'année. On la reprit le jour des Cendres ; mais l'Arlequin Elope , que les Italiens donnèrent dans le même tems , acheva de couler à fond notre pauvre Comédie. On pourroit dire qu'il semble que depuis ce tems-là , le Public ait voulu

„ à force de gloire nous dédommager du pro-
 „ fit dont il nous avoit privés , puisque le
 „ Grondeur est devenu par son succès une des
 „ principales ressources du Théâtre.

„ Il me seroit bien aisé de faire des remar-
 „ ques sur cette Pièce , & de les faire même
 „ avantageuses , sans blesser la modestie , en
 „ jettant les plus beaux endroits sur mon as-
 „ socié ; mais elle est trop connue de tout le
 „ monde , pour que j'entre dans ce détail. Je
 „ suis bien fâché de ne pouvoir faire le Pu-
 „ blic juge du sentiment , ou peut-être de
 „ l'erreur où j'ai toujours été , que cette Pièce
 „ étoit infiniment meilleure en cinq Actes. Je
 „ l'aurois fait imprimer aujourd'hui de cette
 „ façon , si pendant que j'étois en Italie , une
 „ personne qui m'est chère , n'eût fait en mon
 „ absence , comme la nièce de D. Quichotte ,
 „ un abatis entier & une déconfiture générale
 „ de tous mes papiers , où elle trouvoit les
 „ mots d'Acte & de Scene. „ Voilà donc M.
 de Brueys , sur le témoignage même de M. de
 Palaprat , en pleine propriété de la meilleure
 & de la plus grande partie du Grondeur : je
 dis de la plus grande partie , puisqu'il est juste
 de présumer que M. de Palaprat , en rédui-
 sant à deux Actes les quatre derniers de cette
 Pièce , n'aura pas manqué de choisir & d'in-
 sérer dans ces deux Actes toutes les Scenes
 dont il aura pû faire usage ; il est même na-
 turel de penser que M. de Palaprat , dans le
 cours des représentations , aura fait en public

mêmes aveux, que l'on a vûs depuis dans
discours imprimés. Malgré cela, quelques
unes peu instruites ou mal intentionnées
M. de Brueys, ayant répandu dans le
e, qu'il n'étoit point l'Auteur du Gron-
, il s'en plaignit à son ami Palaprat, dans
lettre qu'il lui écrivit de Montpellier, où
oit retiré.

Voici, mon cher Monsieur, une querelle
Parnasse qui fait quelque bruit en ce
s, dans laquelle vous & moi sommes in-
ssés, & dont je veux que vous soyez le
juge.

M'est revenu que M. Campistron pu-
t hautement aux beaux esprits de Tou-
se, chez Madame la Présidente Droüil-
, que vous & lui avez la meilleure part à
composition de la Comédie du Grondeur ;
je n'y ai que la moindre, & tout au plus
inquième. En vérité j'ai de la peine à le
ire ; mais la chose m'a été certifiée par
gens qui l'ont oüi eux-mêmes, & il ne
st plus permis d'en douter. Cependant si
ruit fût demeuré renfermé dans la cour
ette illustre Muse, je regarderois cette
on poétique de votre ami, comme un
ouffiasme qu'on doit négliger ; mais la
se a éclaté à Toulouse, & a été portée
par trois de vos compatriotes, qui l'ont
armée d'une manière qui a jetté dans
que confusion ceux de mes amis qui s'é-

„ toient intéressés pour moi à la réputation de
„ cette Pièce.

„ Je vous avouë, mon cher Patron, qu'à
„ cette nouvelle qui m'a été donnée dans ma
„ solitude, ma tendresse de pere s'est réveil-
„ lée; & je n'ai pû m'empêcher de rendre pu-
„ blique une vérité qui vous eût connuë, & à
„ tout Paris; c'est en un mot que le GRON-
„ DEUR, le MUET, l'IMPORTANT, & les EM-
„ PYRIQUES, sont véritablement mes enfans;
„ que vous aviez bien voulu prendre soin de
„ leur éducation, les produire dans le monde,
„ les enrichir même de vos biens, & me faire
„ l'honneur de les adopter: que pour M. Cam-
„ pistron, il avoit aussi peu de part au Gron-
„ deur & à ces autres ouvrages, qu'à l'Alco-
„ ran; & que j'étois surpris qu'un fameux
„ Poëte tragique, si riche de son propre fond,
„ cherchât à s'approprier des choses qui sont
„ au-dessous de lui; & qu'enfin je n'aurois jamais
„ pû penser qu'un Paon voulût se parer des
„ plumes d'une Corneille.

„ Ce n'est pas tout; dans le même tems
„ qu'on me désavouoit à Toulouse pour le
„ pere du Grondeur, j'appris qu'on me voloit
„ à Paris une de mes chansons. . . . En vérité,
„ Paris est un bois où il y a des voleurs de toute
„ espèce. . . . Faisons, s'il vous plaît, sur tout
„ cela, vous & moi, une réflexion affligeante:
„ nous sommes vieux, moi beaucoup plus que
„ vous; & il y a des gens impatiens, qui ne
„ veulent pas attendre que nous soyons morts

pour nous dépouiller. Consolons-nous dans l'espérance que peut-être quelque jour l'auguste Protecteur de l'Académie souveraine des Belles-Lettres créera une Chambre de justice, qui obligera les Auteurs à faire des déclarations de leurs biens, & à rendre ce qu'ils auront pillé, comme on y oblige aujourd'hui les gens d'affaires. Je suis, &c.,



ES SIFFLETS,

Par M. DE PALAPRAT,

POUR SERVIR

DE PROLOGUE

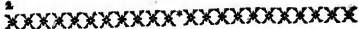
D U

RONDEUR,

COMÉDIE

De M. DE BRUEYS,

présentée pour la première fois le
3 Février 1691.



A C T E U R S.

ERASTE, homme du monde, sérieux.

DAMON, jeune homme de condition, enjoué.

LICIDAS, Auteur.

Mademoiselle BEAUVAIL, célèbre Actrice,

UN GASCON.



LES SIFFLETS,

PROLOGUE

DU GRONDEUR.

SCENE PREMIERE.

DAMON, LICIDAS.

DAMON.

Vous vous défendez mal, avouez-le entre nous

LICIDAS.

J'ai quitté le métier.

DAMON.

La défaite est mauvaise ;
Je sçai que le Grondeur est encore de vous.

LICIDAS.

De moi, Monsieur ? A Dieu ne plaise.



SCENE II.

ERASTE, DAMON, LICIDAS.

ERASTE.

Toujours aux nouveautés on vous voit le premier,
N'avez-vous rien appris de celle qu'on nous donne?

DAMON.

J'ai vu des gens qui sortoient du Cormier,
Et qui disoient entr'eux qu'elle étoit assez bonne.

LICIDAS.

Partisans de l'Auteur, qu'il venoit d'engager
Par un repas...

DAMON.

Rayez cela de vos tablettes;
Monsieur l'Auteur, vous-même, est-ce que les Poètes
Donnèrent jamais à manger?
Sur cet article seul on les voit toujours sages.

ERASTE.

Mais le désir de faire approuver ses ouvrages...

DAMON.

Ce n'en est gueres le chemin;
Il ne faut point chercher des flatteurs dans le vin;
La Comédie en fait l'expérience,
Et l'on n'a pas connu les intérêts,
En la plaçant entre deux cabarets.
Il revient du Cormier, il sort de l'Alliance
Fort peu d'Approbateurs, & beaucoup de Sifflets.

LICIDAS.

C'est là que les liguees formées
Ayant élu pour chef quelque Siffleur bannal,
N'attendent que le signal
Des chandelles allumées,
Pour donner au Théâtre un assaut général.

ERASTE.

Eh! Monsieur Licidas, parlons sans passion,

PROLOGUE DU GRONDEUR.

5

uvent toute autre chose excite la tempête.

LICIDAS.

s Dimanches sur-tout.

ERASTE.

Ha, pour les jours de Fête,
Je n'en serois pas caution.
ais ordinairement comptez que cette guerre
N'est d'un légitime courroux;
Dans ce formidable Parterre,
D'où partent les plus rudes coups,
On trouve toute la justesse,
Tout le bon sens, tout le bon goût,
Tout l'esprit, toute la finesse,
Et toute la délicatesse
Qu'on demande aujourd'hui pour bien juger de tout:
Enfin presque toujours la raison, la justice
au murmure public ont la meilleure part.

LICIDAS.

Et quelquefois aussi l'envie & le caprice.
Echouer par chagrin, réussir par hazard,
Est le destin commun aujourd'hui des spectacles:
On en verra bien peu désormais résister
A ce cruel destin, à moins de grands miracles.

On n'y va plus pour écouter.

Les jeunes gens y vont traiter de leurs affaires,
Faire assaut de tabac, troquer des tabatières,
S'informer du bon vin. Fi, se laisser toucher
A des plaisirs si secs, sent trop la vieille mode.
Par habitude encor le monde y va chercher
Hors le spectacle seul tout ce qui l'accommode.
Celui-ci qui lui donne à souper chez *Lami* ; *
Celui-là sa Maîtresse, & l'autre son ami,
Qui fait en l'abordant, par sa voix, par son geste,
Un bruit qui force enfin les gens à décamper,
En louant en secret l'écornifleur modeste,
Qui n'y vient chercher qu'à souper.

* *Traître.*

B ii j

LES SIFFLETS,

Ce sont caquets, fracas, qui jamais ne finissent ;
Jugez si c'est partout un tumulte achevé.

Les lieux que les femmes remplissent
Sont ceux où le silence est le mieux observé.

DAMON.

Aux Loges, aux Balcons quelquefois il se passe
Des Scènes...

LICIDAS.

De tout tems les femmes ont parlé :
C'est un point sur lequel on doit leur faire grace.
Il est vrai, quelquefois l'Acteur en est troublé :
Mais on les voit au moins qui demeurent en place.

DAMON.

Graces à la *Croisnier* *, qui les enferme à clé,

LICIDAS.

Pour le repos public Dieu veuille qu'on en fasse
Au premier jour autant de tous ces esprits vifs ;
Changeant aussi souvent de lieu que de grimace,
Sur ce vaste Théâtre ils se trouvent captifs,
C'est pour leur promenade un trop petit espace.

DAMON.

S'imaginer aussi de les rendre attentifs

A vos Pièces à la glace,

C'est terriblement se flater.

LICIDAS.

Faut-il encor le répéter ?

Le Spectacle est perdu, vous dis-je :

DAMON.

Mais,

LICIDAS.

De grace,

Y voyez-vous venir quelqu'un pour écouter ?

On y vient pour fronder, pour tailler tout en pièces ;

On voit de ces frondeurs un peloton mutin,

Qui...

ERASTE.

Croyez-moi, Monsieur, donnez de bonnes pièces,

* *Ouvreuse de Loges.*

PROLOGUE DU GRONDEUR.

2

Je vous répons de leur destin.

LICIDAS.

En ce tems l'entreprise est grande;
Et l'on ne peut ainsi parler
que l'on n'aura pas défendu de siffler,
Sur peine d'une grosse amende.

DAMON.

Je ne doute point que vous ne trouviez
Cette amende fort équitable,
r-tout si le tiers en étoit applicable

Aux Auteurs disgraciés.
plaintes là-dessus sont de pures chimères ;
on ne tient mieux les gens dans leur devoir.
Ecoutez-moi; vous allez voir
Si les Sifflets sont nécessaires,

un Marchand moins riche en bijoux qu'en ca-
quet,
n près de l'autre un jour se rencontrèrent
La Trompette & le Sifflet,
i sur le pas d'abord se querellèrent.
leur procédé fut violent;
est traître & moqueur, l'autre fiere & bruyante,
ians la présence du Marchand
leur querelle eût été sanglante.
rompette bravant d'un ennemi si vain
icule orgueil & l'impuissante rage,

Crut avoir tout l'avantage
D'une Géante contre un Nain.
u, disoit-elle, au plus beau de mon regne,
n mérite au mien faire comparaison?
jusqu'à ce point dépourvû de raison,
il instrument que l'on dédaigne,
ui serois ignoré de tous,
ans les criminels rendez vous
servois jadis dans l'horreur des ténèbres?
rd'hui le Pont-Neuf jouit d'un plein repos,
rop de catastrophes célèbres
ont servi de pompes funébres

Biv.

1. LES SIFFLETS,

Aux prouesses de tes Héros.
Si tu prends désormais ces manières mutines,
Vois en moi qui te châti-ra.
Es-tu si glorieux, parce qu'à l'Opéra
Tu fais mouvoir des façons de machines ?
Je vois bien ce qui t'a gâté,
Ce sont les airs d'autorité
Qu'on te souffre à la Comédie.
Les tours que tu fais là te paroissent galans :
Mais regarde de quelles gens
Ton insolence est applaudie.
Moi, je fais mon devoir toujours près des guerriers,
Je leur fais moissonner des forêts de lauriers,
Je ramene, j'excite un languissant courage ;
On me doit des hauts faits qu'on ne peut oublier.
N'as-tu pour tout avantage
Autre chose à publier,
Répartit le Sifflet d'un air assez tranquille ?
Avec un mot je veux t'humilier.
Dans le camp des François, instrument inutile,
De leur haute valeur tu n'es que le témoin ;
D'exciter leur courage a-t-on quelque besoin ?
Crois-moi, rabaisse un peu de ce ton de tonnerre,
Tu n'auras pas long-tems matière à tes discours :
Eh ! fanfaronne, la guerre
Ne durera pas toujours.
Nos victoires sont trop complètes,
Pour ne voir pas dans peu tout calme, ou tout sou-
mis.
A quoi servirez-vous alors, pauvres Trompettes ?
La France au premier jour sera sans ennemis,
Et jamais sans mauvais Poètes.
Pendant ce plaisant démêlé
Le Marchand par plaisir ayant dissimulé,
A la fin éclata de rire.
Pour mettre toutefois la paix dans sa maison,
Je suis fâché, dit-il, Trompette, de vous dire
Que le Sifflet a raison :
Vous nous contez des sornettes,
Quand vous faites sonner si haut vos grands emplois.

PROLOGUE DU GRONDEUR.

9

puis un certain tems je débite en un mois
mucoup plus de Sifflets qu'en-deux ans de Trompet-
tes.

vous dit vrai, bien-tôt vous ferez au filet,

La paix vous rendra muette,
ne conservera que la douce mufette,

Le hautbois & le flageolet,
ar chanter les amours sur les bords de la Seine;

Et le redoutable Sifflet,
Pour corriger les abus de la Scene.
s vers vous plaisent-ils?

LICIDAS.

Si...

DAMON.

Mon intention
: de sçavoir comment Eraste les regarde.
Pour vous, Monsieur, je n'ai garde
: vous faire jamais pareille question.
ais on va commencer. Voici l'instant fatal,
Et je vois dans cette coulisse....

ERASTE.

Qui?

DAMON.

Mademoiselle Beauval.

ERASTE.

En écharpe une telle Actrice!
: joueroit-elle point?

DAMON.

J'en augurerois mal.

ERASTE.

faut que sur ce point elle nous éclaire.



Bv

SCENE III.

Mlle. BEAUVAIL, DAMON,
ERASTE, LICIDAS.

Mlle. BEAUVAIL.

CReve plutôt l'Auteur de la frayeur qu'il a.
Renvoyer ce beau monde là :
Vraiment nous aurions bonne grace.
Rendre un double, encor moins, qu'il compte sur cela.

ERASTE.

De quelle bonne humeur aujourd'hui vous voilà ?

Mlle. BEAUVAIL.

Vous ririez trop, Messieurs, de voir ce qui se passe.
L'Auteur de cette Pièce, orgueilleux, confiant,
(Comme ils sont tous) gardant pour lui seul son es-
time,

S'applaudissant toujours, & toujours décriant
Tout ce qui ne vient point de son esprit sublime ;
Idolâtre éternel de ses productions,
Traitant tous les Auteurs près de lui d'Allobroges,
Au Grondeur chaque jour ajoutoit des éloges.
Il le falloit entendre aux répétitions,
Prôner sa Comédie, élever ce chef-d'œuvre ;

Il nous alloit tous enrichir.

De ce malin plus humble, & cherchant à gauchir,
Le Parterre lui semble aspic, serpent, couleuvre,
Dans son premier courroux difficile à fléchir.
L'affronter est, dit-il, une terrible chose.
Combattu, mais trop tard, de ces réflexions,
Je viens de le laisser dans les convulsions.
On doit aux violons cette métamorphose,

Qui du premier coup d'archet

L'ont rendu sourd & muet.

D'abord il regardoit allumer les chandelles,

Sans trop paroître se troubler :

Mais la toile levée, on l'a vû chanceler,

PROLOGUE DU GRONDEUR.

II

agir, pâlir, céder à ses frayeurs mortelles.
 peur entièrement a troublé son esprit,
 l'extravague & ne sçait ce qu'il dit.
 où qu'on lui représente, il raisonne pantoufle,
 Comédie en poche il tremble & n'entend rien.
 nous ne la sçavons pas cependant assez bien
 Pour la jouer sans qu'on nous souffle:
 Nous sommes bien embarrassés.
 n'ai vû de mes jours une chose pareille.

à Licidas, qui rit.

ne riez point, autant vous en pend à l'oreille;
 depuis assez long-tems vous nous en menacez.

LICIDAS.

peut-on vous écouter sans un plaisir extrême?

Votre récit a tant d'appas,
 que je veux aller voir moi-même l'embarras
 d'un homme jusqu'ici trop rempli de lui-même.

DAMON.

Je confesse, pour moi, que j'en ris de bon cœur.

ERASTE.

Pour moi, sans connoître l'Auteur,
 J'ai pitié de sa confiance,
 Et j'estime beaucoup sa peur.
 L'une de l'amour propre est une douce erreur,
 L'autre un effet de la prudence.
 Cette peur le rendra plus sage à l'avenir.

SCENE IV.

Mlle. BEAUVAIL, DAMON,
 LE GASCON, ERASTE.

Mlle. BEAUVAIL.

Vous ne pouviez, Monsieur, plus à propos venir.

Qui peut mieux qu'un Gascon, en fait de hardiesse,
 Mener les gens tambour battant?

B. vj

LE GASCON.

à Mademoiselle Beauval. à Damon. à Erasfe.

Parlez. Ah te voilà, serviteur. Hé bien, qu'est-ce ?
S'agit-il donc ici d'un exploit important ?

Mlle. BEAUVAIL.

D'encourager l'Auteur.

LE GASCON.

Qu'est-ce donc qu'il craint tant ?

Que l'on n'accompagne sa Pièce

De quelque concert éclatant ?

Mlle. BEAUVAIL.

Vous voilà dans le fait sans que je vous l'explique.

LE GASCON.

J'entens les gens à demi mot.

Eh donc ! de se fâcher l'Auteur est-il si sot ?

* *Cet homme assurément n'aime pas la musique.*

Bagatelle ! cela doit-il vous ralentir !

Nous sommes quelques bonnes lames,
Qui ferons un orchestre à vous bien divertir.

Mlle. BEAUVAIL.

Quoi ?

LE GASCON.

Cela vous déplaît.

Mlle. BEAUVAIL.

Oùï, beaucoup, sans mentir.

LE GASCON.

Ah je n'ai sçu jamais rien refuser aux Dames !

Et si vous m'en priez, je puis vous garantir...

DAMON.

Tu connois les auteurs de ces nobles aubades ?

LE GASCON.

Si je les connois ? ils sont tous

Mes amis & mes camarades.

C'est une gloire parmi nous

D'inventer sur ce point quelque mode nouvelle ;

L'un fait bien le hautbois, l'autre le chaudronnier.

DAMON.

En cet art, Dieu merci, tu n'es pas le dernier.

* *Vers de Moliere dans l'Amphytrien.*

PROLOGUE DU GRONDEUR. 13

LE GASCON.

Ah c'est en quoi sans vanité j'esselle,
Je fais faire un sifflet tout neuf sur ce modèle.

En montrant un monsieur siffler.

Mlle BEAUVAIL.

Celui-là suffisoit, on n'en sçauroit trouver
De meilleur pour jouer long-tems le premier rôle.

LE GASCON.

Je crois pourtant l'user dans cet hyver,
Si la Troupe nous tient parole.

ERASTE.

Comment?

LE GASCON.

Ne-nous promet-on pas
Des nouveautés de toutes sortes?
Comique, sérieux, tout franchira le pas.

ERASTE.

Mais si ces nouveautés étoient bonnes?

LE GASCON.

N'importe!

ERASTE:

Quelle façon de décider?
De bonne foi je m'étonne
Que l'on trouve plus personne
Qui veuille se hasarder.
Pour s'exposer sur la Scene
Il faut être averé fou;
C'est s'aller rompre le cou,
La chute est toujours certaine;
Cependant vous rebutez
Tel à force de vous craindre,
Qui pourroit un jour atteindre
Peut-être aux grandes beautés.
Vous sifflez d'une manière
A désespérer les gens.
Ou ressuscitez Moliere,
Ou soyez plus indulgens.

DAMON.

Contre cette raison tu ne peux te défendre.

Mlle. BEAUVAIL

Ferons-nous pour vous vaincre un effort superflu ?
Daignez tranquillement aujourd'hui nous entendre.

LE GASCON.

Jouerez-vous ?

Mlle. BEAUVAIL :

Oùï, Monsieur.

LE GASCON.

C'est un point résolu,

Cette Pièce d'abord sur son nom m'a déplû.

Mlle. BEAUVAIL

Quoi ! vous ne voulez pas vous rendre !

LE GASCON.

Ecoutez, sur ce nom je suis votre valet :

A plus que de récits d'un modeste Sifflet

Et vous, & votre Auteur vous deviez vous attendre ;

On en préparoit un chœur

Au seul titre de Grondeur.

Il ne promet rien d'agréable,

Rien que de tintamarre un ennuieux tissu :

Je le conçois ainsi. Mardi je suis un diable,

Je ne démords jamais de ce que j'ai conçu.

Dans tout notre Armagnac on connoît ma constance,

Sur les bords de Garonne, à Foix, à Tarascon,

Ma fermeté passe toute croyance.

Cependant je me rends à vous par complaisance.

Mlle. BEAUVAIL.

Je vous suis obligée.

LE GASCON.

Au moins point de Gascon :

En ce cas sans quartier la guerre recommence,

Non par aucun chagrin. Pourquoi se gendarmer,

Voyant que nous faisons le vif des Comédies ?

Que Gascons vrais ou faux ont le don de charmer :

Pardi l'on doit bien nous aimer,

Puisque l'on aime tant nos mauvaises copies :

Mais la variété fut toujours de mon goût,

Et depuis certain tems je ne vois autre chose

Que Gascons là, Gascons ici, Gascons par-tout :

Es vertubleu cela me, , , pousse à bout :

PROLOGUE DU GRONDEUR. 15

Gascogne au moins pour un tems se repose,
mais las.

Mlle. BEAUVAIL.

On n'en fait aucune mention,
vous jure, Monsieur, dans la Pièce nouvelle.

LE GASCON.

A cette condition,
je prends le Grondeur sous ma protection.

Mlle. BEAUVAIL.

lais dire à l'Auteur cette bonne nouvelle.

SCENE V.

ERASTE, DAMON,
LE GASCON.

DAMON.

J'Admire ta présomption ;
ins que le protecteur ne soit sifflé lui-même.

LE GASCON.

Que je rirois de ton erreur extrême !

Mais tu me fais compassion.

afandis, je sçai qu'à ma dévotion.

urois en un moment plus de trois cens flamber-
ges :

J'ai du crédit dans les auberges.

DAMON.

n le sçait bien, tu dois par-tout ta pension.

LE GASCON.

ne dis-tu ?

DAMON.

Que je crains pour ta commission.

LE GASCON.

Ne crains rien, de ce pas j'y vole ;

e. l'ai promis, puis-je m'en dispenser ?

On peut faire commencer

Cependant sur ma parole,

16 LES SIFFLETS, PROL. DU GRONDEUR.

J'en réponds.

ERASTE.

La caution

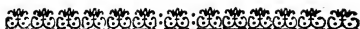
Me paroît un peu vereuse ;
Et sur un tel garant je tiens l'attention
Du Public chose douteuse.

DAMON.

Sans vouloir me préoccuper ,
J'attens peu d'un Auteur dont la peur est extrême ;
Mais pour l'amour de lui, du Public, de nous même,
Je souhaite de me tromper.

F I N.





Auteurs de la Comédie.

M. GRICHARD, Médecin.

TERIGNAN, Fils de M. Grichard, Amant
de Clarice.

HORTENSE, Fille de M. Grichard.

ARISTE, Frere de M. Grichard.

MONDOR, Amant d'Hortense.

CLARICE, Amante de Terignan.

BRILLON, Fils de M. Grichard.

M. MAMURRA, Précepteur de Brillon.

CATAU, Servante d'Hortense.

LOLIVE, Valet de M. Grichard.

Un Laquais de M. Grichard.

Un Prévôt de Maître à danser.

La Scene est chez M. Grichard.



LE
GRONDEUR,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.

Ais, ma sœur, pourquoi ce retardement ?

HORTENSE.

Nous le sçaurons quand mon père reviendra de la Ville.

TERIGNAN.

Il faudroit le sçavoir plutôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Loliye chez mon oncle, & moi.



Catau chez Clarice, pour s'en informer ; ils seront bientôt ici.

TERIGNAN.

Qu'ils tardent à venir, & que je souffre dans l'incertitude où je suis !

HORTENSE.

Voici déjà Catau.

SCENE II.

CATAU, TERIGNAN, HORTENSE.

TERIGNAN.

HE' bien qu'as-tu appris chez Clarice ?

CATAU.

Monsieur de saint Alvar son pere étoit parti, & Clarice n'étoit pas encore levée. Mais...

HORTENSE.

Quoi ? mais.

CATAU.

Ne connoissez-vous pas à mon air que je vous apporte de bonnes nouvelles ?

HORTENSE.

Et quelles ?

CATAU.

Vous serez mariés ce soir l'un & l'autre. La maison de Monsieur de saint Alvar est toujours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos nœces.

HORTENSE.

Je vous le disois bien, mon frere.

TERIGNAN.

Je ne serai point en repos que je ne sçache la raison du retardement d'hier au soir de la propre bouche de mon pere.

HORTENSE.

Va donc voir s'il est revenu.

CATAU.

Bon , revenu ; & ne l'entendrons-nous pas s'il étoit au logis ? Cesse-t-il de crier , de gronder , de tempêter , tant qu'il y est ? & les voisins eux - mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il sort ?

HORTENSE.

Au moins seconde-nous bien aujourd'hui : quoi qu'il fasse , nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter ? ma foi il faudroit être bien fin : avouez que c'est un terrible mortel que Monsieur votre pere.

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets & les servantes qui entrent céans n'y demeurent tout au plus que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique , il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier , ni même dans la Ville ; il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point ouï parler de Monsieur Grichard le Médecin. Le petit Brillon votre frere , qu'il aime à la rage , a changé de Précepteur trois fois dans ce mois-ci , parce qu'ils ne le châtoient pas à la fantaisie. Moi-même j'erois déjà bien loin , si l'affection que j'ai pour vous... Mais voici Lolive.

SCENE III.

LOLIVE, TERIGNAN,
HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

HE bien , que t'a dit mon oncle ?

LOLIVE.

Monsieur , d'abord il m'a demandé si Monsieur votre

pere, à qui il m'a donné, étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui, & que depuis deux jours que je le fers, il ne m'a pas été possible....

TERIGNAN.

Eh laisse tout ça, & me dis seulement s'il n'a point sçu pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé.

HORTENSE.

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien avec Mondor.

LOLIVE.

C'est à quoi je voulois venir.

CATAU.

Eh viens-y donc.

LOLIVE.

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le pere de Clarice est entré, & il n'a pas eu le tems de me parler.

TERIGNAN.

Tu n'as donc rien appris?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

HORTENSE.

C'est donc en écoutant ce qu'ils ont dit?

LOLIVE.

Oùï, Mademoiselle.

CATAU.

Et de quoi se sont-ils entretenus?

LOLIVE.

Je vais vous le dire. Ils se sont tirés à l'écart, ils m'ont fait signe de m'éloigner, ils ont parlé tout bas, & je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien instruit.

LOLIVE.

Mieux que tu ne penses.

TERIGNAN.

Mais à ce compte-là tu ne peux rien sçavoir!

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

COMÉDIE.

23

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que Monsieur de saint Alvar a été sorti ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Mademoiselle.

CATAU.

Et comment diantre le sçais-tu donc ?

LOLIVE.

Oh donne-toi patience. Vous ne connoissez pas encore tous mes talens : on se cache des valets, quand on a quelque secret à dire ; & moi depuis que je sers, je me suis fait une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peste de l'imbécille.

LOLIVE.

Oùi ; & j'y ai si bien réussi, que lorsque deux personnes, dont je sçai les affaires, discourent ensemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, & je gagerois à leur geste, & à l'air de leur visage, de vous rapporter mot pour mot ce qu'ils ont dit.

CATAU.

Il est devenu fou.

TERIGNAN.

Mais enfin que soupçonnez-tu ?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as-tu reconnu ?

LOLIVE.

Premièrement, à ce que Monsieur de saint Alvar n'a rien voulu dire devant moi à Monsieur Ariste.

TERIGNAN.

Ah ! ma sœur, il n'y a que trop d'apparence !

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sçais-tu quelque chose de plus ?

LOLIVE.

Oh qu'oui. A peine le pere de Clarice a ouvert la

bouche, que voici comme votre oncle lui a répondu.
Remarquez bien ceci.

Il fait des actions d'un homme surpris & en colere.

CATAU.

Que diantre veux-tu dire?

LOLIVE.

Quoi ! tu ne le vois pas ? Cela est pourtant plus clair
que le jour, & Monsieur m'entend bien assurément.

TERIGNAN.

Je m'en doute assez.

LOLIVE.

Et Mademoiselle aussi.

HORTENSE.

Je n'y comprends rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faisoit
ainsi, *il refait les mêmes signes*, vous jugez bien qu'il
étoit surpris, étonné, & en colere de ce que Monsieur
de saint Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent
d'elles-mêmes. Tenez, voyez si avec ces gestes-là il
pouvoit lui dire autre chose que ceci : Quoi ! vous
avez changé de sentiment ? que me dites-vous là ? est-
il possible ?

TERIGNAN.

Que disoit à cela Monsieur de saint Alvar ?

LOLIVE.

Voici ce qu'il lui répliquoit.

Action d'un homme qui fait des excuses.

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là ?

LOLIVE.

Pour celles-là, elles sont équivoques.

CATAU.

Point, je les trouve aussi claires que les autres.

LOLIVE.

Expliquez-les donc pour voir.

CATAU.

Eh explique-les toi-même, puisque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut signifier qu'il lui faisoit des excuses d'avoir
été

été obligé de changer de sentiment. Voyez. J'en suis bien fâché, je n'ai pu faire autrement, M. Grichard l'a voulu. Ou bien, cela pourroit encore signifier que l'absence de Mondor a été cause qu'on a différé vos mariages.

CATAU.

Quoi, tu trouves tout cela dans ces gestes !

LOLIVE.

Je gagerois qu'il ne s'en faut pas une syllabe.

CATAU.

C'est un fou, vous dis-je, cela ne peut être ; Clarice est fille unique de M. de S. Alvar, qui est un riche Gentilhomme, ami de votre pere : Mondor est un homme de qualité, dont le bien & le mérite répondent à la naissance. Vos mariages sont arrêtés depuis hier, la parole est donnée, les contrats sont dressés, il n'y a qu'à signer. Il ne sçait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant tu n'as rien ouï.

LOLIVE.

Non : mais j'ai vu, & les actions des hommes sont moins trompeuses que leurs paroles.

TERIGNAN.

Je tremble qu'il ne dise vrai.

CATAU.

Vous vous arrêtez à des visions ; & moi je viens de voir des préparatifs de nœces.

LOLIVE.

Et ce sont peut-être ces préparatifs qui ont rebuté Monsieur Grichard. Tu sçais qu'il a une parfaite aversion pour tout ce qui s'appelle festin, bal, assemblée, divertissement, & enfin pour tout ce qui peut inspirer la joie.

HORTENSE.

Quoi qu'il en soit, va faire exactement ce que mon pere t'a commandé quand il est sorti, afin qu'à son retour il ne trouve ici aucun sujet de se mettre en colere.

Tome II.

C

Adieu, truchement de malheur, va faire des commentaires sur les grimaces de notre singe.

S C E N E I V.

TERIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TERIGNAN.

CE que Lolive vient de nous dire redouble mes alarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connoître à votre pere que vous êtes amoureux de Clarice?

TERIGNAN.

Moi? non assurément: il me soupçonne au contraire d'aimer Nerine, la fille d'un Médecin, qui n'est pas trop de ses amis; & pour le laisser dans son erreur, lorsqu'il me proposa hier la belle Clarice, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fîtes fort bien.

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentimens pour Mondor, & croit même que je ne l'ai jamais vû non plus que lui, à cause qu'il est presque toujours à l'armée.

CATAU.

Tant mieux; gardez-vous bien de lui faire connoître que ces mariages vous plaisent: les esprits à rebours comme le sien ne veulent jamais ce qu'on veut, & veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe, & même rudement; voi qui c'est.

CATAU.

Ce sera sans doute votre pere. Non, Dieu merci, c'est Monsieur Ariste.

SCENE V.

ARISTE, TERIGNAN, HORTENSE,
CATAU.

TERIGNAN.

HE' bien, mon oncle, comment vont nos affaires ?
ARISTE.

Fort mal.

TERIGNAN.

Ah Ciel !

HORTENSE.

Quoi, mon oncle ?

ARISTE.

Votre pere me suit, retirez-vous, laissez-moi lui parler; je veux tâcher de le ramener à la raison.

TERIGNAN.

Seroit-il possible ?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, & m'attendez dans votre appartement; j'irai vous rendre compte de tout : & vite, il vient.

CATAU.

Et tôt, retirons-nous; voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, & quelque chose de pis. Sauve qui peut.

SCENE VI.

M. GRICHARD, LOLIVE, ARISTE.

M. GRICHARD.

Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

C ij

LOLIVE.

Monsieur, je travaillois au jardin; au premier coup de marteau j'ai couru si vite, que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fusses rompu le cou, double chien; que ne laisses-tu la porte ouverte?

LOLIVE.

Eh, Monsieur, vous me grondates hier à cause qu'elle l'étoit : quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi : je ne sçai plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire!

ARISTE.

Mon frere, voulez-vous bien...

M. GRICHARD.

Oh donnez-vous patience. Comment faire, coquin!

ARISTE.

Eh, mon frere, laissez-là ce valet, & souffrez que je vous parle de...

M. GRICHARD.

Monsieur mon frere, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE.

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. GRICHARD.

Comment faire, infâme!

LOLIVE.

Oh ça, Monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée?

M. GRICHARD.

Non!

LOLIVE.

Si faut-il, Monsieur...

M. GRICHARD.

Encore ? tu raisonneras, yvrogne ?

ARISTE.

Il me semble après tout, mon frere, qu'il ne raisonne pas mal : & l'on doit être bien-aîsé d'avoir un valet raisonnable.

M. GRICHARD

Et il me semble à moi, Monsieur mon frere, que vous raisonnez fort mal. Oüi, l'on doit être bien-aîsé d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE.

Morbleu j'enrage d'avoir raison.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu ?

LOLIVE.

Monfieur, je me ferois hacher ; il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez ; comment la voulez-vous ?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin. Je la veux . . . je la . . . Mais voyez ce mariut-là, est-ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te prens, traître, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez, je pense, Monsieur le Jurisconsulte ?

ARISTE.

Moi ? point. Je sçai que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

M. GRICHARD.

Oh je croyois. Sçachez, Monsieur le rieur, que je croyois n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Eh laissons cela, mon frere, & permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serois bien-aîsé. . . .

M. GRICHARD.

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendart-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'escalier ?

LOLIVE.

Oùi, Monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour ?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule ?

LOLIVE.

Ah Monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vû passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine ?

LOLIVE.

Oùi, Monsieur, Guillaume y étoit présent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur, & j'ai rapporté les vuides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la poste ?-Hem...

LOLIVE.

Peste, Monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon ; cependant j'ai entendu ce matin...

LOLIVE.

Ce matin ? ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces ?

M. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voies de bois sont encore...

LOLIVE.

Elles sont logées, Monsieur. Vraiment depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin ; j'ai nettoyé les allées ; j'ai bêché trois planches , & j'achevois l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD.

Oh il faut que je chasse ce coquin-là : jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci ; il me feroit mourir de chagrin. Hors d'ici.

LOLIVE.

Que diable a-t-il mangé ?

ARISTE *le plaignant.*

Retire-toi.

SCENE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

EN vérité, mon frere, vous êtes d'une étrange humeur ; à ce que je vois, vous ne prenez pas des domestiques pour en être servi ; vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder.

M. GRICHARD.

Ah vous voilà d'humeur à jaser.

ARISTE.

Quoi, vous voulez chasser ce valet, à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez, & au-delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder ; ou pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

M. GRICHARD.

Courage, Monsieur l'Avocat, controllez bien mes actions.

ARISTE.

Eh mon frere, je n'étois pas venu ici pour cela : mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand

C iv

je vois qu'avec tous les sujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colere.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh je le vois bien. Tout vous rit, vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne sçauroient mieux aller. Cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquillité d'un pere de famille qui répand la joie dans toute la maison : vous vous tourmentez sans cesse, & vous tourmentez par conséquent tous ceux qui sont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah ceci n'est pas mauvais. Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur ?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs ?

ARISTE.

Non sans doute.

M. GRICHARD.

Je ne suis, je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous ; &...

ARISTE.

Il est vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués jusqu'à présent sur le Théâtre, & qui frappent les yeux de tout le monde : mais vous en avez un qui empoisonne toute la douceur de la vie, & qui peut-être est plus intolérable dans la société que tous les autres. Car enfin on peut au moins vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare, & un menteur : mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colere, & qui se font un triste plaisir de gronder & de crier sans cesse.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bien-tôt achevé de moraliser ? je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere, laissons ces contestations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit, on dit : de quoi se mêle-t-on ? Je voudrois bien sçavoir qui sont ces gens-là.

ARISTE.

Ce sont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire moi. Le monde n'est rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui dans le fond ne se soucient non plus de nous, que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc se taire.

ARISTE.

Mais pour votre bien on auroit des choses à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le dessein de marier avantageusement vos enfans.

M. GRICHARD.

Cela se pourroit.

ARISTE.

Ils consentoient l'un & l'autre à votre volonté.

M. GRICHARD.

J'aurois bien voulu voir le contraire.

ARISTE.

Tout le monde louoit votre choix.

M. GRICHARD.

C'est de quoi je ne me souciois gueres.

ARISTE.

Aujourd'hui, sans que l'on sçache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de dessein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non ?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à Monsieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frère de Monsieur de saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe ?

ARISTE.

Et vous voulez épouser cette même Clarice que vous avez promise à votre fils.

M. GRICHARD.

Bon, promise, qu'il compte là-dessus.

ARISTE.

En conscience, mon frère, croyez-vous que dans le monde on approuve votre conduite ?

M. GRICHARD.

Ma conduite ! Eh, croyez-vous en conscience, Monsieur mon frère, que je m'en mette fort en peine ?

ARISTE.

Cependant....

M. GRICHARD.

Oh cependant, cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît, & je suis le maître de moi & de mes enfans.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frère, il y a bien des choses que la bienséance ne permet pas de faire ; car si....

M. GRICHARD.

Oh si, car, mais.... je n'ai que faire de vos conseils, je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous voulez pourtant y faire un peu de réflexion.

M. GRICHARD.

Encore ? Vous ne seriez donc pas d'avis que j'épouse Clarice ?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il est vrai qu'elle convient mieux à Terignan.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos non plus que je donne Hortense à Monsieur Fadel?

ARISTE.

C'est un imbécille, j'appréhende que vous ne rendiez votre fille très-malheureuse.

M. GRICHARD.

Très-malheureuse! En effet, comme vous dites. Ainsi vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir à mon premier dessein?

ARISTE.

Très-assurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire?

ARISTE.

J'ai crû y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'est donc là votre avis?

ARISTE.

Oùi, mon frere.

M. GRICHARD.

Tant mieux, j'aurai le plaisir de rompre deux mariages, & d'en faire deux autres contre votre sentiment.

ARISTE.

Mais vous ne songez pas...

M. GRICHARD.

Et je vais tout à l'heure chez M. Rigaut mon Notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi vous allez...

M. GRICHARD.

Serviteur.



SCENE VIIL

BRILLON, M. GRICHARD,
ARISTE, CATAU.

CATAU.

Monsieur, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon ?

BRILLON.

Mon pere, mon pere, j'ai fait aujourd'hui mon thème sans faute ; tenez, voyez.

M. GRICHARD *lui jettant son livre au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh ! mon pere, voyez-le à cette heure, je vous en prie.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lû en un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD.

Eh ! voilà le plus pressant petit drôle qui soit au monde :

ARISTE.

Vous aurez plutôt fait de le contenter.

BRILLON.

Je vais vous lire le François, & puis je vous lirai le Latin. Les hommes... Au moins ce n'est pas du Latin obscur, comme le thème d'hier ; vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. GRICHARD.

Le pendart!

BRILLON.

Les hommes qui ne rient jamais , & qui grondent toujours , sont semblables à ces bêtes féroces qui. . .

M. GRICHARD, *lui donnant un soufflet.*

Tiens , va dire à ton sot de Précepteur qu'il te donne d'autres thèmes.

CATAU.

Le pauvre enfant!

ARISTE, *bas:*

Belle éducation!

BRILLON, *pleurant.*

Oüi , oüi , vous me frappez quand je fais bien , & moi , je ne veux plus étudier.

M. GRICHARD.

Si je te prends.

BRILLON.

Peste soit des livres & du Latin.

M. GRICHARD.

Attens , petit enragé , attens.

BRILLON.

Oüi , oüi , attens : qu'on m'y attrape. Tenez , voilà pour votre soufflet.

Il déchire son livre.

M. GRICHARD.

Le fouet , maraut , le fouet.

BRILLON.

Oüi-dà , le fouet : j'en vais faire autant tout à l'heure de ma Grammaire & de mon Despautère.

M. GRICHARD.

Tu la payeras. Ce petit maraut abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui.

CATAU.

Voilà déjà un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marmotes-tu là?

CATAU.

Je dis, Monsieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires, impertinente?

ARISTE.

Mon frere a raison.

M. GRICHARD.

Et moi je veux avoir tort,

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh ça, mon frere, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez M. Rigaut mon Notaire? Serviteur. Mais que me veut encore cet animal?

S C E N E I X.

MAMURRA, M. GRICHARD,
ARISTE, CATAU.

MAMURRA.

Monsieur...

M. GRICHARD.

Qu'est-ce, Monsieur? Vous prenez très-mal votre temps, Monsieur Mamurra; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evasit, erupit.

M. GRICHARD.

Brillon s'est sauvé?

MAMURRA.

Oùï, Monsieur, *effugit.*

M. GRICHARD.

Ces animaux-là ne sçauroient s'empêcher de cra-

cher du Latin. Parle François, ou tais-toi, pédant fieffé.

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté, *sit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore ? Hé, de par tous les diables, parle François, si tu veux, ou si tu peux, excrément de Colège.

MAMURRA.

Soit. Neus lisons dans Arriaga.

M. GRICHARD.

Eh bien, bourreau, dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon ?

MAMURRA.

Oh çà, Monsieur, puisque vous voulez qu'on vous parle François, je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple fort mal à propos. Il a *lacré, incendié* tous ses livres, & s'est sauvé. La correction est nécessaire, *concedo* : mais il n'est rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un sans sujet ; on révolte l'esprit, au lieu de le redresser, & la sévérité paternelle & magistrale, dit *Arriaga*.

M. GRICHARD.

Toujours *Arriaga*, tête incurable ! sors d'ici tout à l'heure, & ton maudit *Arriaga*, & n'y remets le pied de ta vie, si tu ne me ramenes Brillon.

MAMURRA.

Monsieur.

M. GRICHARD.

Hors d'ici, te dis-je, & va le chercher tout à l'heure,



SCENE X.

M G R I C H A R D, A R I S T E,
C A T A U.

A R I S T E.

Vous ne voulez donc rien écouter?

M. G R I C H A R D.

Serviteur. Hé, Lolive, qu'on selle ma mule, je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend.

SCENE XI.

A R I S T E, C A T A U.

A R I S T E.

Quel homme!

C A T A U.

A qui le dites-vous?

A R I S T E.

Si tu sçavois quel dessein bizarre il a formé.

C A T A U.

J'en sçai plus que vous. Rosine, la fille de chambre de Claïce, vient de m'informer de tout. Devinez-vous pourquoi depuis hier votre frere s'est mis en tête d'épouser Claïce?

A R I S T E.

Peut-être la beauté?

C A T A U.

Tarare la beauté; c'est bien la beauté vraiment qui prend un homme comme lui.

ARISTE.

Qu'est-ce donc ?

CATAU.

Vous sçavez, Monsieur, que nous avons tous conseillé à Clarice d'affecter de paroître sévère & rude aux domestiques en présence de M. Grichard, afin de gagner ses bonnes grâces, & de l'obliger à consentir au mariage de Terignan avec elle.

ARISTE.

Je le sçai.

CATAU.

Hé bien, hier au soir votre frere étoit dans la chambre de M. de saint Alvar; Clarice étoit dans la sienne, qui y répond; Rosine vint à faire quelque bagatelle; Clarice prit de-là occasion de gronder. M. Grichard entendant quereller cette fille, quitta brusquement Monsieur de saint Alvar, & alla se mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut; la maîtresse fit semblant de la chasser; & depuis ce moment notre Grondeur a conçu pour elle une estime qui n'est pas imaginable, & qui va jusques à la vouloir épouser.

ARISTE.

Est-il possible ?

CATAU.

D'abord il le proposa à Monsieur de saint Alvar. Comme il est facile, il y consentit, à condition que Monsieur Grichard donneroit Hortensie à Monsieur Fadel son beau-frere, qui est un homme qui lui est à charge.

ARISTE.

Clarice le sçait-elle ?

CATAU.

Elle en est au désespoir. Je viens de lui parler; elle a déjà fait des plaintes à son pere, qui commence à se repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce soit, il faut rompre ce dessein.

CATAU.

Nous avons déjà concerté avec Clàrice & Rosine ce qu'il y a à faire pour celà, & la fuite de Brillon me fait songer à un stratagème, dont il faut que je me serve.

ARISTE.

Que prétens-tu faire ?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loisir.

ARISTE.

Allons donc avertir Terignan & Hortense ; & prenons ensemble des mesures pour agir de concert.

CATAU.

Allons, notre Grondeur sera bien fin, s'il ne donne dans les panneaux que je vais lui tendre.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE.

LA maudite bête qu'une mule quinteuse ! le vilain homme qu'un Médecin hargneux ! qu'un pauvre garçon est à plaindre d'avoir à servir ces deux animaux-là ! & que le Ciel les a bien faits l'un pour l'autre ! Ouf me voilà tout hors d'haleine : mais, Dieu merci, c'est pour la dernière fois.

SCENE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

AH te voilà ! je te cherchois. D'où viens-tu ?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de Médecin sur sa chagrine de mule ; ils ont enfin détalé d'ici , après avoir fait l'un & l'autre le diable à quatre : pour récompense ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé !

LOLIVE.

Oùï , le Médecin portoit la parole. Ce n'est pas un grand malheur.

CATAU.

J'en suis persuadée : mais avant que le jour se passe,

je te donnerai, si tu veux, le moyen de te venger de lui.

L O L I V E.

Quoique la vengeance ne soit pas d'une belle ame, me-voilà prêt à tout, & tu peux disposer de moi.

C A T A U.

Nous avons compté là-dessus. Mais avant toutes choses, va te mettre en sentinelle au coin de la rue; & quand tu verras venir de loin notre Grondeur, viens vite m'avertir. Voici ma maîtresse.

S C E N E I I I.

H O R T E N S E, C A T A U.

H O R T E N S E.

MOn oncle & mon frere sont allés avertir Clarice de se rendre ici.

C A T A U.

Fort bien. Vous, si votre pere vous propose de vous marier avec Monsieur Vadel, faites semblant d'être soumise à sa volonté, & ne l'insistez point par un refus.

H O R T E N S E.

Mais si une fois j'ai dit oui?

C A T A U.

Et bien vous direz non.

H O R T E N S E.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau.

C A T A U.

Laissez-vous donc conduire.

H O R T E N S E.

Mais si ce que tu entreprends ne réussit pas?

C A T A U.

Oh faites donc à votre tête.

H O R T E N S E.

Mon Dieu, que tu es prompt! Je crains de me voir mariée au plus imbécille & au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne seriez pas la seule. Je connois de belles personnes comme vous, qui ont pour époux de petits magots d'hommes : mais aussi en revanche, je connois de beaux & grands jeunes hommes qui ont pour épouses de petites guenuches de femmes. Cela est assez bien compensé dans le monde, & l'avarice fait tous les jours ces assortimens bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres est une foible consolation.

CATAU.

Oh ça, puisque vous voulez tant raisonner, que prétendriez-vous faire, si, malgré ce que j'entreprends, votre pere s'opiniâtroit à vous donner à Monsieur Fadel ?

HORTENSE.

Je ne sçai... mourir.

CATAU.

Mourir ?

HORTENSE.

Oùi, te dis-je, mourir.

CATAU.

Et si vous ne pouviez pas mourir ?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir ?

HORTENSE.

Oùi, Catau, obéir. Une fille qui a de la vertu n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne suis pas moi tout-à-fait de cet avis-là. Il est vrai que la vertu défend à une fille d'épouser contre la volonté de ses parens un homme qui lui plaît : mais la vertu ne lui défend pas de s'opposer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.

HORTENSE.

Mon pere n'est pas fait comme les autres ; & si j'ai une fois consenti, te dis-je...

Bon, consenti. Allez, Mademoiselle, en fait de mariage une fille a son dit & son dédit : mais nous n'en viendrons pas là ; laissez seulement agir Clarice , & faites ce que je vous dis.

SCENE IV.

LOLIVE, HORTENSE,
CATAU.

LOLIVE.

Garre, garre, Monsieur Grichard, garre, garre.

CATAU.

Est-il entré ?

LOLIVE.

Non, Guillaume a ramené sa monture.

HORTENSE.

Et mon pere ?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident ?

LOLIVE.

Il passoit avec sa mule devant la porte d'un de nos voisins. Un barbet, à qui sa figure a déplû, s'est mis tout d'un coup à japper, la mule a eu peur, elle a fait un demi tour à droite, & Monsieur Grichard un demi tour à gauche sur le pavé.

HORTENSE.

S'est-il blessé ?

LOLIVE.

Non ; il gronde à cette heure le barbet, vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre, j'appréhende sa mauvaise humeur.

CATAU.

Il a été bien-tôt de retour ?

LOLIVE.

C'est qu'il a trouvé besogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé querir un autre Médecin.

LOLIVE.

Non : mais le malade s'est impatienté ; & voyant que Monsieur Grichard tarδοit trop à venir , il est parti sans son ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort ?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours. Mais je l'entens ; retire-toi , qu'il ne te voye point. Va dire à Clarice de venir promptement, elle te dira ce que tu as à faire de ton côté. Ecoute.

Elle lui parle à l'oreille.

LOLIVE.

C'est assez.

SCENE V.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

OH parbleu, canaille, je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais aussi, voyez ce maraut de voisin ; on lui a dit mille fois, ce coquin ! cet insolent ! Mort de ma vie, Monsieur, laissez-moi faire, je lui laverai la tête.

M. GRICHARD.

Cette fille a quelque chose de bon. Brillon n'est-il point revenu ?

CATAU.

Non, Monsieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin ; & son animal de Précepteur ?

CATAU.

Il l'est allé chercher, & ne reviendra pas sans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il fera bien.

SCENE VI.

M. GRICHARD, CATAU,
M. FADEL, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre. Il faut que je fasse un peu causer ce jeune homme, pour voir s'il est aussi nigaud qu'on dit. *Monsieur Fadel paroit.* Approchez, mon gendre prétendu. Hé, approchez, vous dis-je.

CATAU.

Hé, mettez-vous encore plus près ; vous devez savoir que Monsieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, *le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.*

Oh ça, on me veut faire croire que je marie ma fille à un sot.

M. FADEL.

Ouais.

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puisque je vous la donne.

M. FADEL.

M. FADEL.

Ah!

M. GRICHARD.

Et avec une grosse dot.

M. FADEL.

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Je l'avois promise à un certain Mondor qui est absent.

M. FADEL.

Voyez:

M. GRICHARD.

Mais je vous préfère à lui.

M. FADEL.

Où.

M. GRICHARD.

Il sera attrapé, quand il viendra.

M. FADEL.

Ah, ah!

M. GRICHARD.

Pour moi j'épouse votre parente Clarice.

M. FADEL.

Où-dà!

M. GRICHARD:

Ouais, oh oh, ah, oùi, voyez, oùi-dà! N'avez-vous que cela à me dire?

CATAU.

Il vous répond fort juste.

M. FADEL:

Oh, oh!

M. GRICHARD.

Où, mais son stile est bien laconique.

M. FADEL.

La, la.

CATAU.

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur est encore plus incommode.

CATAU.

J'en sçai, Monsieur, plus de quatre qui sans oh oh

Tome II.

D

50 LE GRONDEUR,
Où, & ah ah, n'auroient souvent rien à dire:

M. GRICHARD.

Il faut que je le mene à Hortense; peut-être parlera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh, oh?

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU.

Allez voir votre Maîtresse, Monsieur Oh, oh: A quel imbécille veut-on donner une fille comme elle? je l'empêcherai bien.

SCENE VII.

TERIGNAN, ARISTE, LOLIVE,
CATAU.

ARISTE.

Où est mon frere?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortense avec Monsieur Fadel: ils n'auront pas longue conversation ensemble.

LOLIVE.

Puis-je entrer?

CATAU.

Où, mais dépêche-toi.

LOLIVE:

Clarice sera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

Dans cette Scene Lolive regarde toujours si Monsieur Grichard ne vient point.

LOLIVE à Catan,

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Hé bien ?

LOLIVE.

Je l'ai mené chez Monsieur . . .

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en sortira pas sans ton ordre.

CATAU.

C'est assez. Clarice t'a instruit de ce que tu as à faire ?

LOLIVE.

Où.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que M. Grichard connoisse trop ton vilage ?

LOLIVE.

Lui ! depuis deux jours que je le sers, il ne m'a jamais regardé en face ; il ne connoît personne.

CATAU.

Va vite qu'il ne te rencontre ici.

SCENE VIII.

HORTENSE, TERIGNAN,
ARISTE, CATAU.

HORTENSE.

AH je respire ! Monsieur Ladel est sorti, & mon pere est entré dans son cabinet, fort triste de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enseignes.

TERIGNAN.

Comment ?

D ij

SCENE IX.

HORTENSE, TERIGNAN,
ARISTE, CATAU,
M. GRICHARD
dans le fond du Théâtre.

CATAU.

Vous le sçavez quand il sera tems.

HORTENSE *appercevant M. Grichard.*

Ah voilà mon pere, il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire.

CATAU.

Lui ! & ne sçavez-vous pas que lorsque la gronderie se change en ce noir chagrin où le voilà plongé, il ne voit ni n'entend personne ? Je gagerois qu'il ne s'est pas seulement apperçû que nous soyons ici.

ARISTE.

Il faudroit le préparer à la visite de Clarice. Abordez-le, mon neveu.

Chacun, à mesure qu'il parle, s'éloigne de M. Grichard, qui est au fond du Théâtre.

TERIGNAN.

Je n'oserois.

ARISTE.

Vous, Hortense.

HORTENSE.

Je tremble.

ARISTE.

Toi donc, Catau.

CATAU.

La peste.

ARISTE.

Mais d'où lui peut venir cette sombre mélancolie ?

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé personne.

M. GRICHARD, *se promenant en colere.*

C'est une chose étrange ! je ne trouve personne avec qui je puisse m'entretenir un seul moment, sans être obligé de me mettre en colere. Je suis bon pere, mes enfans me désespèrent ; bon maître, mes domestiques ne songent qu'à me chagriner ; bon voisin, leurs chiens se déchaînent contre moi : jusqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enragier.

ARISTE.

Il faut que je l'aborde. Mon frere, je suis votre serviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'où vient que vous êtes triste ?

M. GRICHARD.

Je ne sçai.

HORTENSE.

Mais qu'avez-vous, mon pere ?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, Monsieur ?

M. GRICHARD.

Non.

TERIGNAN.

Ne peut-on sçavoir...

M. GRICHARD.

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous, Monsieur...

M. GRICHARD.

Qu'on me laisse.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, Monsieur, je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice ! qu'on se retire, & vite. *A Hortense.* Allons, vous aussi, vous m'échauffez la bile avec vos airs posés.

S C E N E X.

M. G R I C H A R D , A R I S T E .

M. G R I C H A R D .

Pour vous , si vous prétendez me venir donner les sots conseils de tantôt , vous ferez mieux d'aller voir chez vous si l'on vous demande.

A R I S T E .

Non , mon frere , puisque vous voulez absolument vous marier , & que Clarice vous plaît , à la bonne heure.

M. G R I C H A R D .

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos gouguenardes de femmes qui ne songent qu'à la bagatelle.

A R I S T E .

Je le veux croire.

M. G R I C H A R D .

J'ai besoin d'une personne comme elle.

A R I S T E .

Il faut vous satisfaire.

M. G R I C H A R D .

Je ne puis pas suffire moi seul à tenir en crainte une famille , & à pourvoir aux affaires du dehors.

A R I S T E .

Sans doute.

M. G R I C H A R D .

Tandis que je tiendrai moi ceux du logis dans le devoir , elle ira à la Ville gronder le Marchand , le Boucher , le Cordonnier , l'Epicier ; & malheur à qui nous fera quelque frasque. Mais la voici , vous allez voir.



S C E N E IX.

CLARICE, M. GRICHARD,
ARISTE.

CLARICE.

Vous me voyez, Monsieur, dans un si grand excès de joie, que je ne puis vous l'exprimer.

M. GRICHARD.

Comment donc? d'où vous vient cette joie si déréglée?

CLARICE.

Mon pere vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé?

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaisir.

M. GRICHARD.

Mais encore?

CLARICE.

Il m'a rendu maîtresse de tous nos apprêts de nœces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour...

CLARICE.

Comment, Monsieur, quels apprêts? les habits, le festin, les violons, les hautbois, les mascarades, les concerts, & le bal sur-tout, que je veux avoir tous les soirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable!

CLARICE.

Vous voyez cet habit, c'est le moindre de douze que je me suis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi!

Div

CLARICE.

Où : mais il n'y en a encore que deux de faits ,
qu'on vous apportera ce soir.

M. GRICHARD.

A moi !

CLARICE.

Où , Monsieur. Croyez-vous que je puisse vous souf-
frir comme vous êtes ? Il semble que vous portiez le
deuil des malades qui meurent entre vos mains.

M. GRICHARD.

Elle est folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre , & prendre un
habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un Médecin !

CLARICE.

Sans doute. Puisque nous nous marions ensemble ,
il faut se mettre du bel air. Serez-vous le premier Mé-
decin qui porterez un habit cavalier ?

M. GRICHARD.

Elle extravague.

CLARICE.

Pour le festin , nous avons deux tables de trente cou-
verts : je viens d'ordonner moi-même en quel endroit
de la salle je veux qu'on place les violons & les haut-
bois.

M. GRICHARD.

Mais songez-vous . . .

CLARICE.

J'ai préparé une mascarade charmante.

M. GRICHARD.

A la fin . . .

CLARICE.

Quand nous aurons dansé une bonne heure , nous
sortirons tous deux du bal sans rien dire , & nous nous
déguiserons , moi en Venus , & vous en Adonis.

M. GRICHARD.

Je perds patience

CLARICE.

Que nous allons danser ! c'est ma folie que la danse.
Au moins j'ai déjà retenu quatre laquais, qui jouent
parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laquais !

CLARICE.

Oùi, Monsieur, deux pour vous, & deux pour moi.
Quand nous serons mariés, je veux que vous ayez le
bal chez nous tous jours de la vie, & que notre mai-
son soit le rendez-vous de toutes les personnes qui ai-
meront un peu le plaisir.

S C E N E XII.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD,
A R I S T E.

ROSINE.

Madame, tous vos habits de masque sont au logis,
venez les voir au plus vite, ils sont les plus jolis
du monde.

M. GRICHARD.

N'est-ce pas là cette gueuse que vous chassâtes hier ?

CLARICE.

Oùi, Monsieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez reprise ?

CLARICE.

Je ne puis m'en passer, elle est de la meilleure hu-
meur du monde ; elle chante ou danse toujours.

A R I S T E.

Hé, Madame, qu'on est mal servi des personnes de
ce caractère !

CLARICE.

Je le crois : mais j'aime mieux être plus mal servie
& avoir des domestiques toujours gais. Je tiens que
les gens qui sont auprès de nous nous communiquent,

D v

malgré que nous en ayons, leur joie ou leur tristesse, & je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD.

Ah ! quelqu'un l'a enforcclée depuis hier.

ROSINE.

Venez donc, Madame, on vous attend avec impatience.

CLARICE.

Adieu, Monsieur : je meurs d'envie de voir vos habits & les miens, & j'ai laissé au logis Monsieur Canary, qui m'attend.

SCENE XIII.

ROSINE, M. GRICHARD,
ARISTE.

M. GRICHARD.

Qui est ce Monsieur Canary ?

ROSINE.

Son Maître à chanter. Ma foi, Monsieur, vous allez avoir la perle des femmes. La plupart aiment à gronder les domestiques, & à chagriner leurs maris : pour celle-là, oh, je vous répons qu'il fera bon avec elle : que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien ; c'est la meilleure des femmes. Tenez, Monsieur, depuis cinq ans que je la sers ; je ne l'ai vûë qu'hier en colere.

M. GRICHARD.

Mais, dis-moi, son pere seroit-il pas cause ?

ROSINE.

Monsieur, je vous demande pardon, il faut que j'essaye aussi mon habit de maïque.



SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE.

*Ils demeurent quelque temps à se regarder.*M. ARISTE.
Mon frere, hé bien ?M. GRICHARD *à part*.
Je tombe des nuës.ARISTE.
Voilà cette femme que vous me vantiez tant ?M. GRICHARD *à part*.
Il y a ici quelque mystère.ARISTE *bas*.
Se douteroit-il qu'on le jouë ?M. GRICHARD.
Je soupçonne d'où vient ceci.ARISTE.
Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de se marier....M. GRICHARD.
Sçavez-vous bien, Monsieur mon frere, que vous avez le don de raisonner toujours de travers ?ARISTE.
Moi ?M. GRICHARD.
Oüi, vous. C'est M. de saint Alvar qui fait faire à Clarice toutes ces folies. Ces Gentilshommeaux de Province aiment les fêtes, & il me souvient d'avoir oüi dire à ce vieux roquentin, qu'il vouloit danser aux nêces de sa fille.ARISTE.
Quoi ? vous croyez... :M. GRICHARD.
Et je vais de ce pas laver la tête comme il faut à ce vieux fou.

D vj

SCENE XV.

CATAU, ARISTE.

CATAU.

Où va-t-il donc ?

ARISTE.

Trouver le pere de Clarice. Il s'est allé mettre dans l'esprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venoit point d'elle.

CATAU.

Laissez-le aller ; Monsieur de saint Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice.

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc , il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer : je vous l'ai dit. Notre Grondeur sera bien-tôt de retour ; il ne trouvera personne où il est allé : il n'a que la rue à traverser. Cachez - vous dans le coin de cette chambre , écoutez ce qui se passera ici ; & quand vous jugerez que la chose aura été poussée assez loin , venez à son secours.

ARISTE.

Mais ne disois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût personne au logis ?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortense & Terignan , & votre frere a chassé aujourd'hui tous ses domestiques. Mais le voici déjà , allez vite vous cacher.



SCENE XVI.

M. GRICHARD, CATAU,
JASMIN.

CATAU.

Eh bien, Monsieur, vous venez de chez Monsieur de saint Alvar.

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il y aura grand bal ce soir.

M. GRICHARD.

Je sçai qu'on a promis douze pistoles aux violons ; porte-leur-en vingt-quatre , & qu'ils n'aillent point ce soir,

CATAU.

Eh, Monsieur, cela sera inutile ; si Clarice a envie de les avoir , elle leur en donnera cinquante, & cent s'il les faut. Je connois les femmes du monde, elles n'épargnent rien pour se satisfaire ; & la facilité avec laquelle la plupart jettent l'argent, fait soupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur coûte pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je sçai, coquine, que ce n'est point Clarice...

JASMIN.

Monsieur, un Monsieur vous demande.

CATAU *bas*.

Bon, voici mon homme.

M. GRICHARD.

Qui est-ce ?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle Monsieur Ri... Ri... Attendez, Monsieur, je vais encore lui demander.

M. GRICHARD *le prenant par les oreilles* :

Viens ça, siïpon,

J A S M I N.

Ahi, ahi, ahi.

C A T A U.

Eh ! Monsieur, vous lui avez arraché les cheveux, vous êtes cause qu'il a pris la perruque ; vous lui arracherez les oreilles, & on n'en a pas pour de l'argent.

M. G R I C H A R D.

Je te l'apprendrai. . . . C'est sans doute Monsieur Rigaut mon Notaire ; je sçai ce que c'est, fais-le entrer. Ne pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent ? peste soit des importuns.

S C E N E X V I I.

L O L I V E, *en Maître à danser,*

M. G R I C H A R D, C A T A U,

L E P R E V O T.

M. G R I C H A R D.

Ouais, ce n'est point là mon homme. Qui êtes-vous avec vos révérences ?

L O L I V E, *faisant de grandes révérences.*

Monsieur, on m'appelle Rigaudon, à vous rendre mes très-humbles services.

M. G R I C H A R D *à Catu.*

N'ai-je point vû ce visage quelque part ?

C A T A U.

Il y a mille gens qui se ressemblent.

M. G R I C H A R D.

Eh bien, Monsieur Rigaudon, que voulez-vous ?

L O L I V E.

Vous donner cette lettre de la part de Mademoiselle Clarice.

M. G R I C H A R D.

Donnez. . . Je voudrois bien sçavoir qui a appris à Clarice à plier ainsi une lettre : voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet. Voyons ce qu'elle chante.

CATAU *bas*, tandis qu'il déplie la lettre.
Jamais peut-être amant ne s'est plaint de pareille
ose.

M. GRICHARD *lit*.

Tout le monde dit que je me marie avec le plus bonru
tous les hommes : je veux désabuser les gens, & pour
effet il faut que ce soir vous & moi nous commençons
bal. Elle est folle.

LOLIVE.

Continuez, Monsieur, je vous prie.

M. GRICHARD *lit*.

Vous m'avez dit que vous ne sçavez pas danser : mais
vous envoie le premier homme du monde...

LOLIVE. à M. Grichard, qui le regarde
depuis les pieds jusqu'à la tête.

Ah ! Monsieur.

M. GRICHARD *lit*.

Qui vous en montrera en moins d'une heure autant
qu'il en faut pour vous tirer d'affaire. Que j'apprenne à
danser !

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plaît.

M. GRICHARD *lit encore*.

Et si vous m'aimez, vous apprendrez de lui la bour-
rée.

CLARICE.

En colère.

La bourrée ! moi, la bourrée ! Monsieur le premier
homme du monde, sçavez-vous bien que vous risquez
beaucoup ici ?

LOLIVE.

Allons, Monsieur, dans un quart-d'heure vous la
dansez à miracle.

M. GRICHARD *redoublant sa colère*.

Monsieur Rigaudon, je vous ferai jeter par les fe-
nêtres, si j'appelle mes domestiques.

CATAU *bas* à M. Grichard.

Il ne falloit pas les chasser.

LOLIVE *faisant signe à son Prévôt
de jouer du violon*.

Allons, gai ; ce petit prélude vous mettra en hu-

meur. Faut-il vous tenir par la main, ou si vous avez quelque principe?

M. GRICHARD *portant sa colere à l'extrémité.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux.

L O L I V E.

Parbleu, Monsieur, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous danserez tout à l'heure.

M. GRICHARD.

Je danserai, traître!

L O L I V E.

Oùi morbleu vous danserez. J'ai ordre de Clarice de vous faire danser; elle m'a payé pour cela, & ventrebleu vous danserez. Empêche, toi, qu'il ne sorte,

Il tire son épée, qu'il met sous son bras.

M. GRICHARD.

Ah je suis mort! Quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle!

C A T A U *place M. Grichard à un coin du Théâtre, & va parler à Lolive.*

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Tenez-vous là, Monsieur, laissez-moi lui parler. Monsieur, faites-nous la grâce d'aller dire à M. de saint Alvar...

L O L I V E.

Ce n'est pas lui qui nous a fait venir ici; je veux qu'il danse.

M. GRICHARD.

Ah le bourreau! le bourreau!

C A T A U.

Considérez, s'il vous plaît, que Monsieur est un homme grave.

L O L I V E.

Je veux qu'il danse.

C A T A U.

Un fameux Médecin.

L O L I V E.

Je veux qu'il danse.

C A T A U.

Vous pourriez devenir malade, & en avoir besoin.

M. GRICHARD *tirant Caton.*

Où, dis-lui que quand il voudra, sans qu'il lui en
 e rien, je le ferai saigner & purger tout son fou.

LOLIVE.

e n'en ai que faire, je veux qu'il danse, ou mor-
 t...

M. GRICHARD *entre ses dents.*

Le bourreau!

CATON *revenant auprès de M. Grichard.*

Monfieur, il n'y a rien à faire; cet enragé n'entend
 ant de raifon; il arrivera ici quelque malheur; nous
 nmes seuls au logis.

M. GRICHARD.

Il est vrai.

CATON.

Regardez un peu ce drôle-là; il a méchante phifio-
 mie.

M. GRICHARD *le regardant de côté en
 tremblant.*

Où, il a les yeux hagards.

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on?

M. GRICHARD.

Au fecours, voisins, au fecours.

CATON.

Bon, au fecours; & ne fç vez-vous pas que tous
 os voisins vous verroient voler & égorger avec plai-
 ir? Croyez-moi, Monfieur, deux pas de bourrée vous
 auveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais fi on le fçait, je passerai pour fou.

CATON.

L'amour excufe toutes les folies, & j'ai oùi dire à
 M. Mamurra que lorfqu'Hercule étoit amoureux, il
 fila pour la Reine Omphale.

M. GRICHARD.

Où, Hercule fila, mais Hercule ne danfa pas la bour-
 rée, & de toutes les danses, c'est celle que je hais le
 plus.

CATAU.

Eh bien il faut le dire, Monsieur vous en montrera une autre.

LOLIVE.

Oùï-dà, Monsieur, voulez-vous les menuets ?

M. GRICHARD.

Les menuets ? ... non.

LOLIVE.

La gavote ?

M. GRICHARD.

La gavote ? ... non.

LOLIVE.

Le passe-pied ?

M. GRICHARD.

Le passe-pied ? ... non.

LOLIVE.

Et quoi donc ? tracanas, tricotez, rigaudons ? en voilà à choisir.

M. GRICHARD.

Non, non, non, je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danse grave & sérieuse ?

M. GRICHARD.

Oùï, sérieuse, s'il en est, mais bien sérieuse.

LOLIVE.

Eh bien la courante, la boçane, la sarabande ?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh que diantre voulez-vous donc ? demandez-vous-même : mais hâtez-vous, ou par la mort.

M. GRICHARD.

Allons, puisqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la ... la ...

LOLIVE.

Quoi, de la ... la ...

M. GRICHARD.

Je ne sçai.

LOLIVE.

vous moquez de moi, Monsieur, vous dansez-
bourrée, puisque Clarice le veut, ou tout à l'heure
jeu....

S C E N E X V I I I.

ARISTE, M. GRICHARD,
LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

ARISTE.

Et ceci ?

M. GRICHARD.

Et que....

ARISTE.

vois-je !

M. GRICHARD.

insolent vouloit....

ARISTE.

Mon frere apprendre à danser !

M. GRICHARD.

vous dis que ce maraut....

ARISTE.

votre âge !

M. GRICHARD.

Et quand on vous dit....

ARISTE.

se moqueroit de vous.

M. GRICHARD.

voici l'autre.

ARISTE.

ne le souffrirai point.

M. GRICHARD.

de par tous les diables écoutez-moi donc, jaseur
et piailleur infatigable, on vous dit que c'est ce
là qui me veut faire danser par force.

Par force !

M. GRICHARD *avec chagrin.*

Et oùi par force.

CATAU.

Oùi, Monsieur, la bourrée.

ARISTE.

Et qui vous a fait si hardi, Monsieur, que de venir ceans ?

LOLIVE.

Monsieur, Monsieur, j'y viens de bonne part, & je m'en vais dire à Mademoiselle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoie.

M. GRICHARD.

Oh je n'y puis plus tenir ; il faut que j'aille chercher ce vieux fou de Monsieur de saint Alvar, chanter pouille à Clarice, à son pere, & à tous ceux que je trouverai chez lui.

SCENE XIX.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

LE voilà parti. Que dites-vous de Lolive ?

ARISTE.

C'est un fort joli garçon. Oh pour le coup je crois mon frere désabusé de Clarice.

CATAU.

Ce n'est pas tout, il faut le ramener à son premier dessein, & c'est à quoi nous devons aller travailler sans perdre un instant.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

L O L I V E , C A T A U .

C A T A U .

Que viens-tu chercher ici ? pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage ? Si Monsieur Grichard te venoit...

L O L I V E .

Il lui reste encore Clarice & Fadel à quereller.

C A T A U .

Il peut te surprendre, & te reconnoître.

L O L I V E .

Bon, reconnoître ; tu ne sçaurois croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter, & porter un habit doré, j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne se reconnoître pas eux-mêmes.

C A T A U .

Qu'as-tu donc à me dire ?

L O L I V E .

Bien des choses sur ce que tu veux que je fasse.

C A T A U .

Dis-les donc vite.

L O L I V E .

Puisque Mondor est arrivé, qu'il se serve de ses gens...

C A T A U .

Il n'a amené avec lui que ce valet de chambre, dont nous avons déjà fait l'Aumônier, que nous avons envoyé à Monsieur Grichard. Il n'y a que toi qui puisses achever ce que tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne sçaurois.

CATAU.

Poltron !

f LOLIVE.

Considère tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon sert à tes desseins, tu me le fais enlever ; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé ; tu me fais faire une peur terrible à un fort honnête Médecin, qui est pour en avoir la fièvre.

CATAU.

Qu'il se la guérisse.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude allarme ?

CATAU.

Te voilà bien malade ! n'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danse ?

LOLIVE.

Il est vrai.

CATAU.

Ne le feras-tu pas au double de cette seconde expédition ?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors sans sujet ?

LOLIVE.

Non, ma réputation m'est chère.

CATAU.

Oh garde-la, on ne prétend pas te l'ôter : mais compte que si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être assuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais si je le fais, & que Monsieur Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne ?

CATAU.

En ce cas tu risquerois peut-être quelque bagatelle : mais de ce côté-là les coups sont incertains, & très-

sûrs du côté de Mondor, aussi bien que les cinquante pistoles qu'il t'a promises, si tu le fers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion. Oüi, je vois que de toutes parts je risque le bâton; me voilà dans un grand embarras: quel parti prendre? Battu peut-être du côté de Monsieur Grichard, rossé à coup sûr du côté de Mondor; criminel à ne faire pas ce que je lui ai promis, criminel à le faire, * *des bâtons aujourd'hui je n'ai plus que le choix.*

CATAU.

Tu es dans le fait.

LOLIVE.

Hé bien il n'y a plus à hésiter; coups de bâton pour coups de bâton, il faut se déterminer en faveur de ceux qui seront accompagnés d'un lénitif de cinquante pistoles: mais qui m'en fera caution?

CATAU.

Qui? Mondor, qui donneroit toutes choses pour ne pas perdre ce qu'il aime, Terignan, Hortense, Clarice, Ariste; es-tu content?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore?

LOLIVE.

Non, te dis-je, donne-moi une caution que je puisse prendre au corps.

CATAU.

Et bien moi.

LOLIVE.

Toi?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

* *Vers de Brutus.*

seule.

Enfin voilà notre affaire en bon train, & si nos amans sont heureux, ils m'en auront toute l'obligation.

S C E N E I I.

M. F A D E L , C A T A U.

C A T A U.

Mais que vois-je ? ce sot de Fadel viendrait-il mettre quelque obstacle à nos desseins ? Il ne m'incommodera pas long-tems, si les questions ne sont pas plus longues que mes réponses.

M. F A D E L.

Je cherche votre M. Grichard.

C A T A U.

Vous ?

M. F A D E L.

Il a passé chez moi.

C A T A U.

Lui ?

M. F A D E L.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

C A T A U.

Non ?

M. F A D E L.

Il me fait un beau tour aujourd'hui.

C A T A U.

Où ?

M. F A D E L.

Il ne veut plus me donner Hortense.

C A T A U.

Oùais.

M. F A D E L.

Et moi je viens lui dire que je ne m'en soucie gueres.

C A T A U.

Voyez.

M. F A D E L.

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oùï-dà ?

M. FADEL.

J'attens bien après sa fille.

CATAU.

Bon.

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un sot ?

CATAU.

Oh, oh.

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le suis pas.

CATAU.

Ah, ah.

M. FADEL.

Ne manquez pas de le lui dire au moins.

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui.

CATAU.

Oùï.

M. FADEL.

Et il s'en repentira.

CATAU.

Ha, ha. Me voilà délivrée de cet importun, Dieu merci. Allons avertir ma maîtresse de l'arrivée de Mondor. Mais le voici lui-même. O Ciel ! quelle imprudence ! ne pouviez-vous pas attendre Hortense chez Clarice ? que venez-vous faire ici ?



S C E N E III.

M O N D O R, C A T A U.

M O N D O R.

IL y a une heure que je n'entens plus parler de toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée ? Je ne vois, ni ta maîtresse, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

C A T A U.

Il est chez Clarice de l'heure que je vous parle ; & Hortense y sera bien-tôt. Je vais l'avertir, retournez-vous-en vite l'y attendre,

M O N D O R.

Mais te dépêcheras-tu ?

C A T A U.

Et allez, vous dis-je.

M O N D O R.

Hâte-toi donc.

C A T A U.

Eh ! hâtez-vous vous-même.

M O N D O R.

Si tu sçavois que les momens me durent !

C A T A U.

Si vous sçaviez que vous me pesez !

M O N D O R.

Viens au moins bien-tôt.

C A T A U.

Et commencez par vous en aller. Mort de ma vie, que les gens sont fots quand ils sont amoureux ! Cela seroit capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre service. Hors d'ici, vous dis-je. Mais peste soit de vous, voici M. Grichard. Il nous a vus ensemble, nous ne pouvons l'éviter ; que ferons-nous ? Attendez : par bonheur il ne vous connoît point, consultez-le sur la première chose qui vous viendra en tête ; il vous expédiera bien-tôt, & vous viendrez me retrouver ; en

tout cas je vous enverrai Aliste pour vous dégager.

MONDOR.

Laisse-moi faire; je vais lui tenir des discours qui me feront bien-tôt chasser.

SCENE IV.

M. GRICHARD, CATAU,
MONDOR.

M. GRICHARD.

Qui est cet homme-là ? encore un Maître à danser ?
CATAU.

Que dites-vous là ? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable, c'est un homme de la première condition, qui sur quelque maladie extraordinaire veut avoir de vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il se dépêche.

SCENE V.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

Que demandez-vous ? de quel mal vous plaignez-vous ? vous avez un vilage de santé.

MONDOR.

Aussi, Monsieur, ne suis-je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc ? le devenir ?

MONDOR.

Non, Monsieur

M. GRICHARD.

Dites-moi donc au plutôt ce que vous voulez ;

E ij

MONDOR.

Je sçai, Monsieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panégyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des secrets. . .

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns. Hé bien aux secrets ?

MONDOR.

Vous n'avez pas de tems à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh en voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai ouï dire qu'il y a des secrets pour se faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres. . .

M. GRICHARD.

Comment diable, pour qui me prenez vous ?

MONDOR.

Pour un très-sçavant & très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des secrets pour vous faire aimer ?

MONDOR.

Eh non, Monsieur, graces à Dieu, la nature n'y a pourvû que de reste.

M. GRICHARD.

Ah voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent à force d'être entêtées de moi ; j'aime ailleurs à la rage. Il y a des secrets pour se faire aimer ; apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie ?

MONDOR.

Où , Monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez . . .

MONDOR.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois seulement . .

MONDOR.

J'entens.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre tems avec elles que vous le prenez avec moi , elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

MONDOR.

Bon.

S C E N E V I.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

IL m'avoit bien trouvé en état d'écouter ses balivernes. Je suis au désespoir de la fuite de Brillon. Hé bien m'apportez - vous des nouvelles de ce petit pendard ?

ARISTE.

Catau l'est allé chercher. Mais vous ne partirez pas demain ?

M. GRICHARD.

A la pointe du jour.

ARISTE.

Ce sera donc après avoir donné ordre à l'affaire de M. de saint Alvar ?

M. GRICHARD.

L'ordre est tout donné.

ARISTE.

Comment donc ?

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frere. Hier vous vouliez donner Terignan à Clarice, & Hortense à Mondor; ce matin vous vouliez épouser Clarice, & donner votre fille à Monsieur Fadel; & ce soir vous ne voulez faire ni l'un ni l'autre.

M. GRICHARD.

Non, non, non, de par tous les diables, non:

ARISTE.

Voilà cependant trois fois de bon compte que vous changez de sentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente, s'il me plaît; & afin qu'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je suis bien-aïse de m'être engagé en votre présence de partir demain matin, pour aller voir à la campagne ce Seigneur malade qui m'a fait l'honneur de m'envoyer son Aumônier.

ARISTE.

Mais au moins, avant que de partir, vous devriez prendre quelque ajustement avec M. de saint Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puissans amis.

M. GRICHARD.

Je m'en moque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de vous dire à vous-même qu'il sçavoit le moyen de vous la faire tenir.

M. GRICHARD.

Je l'en défie.

ARISTE.

Il s'est mis en frais pour ces mariages.

M. GRICHARD.

Caran épie.

Pourquoi s'y mettoit-il ?

ARISTE.

Vous serez condamné à de grands dommages & intérêts.

M. GRICHARD.

Oh vous ne les payerez pas pour moi :

ARISTE.

Non : mais, . . .

M. GRICHARD.

Après ce que j'ai vû de Clarice, quand il m'en devoit coûter tout mon bien, & que toute la Terre s'en mêleroit, j'aimerois mieux être pendu, roué, grillé, que d'épouser cette créature.

S C E N E VII.

CATAU, M GRICHARD,

ARISTE.

CATAU.

AH! Monsieur.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce ?

CATAU.

Brillon s'est enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé ?

CATAU.

Oùï, Monsieur, enrôlé pour aller à la guerre.

M. GRICHARD.

A la guerre ?

ARISTE.

On s'est moqué de toi.

Eiç.

CATAU.

Monsieur, j'ai parlé moi-même au Sergent & au Capitaine.

M. GRICHARD.

Le suppon !

ARISTE.

Quel malheur !

CATAU.

Où, Monsieur.

M. GRICHARD.

Mais ce Capitaine est un enragé, & il se fera casser, d'enrôler des garçons de quinze ans ; on veut aujourd'hui de grands soldats.

CATAU.

C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela étoit bon pour ceux qui vont en Flandre, en Piémont, ou en Allemagne : mais que pour lui, il lui étoit permis d'enrôler de jeunes garçons.

M. GRICHARD.

De jeunes garçons ? le traître !

CATAU.

Où, Monsieur, il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener si loin, si loin, qu'avant qu'ils y soient arrivés, ils auront tous de la batbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre ? & où les mène-t-il ?

CATAU.

Tenez, Monsieur, de peur de l'oublier, je me le suis fait écrire sur cette carte, voyez.

M. GRICHARD.

A... Madagascar... Brillon à Madagascar !

CATAU.

Ils disent, Monsieur, que ce n'est pas loin de l'autre monde.

ARISTE.

C'est sans doute, mon frere, pour cette colonie dont vous avez oùi parler. Voilà un garçon perdu.

CATAU *en pleurant.*

Hélas ! Monsieur, je viens de voir ce pauvre enfant ; on l'a déjà habillé de verd, avec un bonnet à la dra-

COMEDIE.

81

gonne ; *En riant* , & . . . on lui fait apprendre à jouer du tambour. Tenez , Monsieur , cela fait rire & pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit Capitaine , que je lui aille laver la tête ?

CATAU.

Il ne loge point , il campe toujours.

M. GRICHARD.

Viens , mène-moi où tu l'as vu. Il faut que j'aille trouver ce Turc , & que. . .

CATAU.

Gardez-vous-en bien.

M. GRICHARD.

Comment , coquine ?

CATAU.

Eh bien , Monsieur , vous pouvez y aller : mais je vous avertis au moins de faire votre testament , & de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire ?

CATAU.

C'est - à - dire , Monsieur , que ce Capitaine cherche par - tout des Médecins pour les mener dans ce pays-là.

ARISTE.

Des Médecins ? gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien mal-encontreux.. C'est le seul de mes enfans qui promet quelque chose.

CATAU.

Il est vrai qu'il vous ressemble déjà comme deux gouttes d'eau.

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent , & que..

CATAU.

Monsieur , ils m'enrôleront ; le Sergent me vouloit prendre moi , si je ne me fusse promptement sauvé. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener aussi des filles.

E v

M. GRICHARD.

Tableu, voilà de terribles enrôleurs.

CATAU.

Vous moquez-vous ? Monsieur Mamurra a voulu y aller pour chercher Brillon : à son langage on l'a pris pour un Medecin, (vous sçavez qu'il parle comme un fou) d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vû : mais je l'ai entendu heurter dans une chambre, où il jure en Latin comme un possédé : cependant ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrions-nous trouver qui soit à l'abri de l'enrôlement ?

CATAU *bas* à M. Grichard.

Eh priez Monsieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui lui ?

CATAU *bas*.

Eh vraiment oui lui ; il ne risque rien, on n'a que faire d'Avocats en ce pays-là,

M. GRICHARD.

On s'en passeroit bien en celui-ci... Allez-y donc, & à quelque prix que ce soit.

ARISTE.

Je n'épargnerai rien assurément, & je vous ramènerai Brillon, ou j'y perdrai mon Latin.

M. GRICHARD.

Vous n'y perdriez pas grand chose.

CATAU.

Monsieur, vous pourriez encore trouver ce Capitaine chez son oncle.

ARISTE.

Son oncle ?

CATAU.

Monsieur de saint Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi, ce Capitaine est donc ce neveu dont il nous a si souvent parlé ?

CATAU.

Oùï, Monsieur, & il devoit aller prendre congé de lui; je crois qu'il y est à présent.

ARISTE.

J'y cours, pour ne le pas manquer; il n'y a qu'un pas d'ici, dans un moment je vous rends réponse.

SCENE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

JE crains bien, Monsieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non, gueule?

CATAU.

Ce Capitaine fait litière d'argent: c'est un Marquis de vingt mille livres de rente; il a un équipage de Prince, & les gens m'ont dit que le Roi lui a donné le Gouvernement de Madagascar.

M. GRICHARD.

Il faut que tous les diables soient déchaînés aujourd'hui contre moi.

CATAU *bas*.

Pas tous encore. Que je plains ce pauvre enfant?

M. GRICHARD.

Morbleu, si ce Seigneur malade que je dois aller voir demain étoit à Paris, je ferois bien voir à ce Capitaine... Mais que cherche ici ce soldat?



SCENE IX.

LOLIVE *en soldat, avec une halebardo,*
M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

AH, Monsieur, c'est le Sergent de ce Capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon.

LOLIVE.

Brillon? non.

M. GRICHARD *bas en tremblant.*

Oh, oh! c'est ce coquin de Maître à danser.

CATAU, *après s'être approchée pour le regarder.*

Monsieur, c'est lui-même; je ne l'avois pas d'abord reconnu.

LOLIVE.

Oùi, Monfu : depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, on m'a offert une halebardo. Je ne suis plus Rigaudon; je suis à présent Monsieur de la Motte, à vous servir.

M. GRICHARD.

La peste te creve.

LOLIVE.

Je viens vous prier, Monfu, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD.

Le diable t'empôrte.

LOLIVE.

Si vous avez quelque chose sur le cœur, pourtant...

M. GRICHARD.

Monsieur Rigaudon, ou Monsieur de la Motte, comme il vous plaira, sortez vite d'ici, & laissez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens aussi, Monfu, pour vous avertir de la part de mon Capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

LOLIVE.

C'est-à-dire, Monfu, que vous soyez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui moi?

LOLIVE.

Vous-même, Monfu.

CATAU *le copiant*.

Vous le prenez pour un autre, Monfu.

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non; n'est-il pas Monfu Grichard? Vous irez, Monfu, d'ici à Brest dans le carrosse de mon Capitaine, & là vous vous embarquerez en bonne compagnie.

M. GRICHARD.

Quel galimatias me faites-vous là?

LOLIVE.

Galimatias, Monfu? n'avez vous pas promis de partir demain matin, à l'homme que mon Capitaine a envoyé ici tout à l'heure.

CATAU.

Vous équivoquez, Monfu; Monsieur n'a promis de partir demain qu'à un Aumônier.

LOLIVE.

Justement, voilà l'affaire; c'est l'Aumônier de notre Régiment.

M. GRICHARD.

Ah! je suis perdu.

CATAU.

Mais c'est pour aller voir un Seigneur malade à la campagne, que Monsieur a promis de partir.

LOLIVE.

Eh bien, voilà ce que c'est aussi. Cette campagne, c'est Madagascar, bon pays; & ce Seigneur malade,

c'est le Viceroy de l'Isle, brave homme.

M. GRICHARD.

Ah qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ?

LOLIVE.

Vous ferez morbleu son premier Médecin, je vous en donne ma parole.

CATAU.

Quoi, Monsieur. vous irez aussi à Madagascar ?

M. GRICHARD.

J'enrage.

LOLIVE.

Assurément Monfu ira, il en a donné sa parole par écrit, & mon Capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD *avec fureur.*

Oh je n'en puis plus. Va-t-en dire, scélérat, à ton Aumônier, à ton Capitaine, à ton Viceroy, & à tous les Madagascariens, qu'ils ne se jouent pas à la colere d'un Médecin.

LOLIVE.

Monfu, Monfu, vous êtes homme d'honneur, & puisque vous vous y êtes engagé, vous irez....

M. GRICHARD.

Où, traître, j'irai tout à l'heure faire assembler la Faculté.

LOLIVE.

Et moi le Régiment, nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéresse tous mes confreres.

LOLIVE.

Eh Monfu, si vous pouviez en emmener quelqu'un avec vous, le beau coup ! il n'en resteroit encore que trop pour Paris.



SCENE X.

ARISTE, M. GRICHARD,
LOLIVE, CATAU.

ARISTE.

ON ne veut point absolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires.

ARISTE.

Comment ?

CATAU.

Voilà Monsieur qui va aussi à Madagascar.

ARISTE.

Mon frere ?

CATAU.

Il s'y est engagé, on l'a surpris, vous y étiez présent ; cet Aumônier. . .

ARISTE.

Ah je vois ce que c'est ; quelle trahison !

LOLIVE

Vous moquez-vous, Monu ? il fera fortune en ce pays-là ; on n'y est pas encore délabusé des Médecins.

M. GRICHARD.

Le bourreau !

LOLIVE.

C'est le plus beau séjour du monde pour les gens de sa profession.

M. GRICHARD.

Le traître !

LOLIVE.

C'est de-là que viennent toutes les drogues spécifiques.

M. GRICHARD.

L'infâme !

LOLIVE.

Quel plaisir pour un Médecin, de se voir à la source
de la casse, du séné & de la rhubarbe ?

M. GRICHARD *en fureur*.

Il faut que j'étrangle ce scélérat.

LOLIVE *lui présentant la hallebarde*.

Alte là. Adieu, Monieu. Si vous n'êtes chez mon
Capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez
ici à cinq trente soldats logés à discrétion. Serviteur,
jusqu'au revoir.

CATAU.

Je soupçonne, Monsieur, quelque chose, dont il
faut que j'aie m'éclaircir. Il y a ici quelque trahi-
son.

SCENE XI.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

VOilà, mon frere, ce que vous coûte votre gron-
derie ; le soufflet que vous avez donné à Brill-
lon est cause de tout. Le petit fripon s'est allé en-
rôler, & a donné lieu à la pièce qu'on vous a faite ;
vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai
dit mille fois, votre mauvaise humeur vous attire tou-
jours...

M. GRICHARD.

Ah courage : il est question de chercher des expé-
diens, pour qu'on ne nous mene, Brillon & moi, à
Madagascar, & la demangeaison de moraliser vous
prend.

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quels expédiens employer
où l'argent est inutile : aux maux sans remède le plus
court est de prendre patience. Cependant la prudence
veut...

M. GRICHARD.

Ah quel homme ! Sçavez-vous bien, Monsieur mon frere, que j'aimerois mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam, & au Monomotapa, que d'entendre moraliser si hors de saison ? Voilà t-il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour à l'Audience ? Vous jazates une heure sur les anciens Babyloniens, & il étoit question au procès d'une chèvre volée. J'enrage quand je vois...

SCENE XII.

TERIGNAN, M. GRICHARD,
ARISTE.

TERIGNAN.

MOn pere, je sçai le tour qu'on vous a joué ; j'ai découvert d'où cela vient, & je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagascar, & de r'avoir mon frere sans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment ?

TERIGNAN.

Monsieur de saint Alvar est cause de tout,

ARISTE.

Monsieur de saint Alvar ?

TERIGNAN.

Lui-même. Par malheur il est proche parent de ce Capitaine....

M. GRICHARD.

Je sçai qu'il est son oncle, achève.

TERIGNAN.

Eh bien, il s'est allé plaindre à son neveu que vous lui avez manqué de parole, & que c'est le plus sensible affront qu'on puisse faire à un Gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vicillard !

A R I S T E.

Il avoit bien dit qu'il sçavoit le moyen de se venger.

T E R I G N A N.

Ce Capitaine a juré qu'il vous emmeneroit vous & mon frere, si vous n'épousiez Clarice.

M. G R I C H A R D.

Moi, que j'épouse cette baladine? J'aimerois autant épouser l'Opéra.

T E R I G N A N.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire.

A R I S T E.

Attendez, mon neveu Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde: il doit leur être indifférent qui de vous deux épouse Clarice. ●

T E R I G N A N.

Ah, mon oncle, je vous entens, n'en dites pas davantage. Vous sçavez bien que je suis engagé à Nerine?

M. G R I C H A R D.

Nerine, pendart? La fille d'un Médecin qui n'est jamais de mon avis?

T E R I G N A N.

Mon oncle, je vous supplie... mon pere, je vous conjure...

M. G R I C H A R D.

Tais-toi, maraut. Dusses-tu enrager, tu épouseras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaire.

T E R I G N A N.

Oh! j'aime mieux aller aussi à Madagascar.

M. G R I C H A R D.

Tu n'iras point à Madagascar, & tu l'épouseras,



SCENE XIII.

CATAU, M. GRICHARD,
TERIGNAN, ARISTE.

CATAU.

Monsieur, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé ?

CATAU.

Je ne veux plus servir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t-elle fait ?

CATAU.

Est-ce que Monsieur ne vous en a rien dit ?

ARISTE.

Ma nièce m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuser un parti si avantageux, & qui nous mettroit
tous hors d'embarras !

M. GRICHARD.

Quel parti ?

CATAU.

Comment, Monsieur ? ce neveu de M. de saint Al-
var, ce Marquis de vingt mille livres de rente, ce
Gouverneur de Madagascar, a chargé Monsieur de vous
demander Hortensie en mariage.

ARISTE.

Il est vrai, mon frere : mais elle a quelque secrète
aversion pour lui.

CATAU.

Aversion pour un homme de vingt mille livres de
rente, & qui est fait à peindre ! Vous l'avez vu, Mon-
sieur.

M. GRICHARD.

Qui moi ? & quand ?

CATAU.

Tout à l'heure. C'est cet homme de condition qui est venu vous consulter. . . .

M. GRICHARD.

Qui ? ce grand flandrin ? il est encore plus sot que Fadel : mais il n'est que trop bon pour Hortense.

ARISTE.

C'est un homme après tout que nous ne connoissons pas bien, & je trouve que ma nièce a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre nièce est une sotte.

CATAU.

Assurément, Monsieur. Je sçai bien d'où vient son aversion ; elle est affolée de son Mondor, qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine ! Je vois ce que c'est ; ils sont tous d'intelligence contre moi & Brillon ; ils voudroient déjà nous sçavoir bien loin. Ah parbleu je ne serai pas leur dupe. Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortense, & va dire à M. de saint Alvar, à Clarice, & à ce Marquis, de se rendre ici tout à l'heure.

CATAU.

J'y cours, vous les aurez dans un moment :



SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE,
TERIGNAN.

M. GRICHARD à Terignan qui fait semblant
de vouloir fuir.

HO ne songe pas, toi, à nous échaper; demeure
là entre ton oncle & moi, que je te voye, &
songe que si tu ne fais les choses de bonne grace, je
te.... Oh, oh....

TERIGNAN.

Mon pere....

M. GRICHARD.

Attens-toi que je te donne à ta Nerine.

TERIGNAN.

Vous avez beau faire, vous ne me ferez jamais épou-
ser Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouserás.

SCENE XV.

CATAU, LE NOTAIRE,
M. GRICHARD, ARISTE,
TERIGNAN, HORTENSE.

CATAU.

Monsieur de saint Alvar consent à tout; vous att-
rez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD.

Ah! tu as fait venir aussi Monsieur Rigaut.

CATAU.

J'ai crû que vous en auriez besoin.

Allons, Monsieur le Notaire, deux contrats; je marie Terignan avec Clarice.

LE NOTAIRE.

Monsieur, ledit contrat est dressé depuis hier, il n'y aura qu'à signer, quand les parties contractantes seront ici.

TERIGNAN.

Mais, mon pere, épousez Clarice, je vous en conjure.

HORTENSE.

Oùï, mon pere, épousez-la, je vous en supplie, & ne me donnez point à ce Marquis.

M. GRICHARD.

Ah parbleu voici qui est drôle! Je veux marier mes enfans, & mes enfans me veulent marier moi.

LE NOTAIRE.

Monsieur, en pareil cas nous avons accoutumé de préférer la volonté des peres à celle des enfans; c'est notre stile.

M. GRICHARD.

Je le crois bien vraiment, ce stile est bon. Allons, Monsieur, afin que tout soit prêt, quand les autres viendront: Je marie aussi Hortense à Monsieur le Marquis de... de...

CATAU.

Attendez, Monsieur, je sçai son nom & ses qualités, je vais les lui dicter. *à Monsieur Grichard.* Ne vous rendez pas au moins. *Disant au Notaire.* Marquis de Tiffac.

LE NOTAIRE.

Sac.

CATAU.

Gouverneur pour le Roi de l'Isle de Madagascar.

LE NOTAIRE.

Car.

M. GRICHARD.

Entens-tu, impertinente? voi ce que tu refuses.

H O R T E N S E.

Quoi, mon pere, épouserai-je un homme qui me menera au bout du Monde ?

C A T A U.

Allez, Mademoiselle, je connois des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux... Mais les contrats sont dressés, & voici nos gens qui arrivent tout à propos.

SCENE DERNIERE.

M. RIGAUT *dans le fond du Théâtre,*
 C L A R I C E, T E R I G N A N,
 A R I S T E, *sur la droite,* M. GRICHARD
dans le milieu, M O N D O R, H O R T E N S E,
 C A T A U & B R I L L O N, *sur la gauche,*
 M A M U R R A.

M O N D O R.

M O N s i e u r, sur la parole qui m'a été donnée de votre part, voilà votre fils que je vous ramène avec plaisir.

M. G R I C H A R D.

Vous m'avez pourtant traité... Mais laissons cela, nous en dirons deux mots quelque jour. Et mon écrit ?

M O N D O R.

Je vous le rendrai quand vous aurez signé les deux contrats.

M. G R I C H A R D.

Signons donc.

M A M U R R A.

Monsieur.

M. G R I C H A R D.

Oh ! va-t-en à Madagascar, toi.

B R I L L O N.

Mon pere, laissez-moi aller, je vous prie, avec Monsieur le Marquis.

M. GRICHARD.

Paix, fripon. Ne perdons point de tems, il est tard.
Donnez, que je signe. *Il signe.*

TERRIGNAN:

Mon pere, je vous déclare au moins.

M. GRICHARD.

Signe seulement. *Il signe.*

HORTENSE.

Je ne veux pas aller. . .

M. GRICHARD.

Dépêche-toi. Ah, ah, je vous ferai bien voir que je suis le maître.

Elle signe & Clarice aussi.

RIGAUT.

Il ne reste à signer que Monsieur Mondor.

MONDOR, après avoir signé.

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor! qu'est-ce à dire?

CATAU.

Oùi, Monsieur, voilà Mondor. C'est lui qui par mon ordre vous avoit enrôlés vous & Brillon. C'est moi qui l'avois fait Marquis & Gouverneur de Madagascar. Il renonce à cette heure au Marquisat & au Gouvernement, il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah peste maudite, je t'étranglerai: & toi, scélérate, c'est donc ainsi? . . .

CATAU

Monsieur, elle n'a fait que suivre votre volonté. Vous la voulûtes hier donner à Mondor; vous la lui donnez aujourd'hui; de quoi vous plaignez-vous?

MONDOR.

Monsieur, l'honneur de votre alliance, l'amour. . .

M. GRICHARD.

Tarare! l'honneur, l'amour. . . . Ah j'enrage, je crève, me voilà vendu, trompé, trahi, assassiné de tous côtés: mais tu seras pendu, faulxite exécutable.

RIGAUT.

RIGAUT.

Ma foi, Monsieur, vous ne ferez pendre personne : ces deux contrats sont dans mon registre par votre ordre depuis hier, vous les signez aujourd'hui.

ARISTE *vient.*

Mon frere, si vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres mesures.

M. GRICHARD *s'en allant.*

Morbleu il en coûtera la vie à plus de quatre.

CATAU.

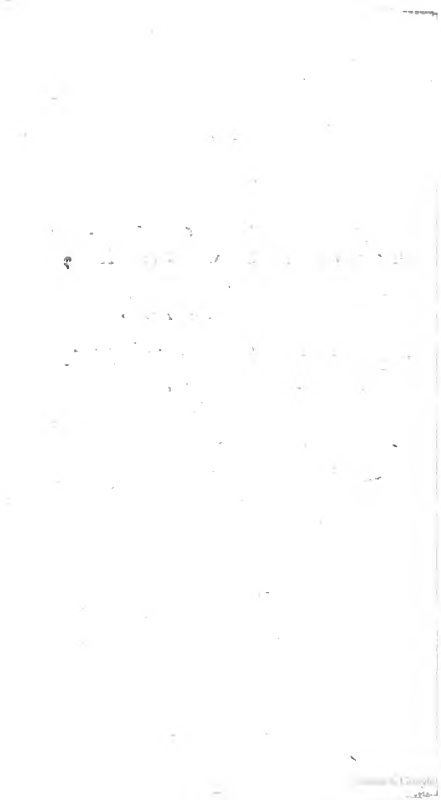
De ses malades peut-être. Mais allons nous réjouir, & que le Grondeur se pendre, s'il veut.

F I N.



LE MUET,
COMÉDIE.

Représentée pour la première fois le
22 Juin 1691.





REMARQUES

SUR

LE MUET.

IL est, ce me semble, assez singulier de voir deux Auteurs composer ensemble des Pièces de Théâtre, réussir & résister constamment aux effets de la rivalité & de l'envie. On pourroit en pareil cas les comparer à deux jolies femmes en liaison d'amitié. Ils n'ont d'abord l'un pour l'autre que des sentimens de la plus vive tendresse, & ils ne s'imaginent pas qu'elle puisse jamais finir : leur désintéressement réciproque est parfait ; ils n'ont rien de caché l'un pour l'autre : Projets de Pièces ; idées de Scenes, tout est commun entre eux ; nulle dispute sur le genre de l'ouvrage, & sur le plus ou moins de travail : mais arrive-t-il une réussite ou une chute, le desir de ne point partager les suffrages, ou d'éviter les reproches, refroidit l'amitié ; les procédés généreux disparaissent ; l'intérêt propre en prend la place, & la jalousie, si communément liée aux talens, les défunit bien-tôt, & souvent sans ménagement : trop heureux, si en se détestant alors aussi cordialement qu'ils croyoient s'aimer, ils ne profitent pas de toutes les oc-

casions de se décrier , & s'ils s'en tiennent , je ne dis pas à l'estime , mais à l'indifférence , & à des politesses apparentes , qui laissent au moins douter des vrais motifs de leur défection !

Il est vrai de dire cependant , que les chûtes ou les mauvais succès , sont bien moins contraires à la durée des sociétés dramatiques , que les réussites. Un associé est une consolation dans le malheur ; mais il devient à charge dans la prospérité : c'est un ami , tant qu'il ne s'agit que de partager avec lui des disgrâces ; mais c'est un rival , & quelquefois même un ennemi , lorsqu'il faut l'associer à l'honneur & à la gloire d'un succès.

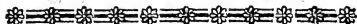
Convenons donc que si l'on ne peut blâmer un Auteur , qui dans ce cas garderoit un silence modeste , on doit par conséquent admirer celui , qui en rendant publiquement justice à son associé , se dépouille d'une part , dont on l'avoir crû jusqu'alors le légitime possesseur. Un pareil exemple est rare ; mais il faut avouer aussi que l'amour propre est terriblement humilié dans un semblable procédé ; & l'on pourroit , je crois , avancer que pour en agir ainsi , il faut être plus honnête homme qu'un autre.

Si l'on peut reprocher à Messieurs de Brucys & Palaprat , la rupture d'une société , dont les productions n'ont été qu'à leur avantage , on ne peut du moins les accuser d'avoir manqué aux procédés d'estime & d'amitié qu'ils se devoient , & qu'en effet ils ont toujours eu l'un

pour l'autre : leur séparation n'a jamais rien changé à la confiance réciproque qui avoit régné entr'eux , & qui avoit été le principe de leur liaison : ils se communiquoient leurs ouvrages , ils se donnoient des conseils , comme s'ils eussent toujours été aussi intimement unis ; & leur union n'auroit , sans doute , fini qu'avec la vie , (car le Muet est le dernier ouvrage qui en est sorti) si des raisons de devoir & de fortune n'eussent de part & d'autre contribué à la faire cesser.

Rien ne peut mieux prouver l'estime & l'amitié réciproque de ces deux Auteurs , * que les discours même de M. Palaprat sur les pièces de ce recueil auxquelles il a eu quelque part , & il y auroit eu de l'injustice à ne pas faire connoître au Public combien , en fait de sentiment , il a mis dans la société. C'est par cette raison , qu'après ce qui regarde le Muet , on a rapporté l'extrait des deux Discours préliminaires de M. Palaprat , sur le Concert ridicule , & le Secret révélé ; & c'est moins pour faire connoître la part qu'a eu M. de Brueys à ces deux pièces , que pour publier la sincérité & le désintéressement de son généreux associé , sur-tout à l'égard de deux ouvrages , dont personne ne lui auroit peut-être jamais contesté la propriété. Un Auteur aussi équitable , est un exemple à ne pas laisser ignorer , quoiqu'il ait déjà été peu suivi , & que selon toutes les apparences il le soit encore moins dans la suite.

* Voyez la Vie de M. de Brueys.



DISCOURS

SUR

LE MUET.

J'Avouë que j'ai toujours eu pour cette Comédie un véritable foible d'Auteur, aussi grand que si je l'avois faite tout seul. Cependant nous avons été trois à la composer, & le troisiéme vaut bien la peine d'être nommé; ce n'est seulement que *Térence*. En lisant & relisant son *Eunuque* avec mon cher associé, nous nous trouvâmes tous deux une égale envie d'accommoder cette Pièce à nos mœurs. Il n'étoit pas possible de la donner sous ce titre. Le plus grand Poëte que la France ait eu en son genre, l'inimitable *La Fontaine*, y avoit échoué. Nous fumes intimidés par son exemple. Il y a un *Eunuque* imprimé de la composition de ce célèbre Auteur: mais à force de l'avoir voulu rendre, pour ainsi dire, littéralement, cette exactitude auroit deshonoré l'Original & le Traducteur, si l'un & l'autre pouvoient l'être après la gloire où ils sont parvenus.

Il s'agissoit donc de mettre sur la Scene quelque autre chose qu'un Eunuque. Après y avoir rêvé, j'eus le bonheur d'imaginer le pre-

mier un *Muet*. Cette idée me rit. Il me sembloit qu'une jeune femme du monde, qui voudroit être servie par un domestique muet, fourniroit des traits dans nos mœurs; & qu'un jeune homme éperduëment amoureux, obligé de faire le Muet pour obtenir sa Maîtresse, & de parler en même-tems pour ne la pas perdre, se trouveroit dans des situations à faire plaisir. Peut-être que si j'avois pû retenir quelque tems la joie que je sentis d'avoir fait cette découverte, quelque chose de meilleur auroit été inventé par mon camarade, qui étant né sous un beau ciel, a une imagination dont la vivacité ne dément pas le feu de son terroir: mais enfin la complaisance qu'il avoit pour moi le fit arrêter à mon idée d'un Muet. Je le laissai le maître de la Fable, en suivant son original autant qu'il lui seroit permis; & quand il en eut fait l'esquisse, nous travaillâmes tous deux, tantôt séparément, tantôt ensemble, à faire sur ce modele une pièce pour notre Théâtre.

Il y avoit bien des choses à changer, surtout pour donner à la passion de notre *Timante*, qui est le *Phedria* de *Térence*, cette délicatesse que la plûpart des anciens ont ignorée; j'ose le dire, sans craindre de blesser la profonde vénération que j'ai pour eux. Et comment, si nous avions rendu *Phedria* tel qu'il est, auroit-on souffert un amant qui s'absente deux jours pour laisser son rival dans une possession tranquille de sa maîtresse? On

se récrieroit avec raison aujourd'hui que le caractère de *Phedria* ne seroit pas toujours égal ; & on auroit de la peine à concevoir que le même homme , qui consent de laisser ce qu'il aime pendant deux jours entiers au pouvoir d'un autre , fût capable de sentir pour cet objet aimé tout ce que la passion la plus vive & la plus délicate peut inspirer ; car enfin y a-t-il jamais eu rien de la beauté de ces vers ? Vous demandez ce que je veux , dit *Phedria* à *Tais*.

*Presente à mon rival , que vous soyez absente ;
Qu'à chaque instant pour moi votre tendresse
augmente ,*

*Que jour & nuit vous ne pensiez qu'à moi ;
Que je sois l'objet de vos songes ;*

*Que vous vous occupiez de ces flatteurs men-
songes ;*

*Que votre cœur se fasse une éternelle loi ,
De brûler du désir de me voir reparoitre ;
Qu'il fonde en mon retour son espoir le plus
doux :*

*Qu'enfin , Tais , vous daigniez être
Toute , & toujours à moi , comme je suis à
vous.*

Quand je demande s'il y a rien de comparable à la beauté de ces vers , j'entens au moins dans leur texte latin. On lui feroit grand tort d'en juger par la paraphrase imparfaite & forcée de ce morceau. Je respecte trop Té-

rente par tout, pour avoir osé commettre une témérité aussi outrée que celle d'en affoiblir quelque endroit par nies expressions. Il seroit à souhaiter que mon respect fit rougir les prophanes, les ignorans sans étude, sans génie, qui se mêlent de donner de misérables & mortes copies des peintures les plus vives & les plus riches qui puissent être jamais, & se figurent de les connoître & d'en sentir les beautés, parce que quelque grimaud de Collège les leur aura expliquées avec la grossièreté d'un chantre du Pont-neuf, qui explique quelquefois à ses auditeurs avec une baguette, de maussades enluminures qui représentent les nobles sujets de ses Poèmes Lyriques. Je me ferois bien donné de garde d'entreprendre de traduire ces vers de *Térence*, s'il ne s'étoit pas agi de faire connoître la beauté & la finesse d'un sentiment, dont des personnes, qui pour l'ordinaire n'entendent pas le Latin, (je veux dire les femmes) jugent bien plus délicatement que les Grammairiens & les Scholastes.

Phedria, cet amant qui est si passionné dans ces vers, vient pourtant de faire la démarche, je ne dis pas d'un indifférent, mais d'un insensible, ou de quelque chose de pis : il vient de promettre à sa Maîtresse qu'il s'éloignera d'elle tout exprès pendant deux jours, afin que son rival en soit entièrement le maître. Les anciens ne se faisoient pas sur cela de scrupules ; aussi n'introduisoient-ils que des

Courtisanes sur leur Théâtre. Il faut avouer, si nous ne présentons jamais des caractères plus naturels que les leurs, au moins je ne le crois pas possible, que nous les présentons quelquefois plus beaux, & qu'on auroit raison de ne pas souffrir aujourd'hui qu'une femme (même du caractère de *Taïs*, si on oisoit la faire paroître) priât son amant de trouver bon qu'elle se fit des amis de la manière que celle-ci le propose à *Phedria*. Et qu'on ne dise pas que la belle action qu'elle a en vûe, la justifie; que c'est pour rendre une jeune fille à ses parens: quand ce seroit pour faire rebâtir les murailles de sa Ville, comme une autre *Phryné*, son amant y peut-il consentir, s'il l'aime véritablement? Elle ne le sert pas à plats couverts: Je veux, dit-elle, me faire des amis; je vous prie de m'en faciliter les moyens, en trouvant bon que ce Capitaine, votre rival, vous soit préféré seulement pendant deux jours. Vous ne répondez rien, dit-elle? Que pouvoit-il répondre? A une aussi extraordinaire demande, réponc de même, diroit *l'Harpagon de Moliere*.

Que toute sorte de femmes, prudes ou coquettes, trompent leurs amans, c'est dans l'ordre; sur cela leur caractère est universel: mais qu'une femme (faites-la du caractère que vous voudrez) demande à son amant la permission de lui en préférer un autre, je ne comprends pas que cela ait jamais pû être du gout d'aucune nation polie. Les Romains pour-

tant n'éroient pas choqués de cette proposition ; il suffit de cette Comédie pour le prouver. Ce gout est encore resté en quelque endroit de l'Italie ; (Pays cependant où les hommes ont la réputation d'être si jaloux) & il y a telle grande Ville où deux ou trois personnes s'associent pour avoir une maîtresse , comme pour louer une maison de campagne ; chacun a son jour marqué par leur convention. Ils font bien plus , ils négocient , ils agiotent leurs jours , ils s'acommodent & les troquent , quand leurs affaires ne leur permettent pas de profiter du jour qui leur est échû par leur traité de partage.

Cela ne peut être appelé ni passion , ni galanterie , qui sont les deux caractères soufferts sur notre Théâtre , au lieu que les Anciens y mettoient la débauche. Ce n'est pas de quoi il faut les condamner ; leur Religion les y autorisoit. Cette sorte de débauche n'est pas si mauvaise après tout , d'elle-même , que sa commodité ne lui donnât des partisans , si d'ailleurs elle n'étoit pas incompatible avec l'honnêteté des mœurs ; mais de mêler la franche débauche avec les sentimens de la plus belle & de la plus noble des passions , de l'amour enfin , en vérité je suis toujours surpris que des esprits aussi sublimes que l'étoient ceux des Anciens , aient pû s'accommoder d'un mélange aussi incroyable ; car enfin , comme a dit , je pense , M. de la Rochefoucault , *le corps peut avoir des associés , mais jamais le cœur.*

Ce n'est pas à *Térence* que je reproche ce défaut, c'est à son siècle. La Comédie est une imitation ; on y excelle quand on imite bien. Si le principe d'Aristote est vrai, que rien ne peut entrer dans l'esprit que par les sens, *Térence* ne pouvoit copier que ce qu'il voyoit. Demanderiez-vous à un Peintre, qui n'auroit vû de sa vie que l'affreuse solitude de ces saints solitaires qui sont près de Grenoble, qu'il peignît d'imagination les beaux jardins de *Marly* ?

Je ne cite que ce seul endroit de l'Eunuque, quoiqu'il y en ait plusieurs autres qui ne choquent pas moins la délicatesse, jusques-là que la pièce finit par un des plus bas accommodemens, dont un homme, même sans amour, puisse être capable. *Phedria*, devenu paisible possesseur de *Thaïs*, consent de recevoir le Capitaine dans leur commerce, par de fardes vûes d'intérêt. Je suis serviteur en cela aux Anciens, dont j'aime d'ailleurs les beautés à l'idolâtrie : mais tout un, ou tout autre ; je ne puis consentir à voir confondre deux choses aussi opposées, que la débauche & l'amour.

Voilà un écueil que nous avons évité dans notre imitation : quant au reste, nous avons suivi *Térence* le plus exactement que nous avons pû, & c'est à quoi nous dûmes le succès de cette pièce. Il y a un caractère qui plut beaucoup, quoiqu'il ne soit qu'ébanché ; c'est celui du Capitaine de vaisseau que nous

avons mis au lieu de *Thraso*. J'étois à l'armée à la suite de mes Princes lorsqu'on joua cette Pièce ; & je fus surpris que toutes les lettres que je recevois sur son succès, me parloient surtout du Capitaine de vaisseau. C'est un marin un peu impoli , le métier le comporte ordinairement , à ce que disent ceux qui n'en parlent pas bien. Celui qui joua ce rôle y jeta beaucoup de grace , & le fit valoir plus qu'il ne valoit par lui-même. Ces ouvrages sont faits pour être joués.

Pendant que le Grondeur avoit postulé pour être reçu , bonheur où il ne parvint. à la fin que moitié par importunité , moitié par grâce , nous avons eu tout le temps de travailler au *Muet*. Voilà pourquoi il suivit le Grondeur de si près , & qu'il fut joué dans le mois de Juin de la même année. L'absence de mon associé m'avoit rendu le maître de cette Comédie. Mon intention étoit de la mettre en vers , & elle le méritoit bien : mais les besoins pressans de l'état , (je veux dire de l'état où je me trouvois) obligé de suivre à l'armée le Prince auquel j'avois dès lors l'honneur d'être attaché, fort peu en argent comptant, trop glorieux pour le lui laisser connoître ; tout cela m'engagea (abusant peut-être des pouvoirs que mon ami m'avoit laissés) de lire cette Pièce à l'*Arcopage* du Théâtre , telle qu'elle étoit. C'étoit au mois du Mai ; l'absence des Officiers paroissoit déjà fort aux spectacles ; peut-être que la saison & le défaut d'autres nouveautés

ne contribua pas peu au plaisir avec lequel elle fut reçûë, & l'on en eut assez bonne opinion pour me donner de l'argent sur l'espérance de son succès.

Le *Muet* fut toujours vû avec grand plaisir pendant la vie du Comédien qui y jouoit d'original le rôle de *Frontin*. Après la mort de cet excellent Acteur, ce rôle tomba entre les mains de celui à qui j'avois donné le personnage de *Chevalier* dans la nouveauté de cette Pièce, & l'on ne s'appërçut pas que *Frontin* eût changé de maître. Il me semble que cette Comédie fut jouée long-temps de suite à sa reprise. Tous ceux qui la lisent en sont touchés: les mœurs y sont observées avec un sévérité stoïque, & on ne laisse pas d'y rire avec la joie d'une Comédie Italienne. Il n'est guères rien de plus intéressant que les dangers & les embarras de *Cherea*, qui est notre *Chevalier*, & de *Zaïde*, & qui n'est qu'un personnage muet dans *Térence*. Cette Pièce attendrit & réjouit en même-temps. Mille gens me demandent tous les jours pourquoi on ne la joue point. J'ai toujours eu la discrétion de ne la pas demander à ceux qui en sont les maîtres, persuadé qu'ils connoissent leurs intérêts mieux que moi. Elle a, pour se consoler de l'oubli où elle est, la compagnie de quantité de vieilles Pièces très-bonnes, que la moitié du Public reverroit avec plaisir, & qui seroient toutes nouvelles pour l'autre moitié, si l'on vouloit se donner la peine de les apprendre.



DISCOURS

sur

LE CONCERT RIDICULE.

LA Parodie de *la Disette des Chapeaux* que je fis, fut si bien goûtée, qu'elle acheva de me faire succomber à la tentation de bâtir une petite Comédie sur un aussi léger fondement : quand j'eus broché cette pièce à ma façon, qui vrai-semblablement n'étoit d'abord qu'un petit monstre pour le Théâtre, je la porterai même, sans me donner la patience de la relire, à un de mes amis * qui en sçavoit plus que moi. Nous résolûmes de la faire ensemble ; & par considération pour son mérite & son ancienneté d'Ecrivain sur moi, je lui déférai la plume ; sûr que bien loin d'affoiblir la première vivacité de mes traits, il laisseroit dans tout leur naïf ceux qui le mériteroient, & qu'il perfectionneroit ceux qu'il ne trouveroit pas assez bien rendus. C'est ainsi que nous en avons usé réciproquement l'un & l'autre, tant qu'a duré notre société, qui subsista toujours avec une parfaite intelligence, & qui n'auroit jamais été interrompue, si de mon côté je n'avois été obligé de suivre mes Princes à l'armée, & si de

* M. de Brueys.

sa part ses affaires domestiques ne l'avoient , à mon grand regret , rappelé dans sa Province. Il a été un tems au Théâtre où rien n'a été plus familier que ces sortes de sociétés ; mais rien n'a été plus rare que la bonne foi & la simplicité avec laquelle nous convenions chacun du fond que nous avions en la nôtre. Nous disputions souvent , & avec beaucoup de véhémence , avant de nous accorder , parce que nous sommes l'un & l'autre d'un pays à peu près de même degré de chaleur. Nous en venions souvent jusqu'à de violentes prises poétiques , & jusqu'à donner sur cela des scènes à nos amis ; mais le lendemain de ces scènes , bien loin d'en garder la moindre impression , nous nous donnions les biens l'un de l'autre , & nous nous cédions respectivement nos traits , en nous disant souvent , je crois que le jeu , le tour de cette scène , cette imagination , ce portrait , cette idée ou cette situation est à vous. Le Concert ridicule fut donc l'origine de la société Comique & Théâtrale que nous fîmes dès lors ensemble , ce sçavant ami & moi ; mais jamais société ne fut plus douce & plus fidelle : je craindrois , en ne le nommant point , de lui dérober le fruit des fonds qu'il mit dans la communauté , si tout le monde ne le connoissoit pas assez d'ailleurs ; & si tant d'autres ouvrages non-seulement sérieux , mais profonds & respectables , ne l'avoient rendu trop respectable lui-même pour s'oser avouer publiquement , Auteur en tout , ou en partie , de ces bagatelles

prophanes , quelque innocentes qu'elles soient d'elles mêmes. Qu'on ne m'accuse donc point d'avoir voulu abuser de la crédulité publique , quand j'ai souffert que mon nom ait été mis également aux ouvrages dont j'étois de moitié , comme à ceux où je n'avois aucune part. Quant aux premiers , on sçait qu'en toutes occasions j'ai toujours rendu à mon associé ce qui lui étoit dû : & quant aux seconds , je rougirois en secret des louanges qu'on me donneroit en public , si je les avois volées ; & un seul distique bien à moi me satisferoit plus , qu'un grand & beau poëme que ma conscience me reprocheroit de n'avoir pas fait.





DISCOURS

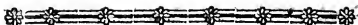
SUR

LE SECRET RÉVÉLÉ.

LE sujet de cette Pièce est tiré d'une aventure ou d'un conte d'un chartier qui conduisoit une voiture de vin ; les cerceaux de ses tonneaux se cassèrent, le vin s'enfuit, il y donna tous les secours possibles ; mais ne pouvant y porter de remède, il profita de son malheur, & regarda comme un ménage de boire le vin qu'il ne pouvoit empêcher de se répandre. Il commença par nécessité, continua par plaisir, & finit par s'enivrer. Voilà, dit mon ami, une scène qui seroit plaisante à mettre sur le Théâtre ; je ne fus pas de son avis, la proposition m'effraya, il s'en apperçut, & se moquant de moi : Vous êtes un poltron, dit-il, tout se peut mettre sur le Théâtre, pourvu qu'on n'y veuille pas travailler, comme la plupart des gens, en courant la poste ; & si je l'entreprendois, je mettrois les tours de Notre-Dame sur le Théâtre. Nous en rimes ; il se piqua, & à quelques jours de-là il me montra le plan de cette petite Comédie, à qui nous donnâmes le titre de *Secret révélé*, sur ce passage d'Horace, *quid non ebrietas designat? Opera recludit*. Je trouvai ce plan fort à mon gré ; il

avoit même enchéri sur le conte, en jettant l'effet du vin sur Colin & sur Thibault; ce qui en faisoit voir les suites plaisantes & dangereuses dans deux personnes différentes. La scène étoit parfaitement bien *intéressée*; les deux Acteurs qui la devoient jouer, en rendoient le succès infaillible, & il ne manquoit que d'y pouvoir arriver agréablement. Nous y travaillâmes ensemble; nous la fondîmes & refondîmes à plus d'une reprise, & nous l'égayâmes dès son début le plus qu'il nous fut possible.





ACTEURS.

LE BARON D'OTIGNY, Pere de
Timante & du Chevalier.

LE MARQUIS DE SARDAN.

TIMANTE, Amant de la Comtesse.

LE CHEVALIER, Amant de Zaïde.

ZAÏDE, Fille inconnuë.

UN CAPITAINE DE VAISSEAU.

GUSMAN, Valet du Capitaine.

LA COMTESSE.

FRONTIN, Valet de Timante.

MARINE, Servante de la Comtesse.

SIMON.

LISETTE, Servante de Zaïde.

La Scène est à Naples.



LE MUET,


COMÉDIE.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*


OU AIS, mon Maître seroit-il déjà entré chez la Comtesse ? Il n'y a point d'apparence ; il est encore un peu jour, & il n'y veut entrer que de nuit. Il faut l'attendre ici, & faire un dernier effort pour l'empêcher de remettre le pied chez cette infidelle. Son honneur y est trop intéressé ; l'affront qu'elle lui fit hier est de ces choses qui ne se pardonnent jamais. J'entens quelqu'un ; le voici, sans doute. Faisons semblant d'être ici depuis long-tems.



SCENE II.

SIMON, FRONTIN.

SIMON.

BOn soir, Frontin, je t'ai vu entrer dans ce Palais,
& je t'ai suivi.

FRONTIN.

Et que diantre veux-tu de moi? Je n'ai pu encore
vendre ta chaîne d'or; crains-tu que je ne te la vole?
veux-tu que je te la rende? la voici.

SIMON.

Ce n'est pas cela.

FRONTIN.

Qu'est-ce donc? n'es-tu pas assez instruit de ce que
tu as à faire?

SIMON.

Ce que tu veux que je fasse est diablement difficile.

FRONTIN.

Il faut avouer, mon pauvre Simon, que tu as la ca-
boche bien dure; je ne crois pas que dans Naples il y
ait un plus grand sot que toi.

SIMON.

Sot, tant qu'il te plaira.

FRONTIN.

Mais est-ce une chose si difficile, dis-moi, de ne
point parler?

SIMON.

Où, difficile, Frontin, & plus difficile que tu ne
crois.

FRONTIN.

Pecore!

SIMON.

Tiens, déjà dans l'hôtellerie où tu m'a mis, en at-
tendant que ton maître me prenne, j'ai voulu faire le
muet pour m'exercer, je m'y attrape à tous momens.

FRONTIN.

FRONTIN.

Butor !

SIMON.

Hier l'hôte demandoit la clef de la cave à tous les gens ; je ne pus m'empêcher de l'aller quérir moi-même.

FRONTIN.

Yvrogne !

SIMON.

Ce matin encore , une servante m'a surpris comptant les heures , parce que j'avois envie de dîner.

FRONTIN.

Gourmand !

SIMON.

Si tu sçavois ce que c'est d'avoir parlé toute sa vie , & puis tout à coup ne parler plus.

FRONTIN.

Il est vrai que le public y perdra beaucoup , & que tu as de belles choses à dire.

SIMON.

Oh , franchement tu devrois faire entendre à ton maître qu'il seroit mieux servi d'un garçon qui parleroit.

FRONTIN.

Ha voici tes fots raisonnemens de l'autre jour : & ne t'ai-je pas dit que Timante s'est mis en tête d'avoir un muet ; qu'il y a huit jours que j'en cherche un ; que n'en trouvant point , je me suis avilé de me servir de toi , à cause que tu es nouveau débarqué de Sicile , & que personne ne te connoît encore dans Naples ; qu'enfin par son ordre je t'ai fait faire l'habit que tu portes ?

SIMON.

Morbleu , je vais peut-être m'attirer quelque malheur . Je ne sçai ce que c'est : mais l'argent que tu m'as promis ne me tente pas , comme il a accoutumé de me tenter ; & de faire le muet enfin est un personnage auquel j'ai trop de peine à me résoudre.

FRONTIN.

Tu ne devrois pas y hésiter un moment , si tu avois le sens commun. Entre nous , les choses dont tu m'as

Tome II.

G

fait confidence t'ont fait venir de ton pays, & les bijoux que je t'ai aidé à vendre ici chez les Orfèvres ne disent rien de bon pour toi : ainsi quoique ta fausse barbe te déguise beaucoup, tu ne sçaurois mieux te cacher qu'en faisant le muet, & en changeant d'habit, comme tu as fait de nom.

SIMON.

Mais changer de nom & d'habit, sont des choses plus aisées à faire, que de s'accoutumer à s'expliquer par signes.

FRONTIN.

Ha, mon enfant, de toutes les manieres de s'énoncer, c'est la plus courte, la meilleure, & la moins ennuyeuse. Plût à Dieu que quantité de nos jeunes gens d'aujourd'hui voulussent la pratiquer pour le repos de nos oreilles ! Vois-tu ? les signes ont cela d'excellent, ils sont comme les cloches, ils disent tout ce que l'on leur fait dire.

SIMON.

Tout coup vaille, m'y voilà déterminé.

FRONTIN.

Courage. C.à tandis que nous voici seuls, repassons un peu les leçons que je t'ai données.

SIMON.

Je le veux.

FRONTIN.

Je te disois hier que ton maître te laisseroit seul au logis ; il faudra qu'à son retour tu lui fasses entendre par signes quelles sortes de gens l'auront demandé : comprends-tu ?

SIMON.

Fort bien.

FRONTIN.

Ah voyons un peu. Quand un homme de robe, un de nos Sénateurs, par exemple, aura été au logis ; comment lui feras-tu entendre ? *Simon copie un homme de robe.* Fort bien, fort bien, vive Simon. Et un homme d'épée, là, un Cavalier du bel air ? *Simon copie mal un homme d'épée.* Fort mal, fort mal. Ce n'est pas ainsi que je t'ai dit : fy, on diroit à ton action que ce seroit un

Archer du Prevôt qui l'auroit demandé, & non pas un homme de condition. Voici comment il faut t'y prendre. *Il lui montre, & Simon l'imité.* Oüi-dà, oüi-dà, cela n'est pas déjà trop mal. Et lorsqu'une femme de qualité aura été au logis? Souviens-toi bien de ce que tu m'as vû faire, je te l'ai montré. *Ce que Simon fait, déplaît à Frontin.* Oh fy, fy, que diantre fais-tu? voilà des révérences de cricules de vieux chapeaux. Regarde-moi bien, remarque ces airs, ce penchant de tête, ce tour de corps. Allons, à toi. *Simon tâche de l'imiter.* Eh pas mal, pas mal, cela viendra avec un peu d'exercice. En voilà assez pour le coup, retire-toi, je ne veux point que mon maître te voye encore. Il ne t'a jamais vû: mais il te reconnoîtroit à l'habit. Quand il en fera tems, je t'irai querir. Adieu.

SIMON.

Serviteur.

FRONTIN.

Voilà un drôle qui n'est pas encore stilé: si par hazard.

SIMON *revenant.*

A propos, Frontin, je sçavois bien que j'avois quelque chole à te demander.

FRONTIN.

Et quoi?

SIMON.

Dis-moi, je te prie, les muets rient-ils?

FRONTIN.

Eh vraiment oüi; les muets rient, imbécille.

SIMON.

C'est assez, je te remercie.

FRONTIN.

Je crains bien de l'avoir choisi un peu sot: si ma fourberie venoit à être découverte.... Encore?

SIMON *revenant.*

Et dis-moi un peu, je te prie, comment rient les muets? je n'en ai jamais vû rire.

FRONTIN.

Ah voici une belle question; & comment veux-tu qu'ils rient, nigaud? ils rient comme les autres hommes.

G ij

Peste soit du questionneur, il a tant fait que voici mon maître. Tu ne peux éviter à présent qu'il ne te voye : au moins prens bien garde à toi.

S C E N E III.

TIMANTE, FRONTIN, SIMON.

TIMANTE.

AH te voilà, Frontin ?

FRONTIN.

Oùi, Monsieur, il y a même long-tems.

TIMANTE.

J'attendois l'heure que la Comtesse m'a donnée. Voilà donc ce muet dont iu m'as parlé ? *Simon fait la révérence.* Oüais, il marque entendre ce qu'on dit.

FRONTIN.

Oh point, Monsieur, c'est que les bons muets au mouvement des lèvres comprennent ce qu'on veut dire. *Simon fait une inclination de tête.* Voilà-t-il pas ? il a compris ce que je vous ai dit.

TIMANTE.

Il me semble pourtant que ce drôle-là...

FRONTIN.

Oh, je vous le garantis muet, & des plus muets qui se fassent.

TIMANTE.

Je le crois. Fais-lui signe de se retirer ; sçache seulement où il sera après soupé, pour l'aller querir, & le mener à la personne à qui j'en dois faire un présent.

FRONTIN.

Ce n'est donc pas pour vous que vous le voulez, Monsieur ?

TIMANTE.

Non, je te dirai pour qui c'est ; j'ai maintenant d'autres choses dans l'esprit.

SCENE IV.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

HE' bien, Monsieur, malgré l'affront qu'on vous
fit hier, vous voulez encore revoir la Comtesse?

TIMANTE.

Je ne sçai.

FRONTIN.

Voilà pourtant cette même porte, qu'on vous ferma
hier au nez.

TIMANTE.

Hélas !

FRONTIN.

Et que vous vites ouvrir un moment après à votre
rival.

TIMANTE.

La perfide !

FRONTIN.

Qui diantre ne vous eût crû ce matin ? Oûi, Fron-
tin, dis que Timante est le dernier des hommes, si je
revois jamais cette infidelle, si je remets le pied chez
elle : que la foudre, que le ciel, que la terre. . . .
& cætera. Un petit laquais, pas plus haut que cela,
vient vous dire un mot à l'oreille de la part de cette
infidelle, adieu mon courroux. Vous êtes un homme
d'une grande résolution.

TIMANTE.

Tu ne me connois pas encore.

FRONTIN.

Moi ?

TIMANTE.

Non toi.

FRONTIN.

Je crois pourtant que si.

TIMANTE.

Je n'ai pas changé de sentiment:

FRONTIN.

Que venez-vous donc faire ici?

TIMANTE.

Je ne la veux revoir, que pour lui reprocher sa perfidie.

FRONTIN.

Oh, oh!

TIMANTE.

Que pour rompre avec elle.

FRONTIN.

Malepeste!

TIMANTE:

Et ne la revoir jamais après cela.

FRONTIN.

Tubieu!

TIMANTE.

Tu ne le crois point? tu le verras. Elle me fait rappeler, elle voit le tort qu'elle a, elle veut se justifier; je la défie de me tromper. Elle s'imagine qu'elle me fera croire tout ce qu'il lui plaira: mais je lui ferai bien voir qui je suis. Hélas! j'ai perdu pour elle les bonnes grâces de mon père; il a tourné toute son affection du côté de mon frère; je risque tout pour elle: mais assurément je ne serai plus sa dupe.

FRONTIN.

Tenez, Monsieur, plus vous raisonnerez, plus vous pesterez contre cette jeune veuve, plus je croirai que vous aurez de la peine à vous dépêtrer d'elle. Vous sçavez que je ne suis pas novice en ces sortes d'affaires; je sçai qu'en amour ce n'est que soupçons, brouilleries, raccommodemens; aujourd'hui guerre, demain trêve, puis on refait la paix. Dans un dépit bien fondé comme le vôtre, la raison dit fort juste ce qu'on devroit faire: mais il arrive toujours qu'on fait le contraire de ce qu'a dit la raison.

TIMANTE.

Va, va, je sçaurai bien accorder mon amour avec ma raison; mon conseil est pris.

FRONTIN.

Eh, Monsieur, il y a long-tems que l'amour & la raison sont brouillés ensemble ; ils ne prennent plus conseil l'un de l'autre.

TIMANTE.

Tu crois donc que je serai assez lâche pour souffrir son injuste préférence ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monsieur ; je crois que vous vous plaindrez, que vous vous lamenterez ; mais je crois aussi que puisqu'elle vous fait rappeler, elle compte à coup sûr qu'elle vous apaisera.

TIMANTE.

Elle ?

FRONTIN.

Où elle.

TIMANTE.

N'est-il pas certain que l'on me refusa hier cette porte ?

FRONTIN.

Cela est vrai.

TIMANTE.

Ne vis-tu pas entrer un moment après chez elle ce Capitaine de vaisseau, qui ne la quitte point depuis quelques jours ?

FRONTIN.

J'en tombe d'accord.

TIMANTE.

Eh bien ! que pourra-t-elle me dire ?

FRONTIN.

Je ne sçai : mais ce sera elle qui le dira, & vous qui l'écouteriez. Tenez, Monsieur, figurez-vous qu'elle est présentement devant vous avec tous ses charmes, & qu'elle se justifie ; que sa bouche vous parle ; que vous oyez le son de sa voix, & que ses yeux vous regardent : n'est-il pas vrai qu'elle a raison !

TIMANTE.

Hélas !

FRONTIN.

Avec cela, si elle s'avise de laisser tomber quelques

G iv

larmes feintes, en conscience croyez-vous tenir un seul moment devant elle?

TIMANTE.

Je t'avoue que j'aurai besoin de toutes mes forces.

FRONTIN.

Voulez-vous en croire votre valet?

TIMANTE.

Hé bien?

FRONTIN.

Ne la voyez point, vous y êtes encore à tems; personne ne vous a vû entrer; en tout cas c'est ici que logent tous les gens de qualité de Messine qui viennent à Naples; vous direz que vous alliez voir le Marquis de Sardan; aussi bien cette salle sépare son appartement de celui de la Comtesse. Allons, courage, prenez une bonne résolution, n'irritez pas davantage Monsieur votre pere; il est si en colere de ce que vous refusez la fille du Marquis, qu'il est résolu de donner cette même fille avec tout son bien à votre frere le Chevalier. N'est-ce pas dommage qu'une personne comme lui hérite d'un bien si considérable, & d'un beau nom comme le vôtre? Le bel honneur que fera à votre famille un mélancolique, un atrabilaire, un rêveur qu'on ne sçauroit faire parler qu'avec des machines, & de qui l'on ne sçauroit arracher quatre paroles de suite, un imbécille enfin que votre pere ne vous préféreroit jamais, si votre désobéissance ne l'avoit poussé à bout!

TIMANTE.

Je le veux bien, retournons-nous-en sur nos pas.

FRONTIN.

Mais si vous voulez vous en retourner, c'est par-là qu'il faut aller, & non pas par-là: vous vous approchez toujours de la porte de la Comtesse.

TIMANTE.

Hélas! je ne sçai ce que je fais, ni ce que je veux, ni ce que je dis: je vois qu'elle me fait le plus sensible de tous les outrages, je le vois, je le sçai, je le sens; cependant je meurs d'amour, & je ne sçai à quoi me résoudre.

FRONTIN.

Quel pauvre homme ! . . . Mais j'entens votre pere ; il parle assurément au Chevalier ; cachons-nous dans ce coin , ils ne nous verront point. Ecoutons ce qu'il lui dit ; nous en tirerons peut-être quelque avantage.

S C E N E V.

LE BARON, LE CHEVALIER,
TIMANTE, FRONTIN,
cachés.

LE BARON.

Venez , venez , mon fils , votre frere s'est rendu indigne de mon affection ; je l'ai tournée toute vers vous , & avec une belle fille je vais vous faire jouir de dix mille livres de rente. Timante n'aura pas un sou de mon bien : vous êtes toute ma consolation. Vous ne répondez rien , mon fils ? Je vois bien que votre silence est une marque de votre respect , & je suis transporté d'aise de voir en vous un consentement si parfait à tout ce que je souhaite. Mais je voudrois vous voir plus gai , votre mélancolie m'afflige ; vous la perdrez sans doute devant la fille que je vous destine : elle est jeune , elle est belle , & son pere est mon ancien ami ; vous allez voir l'accueil qu'il nous fera. N'allez pas au moins être si triste devant lui. Mais le voici tout à propos.

Le Chevalier s'enfuit dès que le Marquis parût.



SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON,
TIMANTE, FRONTIN,
cachés.

LE BARON.

Vous avez toujours prévenu mes desirs, Marquis ;
& il semble que vous veniez au-devant de moi ,
comme si vous aviez sçu que j'allois chez vous.

LE MARQUIS.

L'amitié qui nous joint justifie assez notre empressement.

LE BARON.

Je vous amene mon fils le Chevalier : c'est un fils obéissant celui-ci, qui n'a jamais été gâté par Frontin , & qui par sa soumission me console de toutes les extravagances de son frere. Approchez , mon fils... Chevalier... Qu'est-il devenu ?

FRONTIN *bas.*

Voilà son fils l'obéissant.

LE BARON.

Holà , Chevalier.

FRONTIN *bas.*

Il est déjà bien loin.

LE BARON.

Il faut sans doute qu'il lui ait pris soudainement quelque foiblesse. Il y a quelque jour qu'il est d'une langueur & d'un abattement qui m'afflige : mais la vûë d'une jolie personne lui fera revenir ses forces. Nous pouvons toujours les accorder dès ce soir, quitte pour différer les nœces de quelques jours, si son indisposition continuë. Mais tenons les choses secrètes, pour nous garantir des fourberies de Frontin, qui m'a déjà débauché Timante, & qui pourroit encore gâter le bon naturel du Chevalier, dont je suis sûr que je ferai tout ce que je voudrai. Un agneau n'est pas plus doux ;

c'est tout le contraire de ce pendard de Timante : aussi va-t-il servir d'exemple de la manière dont on doit punir les fils défobéissans.

LE MARQUIS.

En vérité, Baron, il faut que je vous aime comme je fais, pour consentir à ce mariage avec votre second fils, & le procédé de Timante suffisoit pour me rebuter d'une alliance que j'ai toujours ardemment souhaitée.

LE BARON.

Votre fille au moins voudra bien accepter le Chevalier en la place de Timante ?

LE MARQUIS.

Je suis assuré que ma fille n'aura pas d'autre volonté que la mienne ; & vous sçavez que depuis que je perdis sa sœur aînée dans l'enfance, par ce funeste accident qui me fit quitter le séjour de Messine pour venir demeurer à Naples, toute ma consolation a été de trouver en celle qui me reste un naturel complaisant, & porté à tout ce que je veux. Mais entrons chez moi, nous y causerons plus en liberté.

LE BARON.

Entrez, je reviens vous trouver dans un moment ; je vais voir ce qui est arrivé au Chevalier. Ce pauvre garçon, dès le lendemain de son arrivée, m'a toujours paru tout languissant & tout malade.

SCENE VII.

LE BARON, FRONTIN,
TIMANTE, *caché.*

LE BARON *rencontrant Frontin.*

Qui est là ?

FRONTIN *bas à Timante.*

Ne bougez, vous dis-je

LE BARON.

Qui est là ?

Gvj

FRONTIN *en baillant.*

C'est moi, c'est moi, qu'est-ce ?

LE BARON.

Ha équin, c'est toi ?

FRONTIN.

Je vous demande pardon, je ne vous ai pas d'abord reconnu.

LE BARON.

Que faisois-tu là ?

FRONTIN.

Je dormois, Monsieur.

LE BARON.

Tu dormois ?

FRONTIN.

Oùi, Monsieur.

LE BARON.

Je t'ai pourtant oùi parler,

FRONTIN.

C'est, Monsieur... c'est qu'il y a des gens qui parlent en dormant, & je suis de race.

LE BARON.

Pourquoi viens-tu dormir là ?

FRONTIN.

J'attendois Marine.

LE BARON.

Ou Timante.

FRONTIN.

Oh non, Monsieur, je vous jure que je ne suis ici que pour mon compte. Ne suis-je pas du bois dont on fait les gens à bonne fortune ?

LE BARON.

Ce maraut ! Oh bien, que tu sois ici pour toi ou pour ton maître, cela m'est indifférent : après ce qu'il a refusé, je n'ai que faire de lui, qu'il fasse ce qu'il voudra.

FRONTIN.

Il vous aime pourtant beaucoup.

LE BARON.

Un peu moins que sa Comtesse. Mais, écoute, je sçai par expérience que tu es un maître fourbe.

FRONTIN.

Ah Monsieur! quelle injure me faites-vous là?

LE BARON.

Tu m'as débauché Timante.

FRONTIN.

Moi, Monsieur!

LE BARON.

Toi-même.

FRONTIN.

Ha, Monsieur!

LE BARON.

Je consens que tu aches de le perdre.

FRONTIN.

Eh Monsieur, mon maître....

LE BARON.

Je ne compte plus sur lui : mais au moins prends bien garde à ne te point mêler de son frère. Je ne doute point que tu n'ayes ouï ce que je viens de dire ici au Marquis de Sardan ; je te déclare que si le Chevalier refuse de m'obéir, sans m'informer d'où cela pourroit venir, je m'en prendrai à toi.

FRONTIN.

A moi, Monsieur?

LE BARON.

Oùï à toi. Ecoute, de deux fils que j'ai, je te laisse disposer de l'un ; il est bien juste que tu me laisses disposer de l'autre.

FRONTIN.

Eh, Monsieur, croyez-vous....

LE BARON.

Si tu es sage, prends-y bien garde. Tu sçais combien de friponneries tu m'as faites, & que j'ai en main de quoi te faire pendre ; je ne t'en dis pas davantage.

FRONTIN.

Il a par ma foi quelque raison. Cependant ils machinent là une terrible affaire contre mon maître.



SCENE VIII.

TIMANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, Monsieur, vous l'avez ouï; vous voilà deshérité, si nous ne songeons à appaiser votre pere.

TIMANTE.

Ce n'est pas la perte des biens qui me touche; je ne suis sensible qu'à sa colere; je l'ai encouruë, & pour qui? pour une infidelle!

FRONTIN.

Vous avez raison, Monsieur; croyez-moi, retirons-nous d'ici.

TIMANTE.

Allons... Mais il me semble qu'on ouvre.

FRONTIN.

Eh non, Monsieur, on n'ouvre point; c'est quelqu'un qui vient éclairer cette salle; sortons.

TIMANTE.

Eh si fait, te dis-je, on ouvre chez la Comtesse.

FRONTIN.

Ah! tout est perdu. Voici le maudit ayment qui le retenoit devant cette porte.

SCENE IX.

LA COMTESSE, TIMANTE,
FRONTIN.

LA COMTESSE.

Que veut dire ceci, Timante? Il y a près d'un quart-d'heure que j'entens votre voix dans cette salle. On vous fait dire qu'on a à vous parler; on vous

attend, vous venez; & au lieu d'entrer, il semble que vous faires le fier: je crois même que si je n'avois pris la peine de sortir, vous auriez eu la cruauté de vous en aller sans me voir.

Timante est dans un embarras qui oblige Frontin à répondre.

FRONTIN.

Ho point, Madame, nous n'avions garde; c'est... c'est que mon maître...

LA COMTESSE.

Vous ne me dites rien, Timante? seriez-vous assez fou pour être en colere de ce que je fis hier?

TIMANTE.

Infidelle, puis-je vous revoir après un tel affront?

LA COMTESSE.

Oh, oh, c'est donc tout de bon? Voilà vraiment bien de quoi pour faire tant de bruit.

FRONTIN.

Il est vrai qu'une porte fermée au nez à l'un, & ouverte un moment après à l'autre, c'est une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'en parler.

LA COMTESSE.

Je ne demandois à vous voir, que pour vous en apprendre les raisons avant votre départ; car je suis informée que le Viceroi vous a nommé du voyage. Mais auparavant dites-moi, ce garçon-là sçait-il se taire?

FRONTIN.

Oùï, Madame, fort bien: mais je vous avertis d'une chose; si ce que j'entens dire est vrai, personne ne garde mieux un secret que moi; si ce qu'on dit est faux & supposé, je ne l'ai pas plutôt ouï que je meurs d'envie de l'aller redire: je suis percé comme un criblé, & le secret d'un mensonge s'écoule chez moi de tous côtés. Je vous confesse mon foible, Madame, c'est à vous d'en profiter.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien à dire qui ne soit très-véritable.

FRONTIN.

A ce compte-là parlez en sûreté, on vous écoute.

LA COMTESSE.

Vous sçavez, Timante, qu'on me maria fort jeune à Messine; que six mois après je vins à perdre mon époux?

FRONTIN.

Cela se peut taire.

LA COMTESSE.

D'abord je fis dessein d'aller passer le reste de mes jours dans la retraite, & de ne longer plus au monde.

FRONTIN.

Voilà ce que je ne tairai point.

LA COMTESSE.

Vous étiez alors à Messine. Vous me vintes voir, Timante; vous me fites changer de résolution, & vous n'ignorez pas que depuis ce tems-là je vous ai toujours confié avec plaisir tout ce que j'ai eu de plus secret.

FRONTIN.

Je ne tairai jamais cet article.

LA COMTESSE.

Vous sçavez donc, Timante, que ce Capitaine qui vous donne aujourd'hui sans sujet cette jalousie, a ici, chez sa sœur qui loge près du Palais, une jeune inconnue qu'on appelle Zaïde.

TIMANTE.

Je sçai, Madame, l'histoire de cette Zaïde; j'étois encore à Messine, lorsque cette fille, âgée de deux ans, fut prise par ce Capitaine sur les côtes d'Espagne.

FRONTIN.

Que fait cette fille à la porte fermée?

LA COMTESSE.

Et bien, Timante, vous pouvez vous ressouvenir que ce Capitaine étant obligé de retourner à la mer, me donna cette jeune enfant; que je lui donnai le nom de Zaïde, parce que personne ne connoissoit ni ses parens, ni sa patrie; que je la fis élever avec beaucoup de soin, & que je l'ai toujours aimée aussi tendrement, que si c'étoit ma propre sœur.

FRONTIN.

Et la porte, comment y viendra-t-elle?

LA COMTESSE.

On a retiré cette fille d'entre mes mains depuis que nous sommes à Naples, & je souhaite passionnément qu'on me la rende.

FRONTIN.

Je ne vois point encore de porte en tout ça.

TIMANTE.

Et bien, Madame, vous voulez qu'on vous la rende?

LA COMTESSE.

Oùi, Timante; & j'aurais couru risque de ne la voir jamais, si j'avois hier perdu le moment favorable de l'obtenir de ce Capitaine.

FRONTIN.

Ah nous y voici.

LA COMTESSE.

Il part au premier jour. Je le connois pour être d'une humeur soupçonneuse, difficile, & peu complaisante. Je crus donc avoir besoin d'une conversation en particulier, où j'eusse la liberté de faire agir sur son esprit mes plus fortes persuasions. Je l'attendois enfin quand vous vintes; & comme je n'étois remplie que du desir d'avoir Zaïde, & que pour ne laisser entier personne j'avois donné des ordres, (qui cependant n'étoient pas pour vous) on eut l'indiscrétion de vous renvoyer; en quoi je n'ai commis autre faute, que celle d'avoir oublié de vous en faire part.

TIMANTE.

Et qui m'assurera, Madame, que ce que je viens d'entendre n'est pas une défaite, pour me chasser, & pour recevoir mon rival?

FRONTIN.

Courage, Monsieur.

LA COMTESSE.

Votre rival! pouvez-vous vous le persuader? un homme comme celui-là? riche & brave, à ce qu'on dit, mais brutal comme un Corsaire qu'il est. Et bien, Timante, puisque ce que je vous dis ne vous persuade

point, n'en parlons pas davantage. Le Capitaine n'entrera plus chez moi; & quoique je souhaite avec passion d'avoir Zaïde, j'aime mieux y renoncer, que de me brouiller avec vous.

TIMANTE.

Que de vous brouiller avec moi?

FRONTIN.

Le voilà rendu.

TIMANTE.

Ah Madame, si je pouvois croire que vous parlassiez sincèrement!

LA COMTESSE.

Moi, je ne vous parlerois pas sincèrement? Laissez-moi seulement avoir une compagne qui m'est si chère, & vous verrez si vous avez sujet d'envier auprès de moi le bonheur de qui que ce soit.

TIMANTE.

Que je suis heureux si vous me dites vrai, Madame!

FRONTIN.

Vous voilà deshérité.

TIMANTE.

Que dans la nécessité où je suis de suivre le Viceroy dans ce voyage de deux jours, qui me va durer dix années, ce seroit un grand soulagement à la douleur que j'ai de vous quitter, si je pouvois être rassuré sur toutes mes allarmes!

LA COMTESSE.

Vous devez l'être, Timante. Adieu, je vais voir la sœur de ce Capitaine, à qui je dois honnêtement une visite, pour le plaisir qu'elle me fait de se priver de Zaïde, qu'elle me doit envoyer aujourd'hui même après souper. Partez content, s'il ne faut pour votre repos que vous avouer que l'on n'en aura gueres jusqu'à votre retour.



SCENE X.

TIMANTE, FRONTIN.

TIMANTE.

HE² bien, Frontin?

FRONTIN.

Je le sçavois bien, moi, que dès qu'elle parloir,
toutes vos belles résolutions, zeste.

TIMANTE.

Crois-tu qu'elle me trompe?

FRONTIN.

A vous parler franchement, ce sont de terribles animaux, que les femmes; & quelques preuves qu'elles donnent de leur sincérité, la chose est toujours problématique. Ho ça, en bonne foi, est-ce que tout de bon vous êtes résolu de vous raccrocher plus que jamais à cette femme?

TIMANTE.

Eh le moyen que je puisse vivre sans elle?

FRONTIN.

Et sans bien pouvez-vous mieux vivre? Il me souvient d'avoir lû autrefois ces vers, que j'ai toujours retenus:

** Tant d'amour qu'on vandra, tant de charmans appas,
Il faut toujours manger & boire;
Et c'est un incident nécessaire à l'histoire,
Que de prendre un léger repas.*

En effet, il me paroît plus aisé de vivre sans aimer, que sans dîner & sans souper; & je tiens une bonne cuisine plus nécessaire, qu'une Maîtresse.

* Madame de Villedieu.

TIMANTE.

Hélas ! quoi qu'elle fasse, je vois bien que mon destin est de l'aimer toute ma vie.

FRONTIN.

Cependant vous l'avez ouï ; votre pere marie le Chevalier avec la fille que vous avez refusée, passe pour cela : mais il le fait son héritier, voilà le diable. J'ai cela sur le cœur pour vous ; & quelque défense qu'on m'ait faite , il faut que j'engage le Chevalier à faire quelque sottise qui mette votre pere en colere contre lui.

TIMANTE.

Oh, nous parlerons de cela quelqu'autrefois. Je ne suis pas bien guéri de ma jalousie : il faut que ce soir même tu demeures ici, pour épier si l'on menera cette fille à la Comtesse ; après cela je ne pourrai plus douter de ce qu'elle vient de me dire ; je partirai content : & pour avoir l'esprit plus en repos durant mon voyage, je te laisserai ici pour observer exactement tout ce qui se passera dans cette maison.

FRONTIN.

Hé bien, Monsieur, j'y reviendrai dès ce soir ; aussi bien n'ai-je point vû d'aujourd'hui ma cruelle Marine ; c'est ma Comtesse à moi. Mais à propos vous ne songez qu'à cette femme, & vous ne me dites pas ce que vous voulez faire de ce muet que je vous ai arrêté.

TIMANTE.

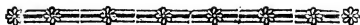
Je ne m'en suis pas souvenu quand il en étoit tems ; ce soir tu le meneras où je te dirai. Retirons-nous : mon pere soupe chez le Marquis, il pourroit nous trouver ici ; sortons, j'ai quelques ordres à te donner.

FRONTIN.

Allons, Monsieur, Dieu veuille que tout aille mieux pour vous, que Frontin ne pense.

Fin du premier Acte.





A C T E II.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, MARINE.

MARINE.

Quelle impatiente de femme ! ne pouvoit-elle attendre qu'on lui amenât Zaïde, sans m'y envoyer à l'heure qu'il est.

LA COMTESSE.

Marine, attens, Marine.

MARINE.

Me voici, Madame.

LA COMTESSE.

Dis au Capitaine que je veux avoir Zaïde ce soir même.

MARINE.

Oùi, Madame.

LA COMTESSE.

Que j'ai des raisons pour cela.

MARINE.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Que je m'y attens.

MARINE.

Et bien, Madame.

LA COMTESSE.

Qu'il m'a promis de me l'envoyer.

MARINE.

Je lui dirai.

LA COMTESSE.

N'y manque pas au moins.

Je n'oublierai rien.

LA COMTESSE.

As-tu bien compris ?

MARINE.

Et oui, Madame.

LA COMTESSE.

Tu n'as que la rue à traverser ; amène-la , si tu peux , avec toi.

MARINE.

Il faut avouer que cette femme-là veut bien ce qu'elle veut : elle m'a déjà dit chez elle dix fois la même chose. Quand je sors , elle me suit pour me le redire. Ah , la voici encore.

LA COMTESSE.

Ecoute , j'avois oublié à te dire d'avertir le Capitaine de ne prendre pas la peine de venir lui-même ce soir : je n'aime point qu'on me vienne voir à ces heures-ci.

MARINE.

Eh , Madame , vous me l'avez dit quatre fois. Est-ce tout ?

LA COMTESSE.

Où , va , & reviens bien-tôt.

MARINE.

Eh , Dieu soit loué mais ne m'appelle-t-elle pas encore ? non C'est quelqu'un qui monte l'escalier : ne seroit-ce point qu'on lui amène Zaïde ? Attendons un moment. Ah ! c'est ce diable de Frontin , qui me fait enrager avec son amour : que diantre vient-il faire ici ?



SCENE II.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

Où vas-tu si tard, charmante Marine ?

MARINE.

Où vas-tu, toi-même, à l'heure qu'il est, hibou ?

FRONTIN.

Je te cherche, cruelle, & tu ne me cherches point.

MARINE.

J'ai bien affaire de toi. Adieu.

FRONTIN.

Arrête, inhumaine, arrête un moment ; ou tu vas voir expirer à tes pieds l'amoureux, le triste, le désespéré Frontin.

MARINE.

Oh ça, m'aimes-tu autant que tu le dis ?

FRONTIN.

Oùi, la peste m'étouffe.

MARINE.

Veux-tu m'épouser ?

FRONTIN.

Oùi, le diable m'emporte.

MARINE.

Tiens, il n'y a qu'un mot qui serve ; touche là. Je t'aime aussi ; j'enrage de te l'avoir dit : mais c'est une affaire faite, à condition que tu renonceras aux fourberies, & que tu songeras à embrasser quelque profession.

FRONTIN.

Mon enfant, je n'ai reçu du Ciel que l'industrie en partage : chacun est obligé en conscience de faire valoir ses talens ; je n'ai point d'autre profession.

MARINE.

Appelles-tu cela profession ?

FRONTIN.

Oùï, Marine, & je soutiens qu'il n'en est pas aujourd'hui de plus en usage.

MARINE.

Tu as perdu l'esprit.

FRONTIN.

Nullement ; j'ai même fait dessein, quand nous serons mariés, que nous montrions aux autres.

MARINE.

A tromper ?

FRONTIN.

Nous donnerons à cela un nom honnête. Je montrerai aux hommes, & toi aux femmes.

MARINE.

Montrer à tromper aux femmes ? ce seroit pour ne rien gagner ; tu te moques de moi. Mais laissons cela ; parle-moi franchement, que viens-tu faire ici ?

FRONTIN.

A te dire la pure vérité, j'y viens par l'ordre de mon maître, pour épier si l'on m'entraîne à la Comtesse cette Zaïde dont tu as sans doute oùï parler.

MARINE.

Tu la verras passer par ici tout à l'heure ; je vais la querir. Adieu.

FRONTIN.

Attens, j'ai à présent bien des choses à te dire.

MARINE.

Tu me les diras ce soir, quand tu amèneras ce muet que ton maître a promis à ma maîtresse.

FRONTIN.

Qui ce muet ? est-ce pour elle ?

MARINE.

Vraiment oùï.

FRONTIN.

Et que diantre veut-elle faire d'un muet ?

MARINE.

Bizarre. Elle veut toujours avoir dans son équipage quelque chose de singulier. Elle eut d'abord un Maure : dès qu'elle vit qu'ils devenoient trop communs, & que la vanité d'en avoir avoit passé jusques aux Bourgeoises,

Bourgeoises, elle n'en voulut plus, & prit un petit Turc. D'autres en eurent, elle le quitta. Présentement elle s'est avisée d'avoir un Muet, à cause que personne ne s'en sert.

FRONTIN.

Oh je te répons qu'en cela elle sera bien-tôt suivie par les autres femmes; elles seront bien-aises d'avoir auprès d'elles des gens qui ne parlent point; & j'en sçai plus de quatre, qui se font mal trouvées de n'avoir pas eu des domestiques muets.

MARINE.

Tais-toi, voici Zaïde.

FRONTIN.

Sera-t-elle de nos amies?

MARINE.

Eh je t'en répons, il y a long-tems que nous nous connoissons.

SCENE III.

ZAÏDE, MARINE, FRONTIN,
LISSETTE, UN LAQUAIS.

ZAÏDE.

BOn soir, Marine; ta maîtresse m'attend, à ce qu'on m'a dit.

MARINE.

Oùi, Mademoiselle, je vous allois querir. Mais qui attendez-vous vous-même?

ZAÏDE.

Ma fille de chambre, qui s'est arrêtée sur la porte. La voici. Hé bien, Lisette, qu'est-il devenu? c'est lui-même?

LISSETTE.

Il faut que quelqu'un l'ait arrêté, car je l'ai perdu de vûë: mais pour être celui qui ne bougeoit de ses fenêtres...

Z AÏDE.

C'est assez, c'est assez, je n'en ai pas douté un moment. Entrons, ne faisons pas attendre la Comtesse.

MARINE à *Frontin*.

Adieu, il faut que j'entre avec elle. . . . Mais peste soit de toi, tu es cause que je n'ai pas été dire au Capitaine de ne pas venir ce soir : 'oh s'il vient, je sçai ce que je ferai.

FRONTIN.

Adieu, ma Déesse. A ce que je viens d'entendre, la Comtesse a dit vrai à Timante; & après ce que Marine vient de me dire, nous voilà, mon maître & moi, assez heureux dans nos amours : cependant du côté de l'intérêt, nos affaires de l'un & de l'autre vont fort mal. Il me doit mes gages de plus de dix ans; s'il est privé des biens de son pere, adieu les travaux de ma jeunesse. Je ne voudrois pour rien du monde avoir servi un maître deshérité. Que pourrois-je imaginer pour engager notre héritier prétendu à faire quelque fredaine qui le brouillât avec son pere? mais par où diable l'attaquer? il est trop taciturne, & l'on ne sçait comment s'insinuer avec les gens d'une humeur si extraordinaire. Eh parbleu le voici tout à propos.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN:

Que cherche-t-il ici si tard, & avec tant d'empressement?

LE CHEVALIER.

Où sera-t-elle allée? qu'est-elle devenue? Ah, Frontin, que je suis heureux de te rencontrer! ne m'en donneras-tu pas des nouvelles?

FRONTIN.

Et de qui, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Je crois qu'elle est entrée dans ce Palais : mais dans quel appartement sera - ce ? Je suis mort , si je ne la trouve.

FRONTIN.

La peste , comme il jase !

LE CHEVALIER.

Il faut que je la cherche par-tout ; elle ne sera pas surprise de me voir. Hélas ! peut-être ne la verrai-je jamais.

FRONTIN.

Ce n'est plus le même homme. Et de qui parlez-vous , Monsieur ?

LE CHEVALIER.

De la plus charmante personne que tes yeux aient jamais vûe. Enseigne-moi où elle est.

FRONTIN.

Et que puis-je sçavoir , si vous ne parlez plus clairement ?

LE CHEVALIER.

Je suis perdu , si je ne la retrouve. Grands Dieux ! qu'elle a de charmes ! & je ne la verrois plus ? non , il n'est pas possible ; elle est trop belle. Quelque part qu'elle soit , elle n'y peut être long-tems cachée.

FRONTIN.

S'il parloit de Zaïde ? quel bonheur ! Qu'avez-vous donc , Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Tu me vois au désespoir.

FRONTIN.

Et de quoi ?

LE CHEVALIER.

Je suis amoureux.

FRONTIN.

Amoureux ?

LE CHEVALIER.

Où amoureux , mais éperdûment ; & il faut que tu me serves.

FRONTIN.

Moi ?

H ij

LE CHEVALIER.

Oùï toi. Tu sçais les bons services que je t'ai rendus auprès de mon pere, & que tu me disois toujours : Chevalier, cherchez seulement une maîtresse, & vous verrez ce que je ferai pour vous.

FRONTIN.

Allez, allez, badin, vous voulez rire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point raillerie : j'ai trouvé ce que tu me disois de chercher, & tu me tiendras ce que tu m'as promis. Si tu sçavois qu'elle est belle !

FRONTIN.

Ah je n'en doute point. Courage.

LE CHEVALIER.

Elle n'est pas comme la plupart des filles, qui gâtent leur beauté à force de soins : elle n'a rien que de naturel. Si tu l'avois vûë !

FRONTIN.

Sçachons si c'est Zaïde... Comment est-elle faite ?

LE CHEVALIER.

Comment ? une taille faite exprès pour l'amour ! un teint ! une douceur ! je ne puis te l'exprimer ! un tour de visage qui touche & qui enchante les yeux ! ah, Frontin, quels yeux !

FRONTIN.

Au portrait que vous m'en faites, me voilà aussi sçavant que je l'étois. Mais de quel âge à peu près ?

LE CHEVALIER.

D'environ seize ans.

FRONTIN.

Quelle est donc cette fille ?

LE CHEVALIER.

Je n'en sçai rien.

FRONTIN.

Son nom ?

LE CHEVALIER.

Je le sçai encore moins.

FRONTIN.

Me voilà bien instruit ; je vous servirai assurément.

LE CHEVALIER.

Il faut que tu me lui fasses parler, ou par prière, ou par adresse: n'importe, pourvu que je lui parle.

FRONTIN.

Après ce que vous venez de me dire, il n'est rien de plus aisé. Mais il le faut faire mieux expliquer. Où l'avez-vous vûë?

LE CHEVALIER.

A sa fenêtré vis-à-vis chez nous, où je ne pouvois lui parler que par signes.

FRONTIN.

C'est elle. . . Elle répondoit aux signes?

LE CHEVALIER.

D'une maniere dont j'étois charmé.

FRONTIN.

Fort bien. Ne l'avez-vous jamais vûë ailleurs?

LE CHEVALIER.

Tout à l'heure dans la rue.

FRONTIN.

La voilà. . . Qu'est-elle devenuë?

LE CHEVALIER.

Je ne sçai.

FRONTIN.

Que ne la suiviez-vous?

LE CHEVALIER.

Mon oncle le Commandeur m'a arrêté, & j'en suis inconsolable.

FRONTIN.

Avec qui étoit-elle?

LE CHEVALIER.

Avec sa fille de chambre, & un laquais qui les éclairoit. Je jurois qu'elles sont entrées dans ce Palais: je les ai perduës de vûë sur la porte.

FRONTIN.

Je sçai tout cela.

LE CHEVALIER.

Que je suis heureux! Et comment s'appelle-t-elle?

FRONTIN.

Zaïde.

LE MUET,
LE CHEVALIER.

Et qui sont ses parens ?

FRONTIN.

C'est ce qu'on ne sçait point. Elle fut prise par des Corsaires à l'âge de deux ans.

LE CHEVALIER.

Elle est d'une naissance illustre. Mais où est-elle présentement ? dis-le moi, je t'en conjure.

FRONTIN.

Pas loin d'ici, là, chez la Comtesse.

LE CHEVALIER.

Que je suis malheureux de n'être pas connu d'elle ! j'entrerois tout à l'heure. On dit que cette Comtesse est une belle personne.

FRONTIN.

Très-belle.

LE CHEVALIER.

Mais non pas comme la nôtre ?

FRONTIN.

Ho que non.

LE CHEVALIER.

Ah ! Frontin.

FRONTIN.

Adieu, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Où vas-tu donc ?

FRONTIN.

Trouver mon maître qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Tu ne t'en iras point, que tu ne m'ayes rendu quelque service.

FRONTIN.

Je vous promets que ce soir même je parlerai pour vous à Zaïde ; je dois revenir ici.

LE CHEVALIER.

Pour quoi faire ?

FRONTIN.

Pour mener à la Comtesse un muet que votre frere lui envoie.

COMEDIE.

151

LE CHEVALIER.

Quoi, ce muet dont j'ai ouï parler est pour elle?

FRONTIN.

Où, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux! il verra à tous momens la charmante Zaïde, il la servira; quel plaisir seulement d'être auprès d'elle!

FRONTIN.

Voici mon affaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il sera heureux!

FRONTIN.

Et si vous étiez aujourd'hui cet heureux-là?

LE CHEVALIER.

Qui moi?

FRONTIN.

Vous-même.

LE CHEVALIER.

Et comment?

FRONTIN.

Que vous prissiez ses habits?

LE CHEVALIER.

Et après?

FRONTIN.

Que je vous menasse chez la Comtesse?

LE CHEVALIER.

J'entens.

FRONTIN.

Et que je disse que vous êtes le muet que Timante lui envoie?

LE CHEVALIER.

Ah! que cela est bien imaginé!

FRONTIN.

Personne ne vous connoît chez elle?

LE CHEVALIER.

Non assurément. Que tu es habile, mon cher Frontin! Allons, déguise-moi tout à l'heure comme tu voudras, mène-moi au plus vite. Qu'il me tarde d'y être!

Hiv

FRONTIN.

Bon , à quoi pensez-vous ? est-ce que vous ne voyez pas que je ris ?

LE CHEVALIER.

Je ne ris pas moi ; tu le feras , puisque tu l'as dit.

FRONTIN.

Vous ne sçauriez pas faire le muet ?

LE CHEVALIER.

Moi ?

FRONTIN.

Non. Aller en bonne fortune , & ne pas parler , cela n'est pas possible à un homme de votre âge.

LE CHEVALIER.

Ne te mets pas en peine , je ferai tout ce qu'il te plaira : l'amour fait jouer toutes sortes de personnages.

FRONTIN.

Mais Monsieur votre pere. . .

LE CHEVALIER.

Ne crains rien de ce côté-là.

FRONTIN.

Il veut vous marier demain avec la fille du Marquis.

LE CHEVALIER.

Je ne veux que Zaïde ; je n'aime que Zaïde ; je mourrai si je n'ai Zaïde.

FRONTIN.

Mais il veut aussi vous faire son héritier.

LE CHEVALIER.

* Je ne consentirai jamais qu'il fasse ce tort à mon frere ; & je serai trop riche , si je puis posséder ce que j'aime.

FRONTIN.

Tout l'orage tombera sur moi.

LE CHEVALIER.

Eh ! je te jure que je te mettrai à couvert de tout.

FRONTIN.

Enfin vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Je le veux , je t'en prie , je te le commande , je t'en conjure.

FRONTIN.

Au moins, quand vous serez là-dedans, n'allez point faire quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Ah! j'ai trop de respect pour Zaïde; je ne veux que lui déclarer les sentimens de mon cœur, tâcher de découvrir les siens, & l'engager, si je puis, à n'être qu'à moi.

FRONTIN.

Allez donc m'attendre dans la rue; le Muert qui doit nous donner l'habit que j'ai fait faire pour lui, n'est qu'à deux pas d'ici. Vous vous habillerez, tandis que j'irai rendre réponse à votre frere de ce qu'il attend de moi: ensuite je vous amenerai ici, dès qu'il m'aura donné l'ordre d'y conduire celui dont vous tiendrez la place.

LE CHEVALIER.

Allons, ne perdons pas un instant.

FRONTIN.

Sortez le premier. J'ai été averti que celui qui tient lieu de pere à Zaïde, doit venir ici ce soir: il a un valet qui n'est pas grué; s'il nous voyoit ensemble, il pourroit se douter de quelque chose.

LE CHEVALIER.

Je vais t'attendre, viens vite au moins.

FRONTIN.

Allez, vous dis-je. . . Bon, voilà justement ce que je cherchois: mais la peste, voici que je ne cherchois point. Ce maudit Capitaine pourroit bien nous embarrasser; Marine l'avoit bien dit qu'il reviendrait ce soir.



SCENE V.

LE CAPITAINE, GUSMAN,
FRONTIN.

LE CAPITAINE.

AH! te voilà, mon brave, viens-tu voir si cette porte est encore fermée?

FRONTIN.

Eh, Monsieur, je sçai qu'elle ne s'ouvre que pour vous, & je cède aux amans heureux.

LE CAPITAINE.

Allons, frappe... Où vas-tu donc?

GUSMAN.

Chez le Marquis de Sardan, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Frappe chez la Comtesse, étourdi, frappe donc.

GUSMAN.

Mais, Monsieur, vous venez de lui envoyer Zaïde, est-il à propos si-tôt...

LE CAPITAINE.

C'est pour cela même, coquin; je veux lui dire qu'elle prenne garde à ce jeune drôle qui de sa fenêtre parloit tous les jours à Zaïde.

GUSMAN.

Hé, Monsieur, vous lui direz cela demain; on ne vous ouvrira pas si tard.

LE CAPITAINE.

Frapperas-tu, maraut? à la fin...

GUSMAN.

Eh, Monsieur, s'il ne tient qu'à frapper, votre affaire est faite.



SCENE VI.

MARINE, LE CAPITAINE,
GUSMAN.

MARINE.

Que viens-tu faire ici ?

GUSMAN.

Mon maître demande à voir Madame.

MARINE.

On ne la voit point à l'heure qu'il est ; va dire à ton maître qu'il a perdu le sens.

GUSMAN.

Le voilà , tu peux lui dire toi-même.

MARINE.

Monsieur , je vous demande pardon ; je ne vous croyois pas si près.

LE CAPITAINE.

Je voudrois donner le bon soir à ta maîtresse.

MARINE.

Ah ! Monsieur , elle a une migraine si terrible , qu'elle a été obligée de se coucher , après avoir causé un moment avec votre Zaïde. Je crois qu'elle dort : mais puisque c'est vous , Monsieur , si vous voulez , je l'éveillerai.

LE CAPITAINE.

Va , je crois qu'il n'y auroit point de mal.

GUSMAN.

Si mon Maître n'est fou....

LE CAPITAINE.

Mais non , va seulement écouter si elle dort ; & si elle ne dort point....

MARINE.

Elle dormira , Monsieur , assurément. Vous n'avez qu'à demeurer un peu ici ; si je ne reviens point , vous pourrez vous en aller. Monsieur , je suis votre très-humble servante : adieu , Gusman.

H vj

Bon soir, Marine.

SCENE VII.

LE CAPITAINE, GUSMAN.

GUSMAN.

JE vous le disois bien, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Est-ce que sans la migraine....

GUSMAN.

Elle a la migraine comme vous.

LE CAPITAINE.

Qu'a-t-elle donc?

GUSMAN.

Elle a, Monsieur, qu'elle n'a pas sur elle ce qu'il faut pour être vûë.

LE CAPITAINE.

Que veux-tu dire?

GUSMAN.

Qu'elle a quitté son teint de jour, & qu'elle a pris son teint de nuit.

LE CAPITAINE.

On diroit, à l'entendre, qu'on prend un teint, comme un bonnet. Mais Marine ne revient point? sortons. Je donnerois la plus belle femme du monde pour le moindre brûlot de notre flotte.

GUSMAN.

Allons, Monsieur, c'est fort bien fait.



S C E N E V I I I.

FRONTIN, LE CHEVALIER,
en habit de muet.

FRONTIN.

N'Entrons pas encore chez elle ; laissons sortir le Capitaine.

LE CHEVALIER.

Le voilà sorti , allons.

FRONTIN.

N'allons pas si vite , & entendons - nous bien avant que de nous séparer.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu encore à me dire ?

FRONTIN.

Il faut que vous me permettiez d'avertir moi-même votre pere de votre amour pour Zaïde ; aussi bien faut-il qu'il le sçache.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi toi-même ?

FRONTIN.

Afin qu'il ne me soupçonne de rien.

LE CHEVALIER.

J'y consens , entrons.

FRONTIN.

Ce n'est pas tout. Depuis que je me suis avisé de vous faire muet , il m'est venu dans l'esprit de me servir de votre *muetisme* pour obliger votre pere à consentir que vous épousiez Zaïde.

LE CHEVALIER.

Est-il possible ?

FRONTIN.

Vous sçavez qu'il a toujours été le plus crédule de tous les hommes , & que cette facilité qu'il a à croire tout ce qu'on veut , a tellement augmenté par la foiblesse de son âge , qu'on lui persuaderoit qu'il est nuit en plein jour,

Mais il se défie de toi, & tu l'as si souvent trompé. . . .

FRONTIN.

Je le tromperai bien encore. . . . Je sçai son foible sur les sorilèges. Songez, vous, seulement à être muet pour tout le monde, excepté pour Zaïde seule, lorsque vous en trouverez l'occasion.

LE CHEVALIER.

Tu me l'as déjà recommandé.

FRONTIN.

Ne vous découvrez pas même à Marine ; elle est fille, elle pourroit parler ; & le stratagème que je médite demande un profond secret.

LE CHEVALIER.

C'est assez.

FRONTIN.

Entrons à présent. Prenez ces hardes, & cachez-les quelque part là-dedans, j'en aurai peut-être besoin.

SCENE IX.

MARINE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.

MARINE.

AH c'est toi, Frontin ?

FRONTIN.

Oùi, mon Ange, & voici le muet que je mene à ta maîtresse.

MARINE.

Qu'il a bon air !

FRONTIN.

Eh, eh, c'est un muet fait exprès pour elle ; je vais le présenter.

MARINE.

Non, l'ordre est ce soir de ne laisser entrer personne. Adieu, je ferai à Madame les complimens de ton maître.

FRONTIN.

Adieu, ma Princesse. Je viens, comme on dit, de mettre le loup avec la brebis. Si mon stratagème peut réussir, voilà le dessein du Baron rompu, mon maître ne sera point deshérité, & je serai payé de mes gages, voilà le fait. Allons appaiser notre autre muet. J'ai été obligé, pour lui faire quitter l'habit, de lui découvrir ce que je fais : mais la confidence qu'il m'a faite de ses friponneries, & la chaîne d'or que j'ai encore à lui, me sont des gages assurés qu'il gardera mon secret. Quand on se mêle du métier que je fais, on ne sçauroit prendre trop de précautions ; encore est-on toujours à la veille de la prison ou de la bastonnade : Dieu nous garde de l'une & de l'autre.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Z A Ï D E , *seule.*

Que deviendrai-je, hélas ! dans une conjoncture si embarrassante ? demeurerai-je dans une maison avec un jeune homme qui m'expose à tous momens aux plus violens troubles de la vie ? Il n'est jamais le maître de ses regards ; tous ses mouvemens marquent sa passion , & déjà tous les domestiques ont les yeux attachés sur nous : je tremble à tous momens que la Comtesse ne s'en apperçoive. Je crois qu'il cherche continuellement à me parler ; comment soutiendrai-je une conversation si hardie ? Le plus sûr est de sortir d'ici : mais je n'en ai pas la force ; & je crains bien que l'amitié que j'ai pour la Comtesse, ne soit pas ce qui m'y arrête davantage.

SCENE II.

M A R I N E , Z A Ï D E.

M A R I N E.

Vous fuyez tout le monde, Zaïde.

Z A Ï D E.

Laisse-moi :

M A R I N E.

Je ne vous connois plus depuis hier.

Z AÏDE.

Je ne me connois pas moi-même.

M A R I N E.

Qu'avez-vous ?

Z AÏDE.

Je ne sçai.

M A R I N E.

J'ai vû le tems que vous n'aviez rien de secret pour moi.

Z AÏDE.

Je n'ai aucun secret à te dire.

M A R I N E.

Vous ai-je désobligée en quelque chose ?

Z AÏDE.

Non ; tu m'es toujours chere.

M A R I N E.

La Comtesse ne vous fit-elle pas bon accueil ?

Z AÏDE.

Au-delà de tout ce que je pouvois attendre.

M A R I N E.

D'où vient donc cette inquiétude ?

Z AÏDE.

Hélas ! es-tu surprise de voir quelque chagrin à une malheureuse, qui ne connoît ni ses parens, ni sa patrie ?

M A R I N E.

Vous ne les connoissiez pas mieux hier. Il y a ici quelque chose de nouveau.

Z AÏDE.

Que veux-tu qu'il y ait ?

M A R I N E.

Je ne sçai : mais vous n'avez pas accoutumé d'être ainsi. Hier toute la maison étoit dans la joie, & le Muet que Timante a envoyé à Madame, réjouit tous ceux du logis ; vous seule ne îstes point : chacun lui fit des signes, auxquels il répondoit avec une grace dont on étoit charmé ; vous ne daignates pas lui en faire : & dans le moment qu'on y prenoit le plus de plaisir, vous vous retirates brusquement dans votre chambre ; le pauvre garçon en parut tout

triste, & il ne fut plus possible de le remettre de belle humeur après que vous futes sortie.

ZAÏDE.

Tais-toi, Marine, ou ne me parle plus de lui.

MARINE.

Est-ce que les Muets vous font pitié ?

ZAÏDE.

Oùï, Marine.

MARINE.

Bon, & pourquoi ? Celui-ci paroît si content de son sort : allez, Mademoiselle, vous vous accoutumerez à le voir.

ZAÏDE.

Cesse de m'en parler, te dis-je.

MARINE.

Le voici. Voyez qu'il a bon air.

ZAÏDE.

Que vient-il faire ici ?

SCENE III.

LE CHEVALIER, ZAÏDE,
MARINE.

MARINE.

JE crois qu'il nous cherche. Ah tenez, Mademoiselle, il vous fait assurément des reproches de ce que vous fites hier.

ZAÏDE.

Marine, je t'en conjure, fais-lui signe qu'il se retire.

MARINE.

Ma foi, Mademoiselle, je n'en aurois pas le courage ; il y auroit de la cruauté : laissez-le un peu se réjouir. Voyez comme il vous regarde, je jurerois qu'il prend plaisir à vous voir.

ZAÏDE.

Tu ne sçais ce que tu dis.

MARINE.

Que vous êtes cruelle ! pourquoi ne voulez-vous pas jeter seulement les yeux sur lui ?

ZAÏDE.

Je ne l'ai que trop vû.

MARINE.

Hh ! Mademoiselle, il ne parle pas : mais je viens de l'entendre soupirer.

ZAÏDE.

Hélas !

MARINE.

Je crois, Dieu me le pardonne, que vous soupirez aussi. Que diantre veut dire tout ceci ?

ZAÏDE.

Tu es une folle.

MARINE.

Pas tant que vous croyez. Hum. . . . , il y a ici quelque chose. *Elle les prend par les bras, elle se met au milieu.* C'est, que je vous envisage un peu l'un & l'autre, voyons. Vous vous troublez ; il pâlit, il se déconcerte.

ZAÏDE.

Que tu es violente ! on se troubleroit à moins.

MARINE.

Mais lui, seroit-il si en désordre, s'il n'entendoit pas ce que je dis ? Vous ne me tromperez pas, vous dis-je ; j'ouvre les yeux sur tout ce que j'ai vû depuis hier : plus fine que moi n'est pas bête, & je vous défie de m'en donner à garder sur ce chapitre.

ZAÏDE.

Oh laisse-moi donc en repos, tu me fâches.

MARINE.

Et vous me fâcherez, vous, si vous me faites encore un secret de ce qui se passe : ou mettez-moi de votre confidence ; ou je vais tout à l'heure dire mes soupçons à Madame.

ZAÏDE.

Garde-t-en bien. Faut-il l'aller fatiguer de tes visions ridicules ?

Voyez-vous ses allarmes ? Je veux que vous me conseilliez tout, & tout-à-l'heure. Vous avez tort de vous défier de moi ; suis-je d'un naturel si farouche ? Parlez donc, si vous ne voulez pas que je parle.

S C E N E I V.

FRONTIN, LE CHEVALIER,
ZAÏDÉ, MARINE.

FRONTIN.

AH que vois-je ! mon Muet entre les pattes de Marine ! tirons-le de cet embarras. Ah méchante fille ! ah traîtresse ! trahir Timante & Frontin ? O Ciel ! ô Terre ! ô mœurs ! tout est perdu, tout est corrompu. A qui se fier désormais ?

MARINE.

A qui en as-tu ? que dis-tu ? que veux-tu ?

FRONTIN.

Où trouver une femme fidelle, si Marine, que je croyois un bijou de loyauté, un vase de sincérité...

MARINE.

Qu'as-tu bû ? qu'as-tu mangé ? es-tu devenu fou ?

FRONTIN.

Plût à Dieu l'être devenu, & avoir toujours ignoré l'action la plus noire...

MARINE.

Quelle extravagance ! que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Ce que je veux dire, effrontée ! comme si je n'étois pas informé de tout.

MARINE.

Et de quoi ?

FRONTIN.

Et que fait à l'heure qu'il est le valet du Capitaine dans ta chambre ?

M A R I N E.

Dans ma chambre Gufman ?

F R O N T I N.

Y est-il pour lui, ou pour son maître ? qui trompes-tu de Timante, ou de moi ? Mais tu nous trompes tous deux, car qui touche l'un, touche l'autre.

M A R I N E.

Quelle vision ! es-tu yvre, ou furieux ?

F R O N T I N.

Oùi je suis furieux, perfide ! & je veux que tu viennes tout-à-l'heure me voir percer ce téméraire de mille coups à tes yeux.

M A R I N E.

Va-t-en cuver ton vin, yvrogne ! j'ai bien autres choses en tête, & tu me déclareras toi-même qui est ce beau Muet-là que tu nous as amené, ou...

F R O N T I N.

Tu cherches à m'échaper ; mais tu me suivras tout-à-l'heure.

M A R I N E.

Eh bien je te suivrai, quand tu m'auras dit...

F R O N T I N.

Non, tu viendras tout-à-l'heure, te dis-je ; je veux te prendre en flagrant délit, te confondre...

M A R I N E.

Cet enragé m'entraîne : mais, vous, ne croyez pas être quitte de mes persécutions.

Z A Ï D E.

Je mourrois si je me trouvois dans un pareil embarras ; il faut m'en délivrer, à quelque prix que ce soit.

L E C H E V A L I E R.

Vous voyez, charmante Zaïde, à quoi...



SCENE V.

LE CAPITAINE, ZAÏDE,
LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

Bon jour, ma fille : je viens vous dire adieu ; j'ai ordre de partir demain.

ZAÏDE.

Demain, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

Où, demain. (*Il voit que le Chevalier fait des signes de Muet.*) Quel drôle est-ce là ? Que demandes-tu ? Oh, oh, c'est un muet ; que fait-il ici ?

ZAÏDE.

Il est à la Comtesse.

LE CAPITAINE.

Ce pendart-là est bien fait ; je ne l'avois pas encore vu chez elle : d'où l'a-t-elle eu ?

ZAÏDE.

Timante le lui a donné.

LE CAPITAINE.

Timante feroit bien d'aller chercher son frere le Chevalier ; le Baron d'Ottigny est fort en peine de ce fripon-là ; on ne sçait depuis hier au soir où il est allé.

Le Chevalier sort dès qu'il voit son pere.



SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS,
LE CAPITAINE, ZAÏDE.

LE BARON.

HA, Monsieur, vous pourriez peut-être me donner
des nouvelles de mon fils le Chevalier.

LE CAPITAINE.

Moi, Monsieur?

LE BARON.

Mon frere le Commandeur vient de me dire qu'il
le vit hier dans la rue sur les neuf heures du soir, &
qu'il couroit après deux filles qui sortoient de chez vo-
tre sœur.

LE CAPITAINE.

Je vous dirai bien qui étoient ces deux filles; en voilà
déjà une: mais pour votre Chevalier, je ne l'ai jamais
vu.

LE MARQUIS.

Et vous, Mademoiselle?

ZAÏDE.

Moi, Monsieur?

LE CAPITAINE.

Ma fille, ce ne sont point là nos affaires; entrons
chez la Comtesse, je viens dîner avec elle. Serviteur,
Messieurs, jusques au revoir.



SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Que sera devenu mon fils?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas que vous ayez sujet de vous tant alarmer; le Chevalier a passé la nuit dehors, & n'est pas encore revenu, voi' à bien de quoi.

LE BARON.

Mais la maniere brusque dont il me quitta hier en ce même endroit, m'étonne.

LE MARQUIS.

C'est quelque saillie de jeunesse qui passera.

LE BARON.

Je ne vous ai pas encore tout dit. Hier mon frere le Commandeur le rencontra deux fois: la premiere fois il courtoit après deux filles, comme je vous ai dit: une heure après il le vit encore passer; il ne put l'arrêter, & il remarqua qu'il étoit en habit de masque.

LE MARQUIS.

En habit de masque!

LE BARON.

Où, Marquis.



SCENE

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS, LE BARON,
FRONTIN *derriere eux.*

FRONTIN.

Ecoutons sans nous montrer.

LE BARON.

Mon frere voulut lui demander pourquoi ce déguisement hors de saison ; le Chevalier ne lui répondit pas un seul mot, lui parut tout interdit, comme un homme qui a l'esprit troublé, & le quitta brusquement.

FRONTIN.

Bon, l'allarme est au quartier.

LE MARQUIS.

Ce sera, vous dis-je, quelque trait de jeunesse. Vous avez mis vos gens en campagne, pour vous découvrir où il peut être allé ?

LE BARON.

Tous, excepté ce fourbe de Frontin, qui m'a toujours trompé.

FRONTIN.

Me voilà.

LE BARON.

Et dont je me défie :

FRONTIN.

Il n'a pas trop de tort.

LE BARON.

Il aura fait évader mon fils.

FRONTIN.

Cela se pourroit.

LE BARON.

Si je puis l'en convaincre, je le ferai pendre.

FRONTIN.

Cela est un peu fort.

Tome II.

I

LE BARON.

Ou je le ferai parler

FRONTIN.

Passe pour cela.

LE MARQUIS.

Quel sujet avez-vous de le soupçonner ?

LE BARON.

Si vous sçaviez combien de fois il m'a trompé.

FRONTIN.

N'est-ce que cela ? Il est tems que je lui serve un plat de mon métier. Monsieur, je vous cherche par-tout.

LE BARON.

Te voilà donc, scélérat ? Tu as enlevé le Chevalier, qu'en as-tu fait ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, que vous reconnoissez mal les soins que je viens de prendre !

LE BARON.

Et quels soins, fourbe ?

FRONTIN.

Ne pourrois-je pas vous parler en secret ?

LE BARON.

Tu veux me tromper.

FRONTIN.

Moi, Monsieur !

LE MARQUIS.

Ecoutez ce qu'il a à vous dire.

LE BARON.

Eh bien, parle.

FRONTIN *bas*.

Cet homme-là m'embarrasse, Monsieur ; il y a certaines choses qu'il n'est pas à propos de dire devant..

LE BARON.

Parle, te dis-je, & parle haut ; je n'ai rien de secret pour le Marquis.

FRONTIN.

Et bien, Monsieur, quand je vis les allarmes où vous étiez hier pour la fuite du Chevalier, & que mon innocence étoit soupçonnée, je fis dessein de ne rentrer plus au logis, que je n'en eusse appris des nouvelles.

LE BARON.

En sçais-tu ?

FRONTIN.

J'avois couru tout Naples sans rien découvrir ; j'étois au désespoir, quand ce matin un honnête homme de mes amis m'en a dit plus que je n'en voulois sçavoir. D'abord je vous ai cherché par-tout pour vous en informer.

LE MARQUIS.

Dis-nous vite ce que tu as appris.

FRONTIN.

Cet honnête homme, Monsieur, m'a dit qu'il avoit pris garde que depuis que le Chevalier est arrivé, il ne tortoit point, & qu'il étoit continuellement à la fenêtre de sa chambre, triste, rêveur, & mélancolique.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Que là il passoit les journées entières à parler par signes à une très-belle fille, qui étoit aussi à la fenêtre de l'autre côté de la rue.

LE BARON.

Ah ! voici ce que j'ai toujours craint.

FRONTIN.

Je me suis allé informer qui étoit cette fille, & j'ai sçu qu'on l'appelloit Ma... Za... Sa...

LE BARON.

Zaïde.

FRONTIN.

Justement Zaïde. D'abord j'ai couru au logis de cette fille ; on m'a dit que depuis hier elle avoit delogé.

LE BARON.

Je le sçais, je la viens de voir ici. Je tremble.

FRONTIN.

Parlons bas, s'il vous plaît. Vous sçavez donc, Monsieur, qu'elle est chez la Comtesse ?

LE BARON.

Où.

FRONTIN.

Je suis d'abord venu.

Eh bien ?

FRONTIN.

Que diriez-vous, Monsieur, que j'ai trouvé ?

LE BARON.

Et qui ?

FRONTIN.

Le Chevalier.

LE BARON.

Le Chevalier !

FRONTIN.

Oùi, Monsieur, le Chevalier, avec un habit si extravagant, que j'ai eu de la peine à le reconnoître.

LE BARON.

Voilà qui se rapporte à ce que le Commandeur vient de me dire.

FRONTIN.

Vous voyez, Monsieur, si je vous dis la vérité.

LE MARQUIS.

Vous soupçonniez à tort ce garçon-là.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, cela m'arrive tous les jours.

LE BARON.

Il faut tout-à-l'heure que j'aille chez la Comtesse.

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, que je vous aye tout dit, & puis vous ferez ce qu'il vous plaira.

LE BARON.

As-tu parlé au Chevalier ?

FRONTIN.

Oùi, Monsieur.

LE BARON.

Et que t'a-t-il dit ?

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, j'en ai le cœur si serré... je crois que j'en mourrai.

LE BARON.

Comment ?

FRONTIN.

Il ne parle point.

LE BARON.

Il ne parle point !

FRONTIN.

Non , Monsieur.

LE BARON.

Est-il mort ?

FRONTIN.

Non , Monsieur.

LE BARON.

Est-il malade ?

FRONTIN.

Je ne sçai.

LE BARON.

D'où vient donc qu'il ne parle point ?

FRONTIN.

Je ne sçaurois dire , Monsieur , si c'est qu'on ait jeté quelque sort sur lui , ou s'il seroit tombé dans une espèce de mélancolie : mais je n'ai pû l'obliger à me répondre que par signes.

LE BARON.

Ah Ciel , quelle extravagance ! L'amour lui auroit-il fait tourner l'esprit ?

LE MARQUIS.

Il y a là-dessous quelque mystère.

FRONTIN.

Cela pourroit être , Monsieur. Mais pourquoi ne se feroit-il pas ouvert à moi ? Je lui ai dit , pour le faire parler , que je sçavois son amour , & que je n'étois venu là que pour lui rendre service.

LE BARON.

Eh bien à cela ?

FRONTIN.

Mutns.

LE BARON.

Juste Ciel ! que fera ceci ?

LE MARQUIS.

Bagatelle : le Chevalier est assurément d'intelligence avec cette fille.

FRONTIN.

Je le crois comme vous , Monsieur. Mais être éper-

dûment amoureux, avoir pris l'habitude de ne parler que par signes; Monsieur, Monsieur, on dit que les grandes passions font de terribles ravages: & puis s'il y avoit là quelques charmes.

LE BARON.

Ah, Marquis!

LE MARQUIS.

Chançons, vous dis-je, c'est un jeu concerté entre eux.

FRONTIN.

Le maudit homme!

LE BARON.

Quelqu'un aura enforcé mon fils.

LE MARQUIS.

Qu'allez-vous là vous imaginer?

FRONTIN.

Cette vieille Juive, qui passe pour forcier, vint l'autre jour au logis, & parla long-tems au Chevalier.

LE BARON.

Ah! la maudite femme.

LE MARQUIS

En vérité, Baron, vous êtes trop facile à vous mettre dans l'esprit de pures visions.

LE BARON.

Vous croyez donc que Frontin nous trompe?

LE MARQUIS.

Non. Pour ce garçon-là, oh puisqu'il vient de son propre mouvement vous dire ce qu'il sçait, je ne doute point qu'il ne parle sincèrement.

FRONTIN.

Si je parle sincèrement! je n'ai qu'un défaut, Monsieur, je suis trop franc.

LE BARON.

Quoi qu'il en soit, il faut que j'aille trouver le Chevalier, & que tout-à-l'heure....

FRONTIN.

Gardez-vous-en bien, Monsieur. Personne ne le connoît chez la Comtesse; il passe là-dedans pour un muet de naissance: je crois qu'il vaut mieux le tirer de-

là sans éclat ; aussi bien vous ne voudriez pas qu'il sortît en plein jour avec l'habit qu'il porte.

LE MARQUIS.

Oh, pour cela Frontin a raison ; ce que fait le Chevalier est une folie d'un jeune homme, qu'il est mieux de ne pas divulguer. Laissez agir ce garçon-là, on ne peut pas être mieux intentionné.

LE BARON.

Hé bien, Frontin, je me repose sur toi.

FRONTIN.

Si vous me laissez faire, Monsieur, j'espère que je vous en rendrai bon compte.

LE MARQUIS.

Adieu, Baron. Je m'en vais en repos, puisque vous avez des nouvelles de votre fils : j'espère qu'à mon retour vous serez guéri de vos frayeurs.

FRONTIN.

Oh, à cette heure j'en aurai bon marché.

SCENE IX.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON.

Que j'avois tort de te soupçonner !

FRONTIN.

Oh, oh, Monsieur.

LE BARON.

Hélas ! mon pauvre Frontin.

FRONTIN.

Il ne faut pas, Monsieur, vous affliger, quoique le Chevalier ne parle point, il entend assez bien tout ce que l'on dit.

LE BARON.

Ah ! Frontin, j'ai observé que depuis quelques jours il étoit tout changé, & parloit moins que de coutume.

FRONTIN.

En effet, Monsieur, vous me faites prendre garde qu'il sembloit perdre la parole de jour en jour.

LE BARON.

L'amour seul ne fait point cela, il y a là quelque sortilège.

FRONTIN.

Que ce soit charme ou manie, elle ne fait que commencer, & il y a des Médecins qui en savent guérir.

LE BARON.

Où; mais je voudrois les consulter si secrettement, que je ne publiasse pas la folie de mon fils: ces sortes d'accidens deshonnorent une Maison.

FRONTIN.

Oh! Monsieur, j'ai ouï dire que les folies qui viennent de l'amour, ne deshonnorent personne: toutes les familles seroient deshonorées.

LE BARON.

Je suis si connu de tous les Médecins de Naples...

FRONTIN.

Attendez, Monsieur, il y a depuis deux jours dans ce Palais un des plus grands hommes du monde pour la Médecine.

LE BARON.

Eh! qui?

FRONTIN.

Diab!e, c'est un Médecin François.

LE BARON.

Et s'il étoit un habile homme, seroit-il sorti de son pays? les bons Médecins y sont si rares.

FRONTIN.

Peste, c'est un député de la Faculté de Montpellier, qui va conférer avec l'Ecole de Salerne, sur quelques opinions nouvelles.

LE BARON.

Et que vient-il donc faire ici?

FRONTIN.

Ce seroit une trop longue histoire à vous faire; suffit qu'il loge dans ce Palais, & que je viens de lui parler tout-à-l'heure.

LE BARON.

Et comment le connois-tu ?

FRONTIN.

Comme il est étranger , & que j'ai été en France , je lui ai rendu quelques bons offices.

LE BARON.

Eh bien ?

FRONTIN.

Si vous voulez , Monsieur , tandis qu'on dîne chez la Comtesse , je vais le prier de descendre dans cette salle , où je ferai venir votre fils : je dirai au Médecin , que le Chevalier n'a ni pere ni mere ; il l'examinera sans le connoître.

LE BARON.

Fort bien ; mais je veux y être présent.

FRONTIN.

C'est ainsi que je l'entens.

LE BARON.

Mais comment ferai-je ? je n'entens pas le François.

FRONTIN.

Il vous parlera , comme vous voudrez , Latin.

LE BARON.

Je l'entens encore moins.

FRONTIN.

Hé bien , Grec , Hébreu , Chaldéen , Syriaque , Allemand , Espagnol , Italien , Languedocien. Comme il a fort voyagé , il possède toutes les Langues.

LE BARON.

Va donc , mon garçon , hâte-toi de le faire venir.

FRONTIN.

Mais , à propos , avez-vous de l'argent sur vous pour lui donner ?

LE BARON.

Je crois que non.

FRONTIN.

Dépêchez-vous d'en aller querir , & en quantité ; il ne feroit rien sans cela : jugez s'il est âpre à l'argent , il est Médecin & Gascon.

J'y vais de ce pas : attens-moi.

SCENE X.

FRONTIN *seul.*

AH! par ma foi, voilà un homme bien facile à duper; il a pris l'allarme bien chaudement : je n'en suis pas trop surpris, il commence à radoter, & il n'aime rien tant au monde que cet enfant-là.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER:

J'Ai ouï ce que tu viens de dire à mon pere, j'ai compris ton dessein; mais où trouveras-tu le Médecin dont tu as besoin?

FRONTIN.

Il est tout trouvé.

LE CHEVALIER.

Toi?

FRONTIN.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Il te reconnoîtra.

FRONTIN.

Bon, de la maniere que je serai travesti, & avec tous les jargons que je parlerai, je l'en défie. Où avez-vous mis les hardes que je vous dis hier de cacher?

LE CHEVALIER.

Tu les trouveras là dans ce cabinet, où personne n'entre que moi. Mais nous nous hâtons trop de donner cette allarme; je devrois sçavoir auparavant comment ma passion est reçue de Zaïde; je vais peut-être encou-

rir à la fois l'indignation de deux personnes que je respecte & que j'adore.

FRONTIN.

Quoi, vous n'avez pas encore parlé à Zaïde ?

LE CHEVALIER.

J'en ai toujours été empêché par quelque nouvel obstacle, & si tu n'étois venu tantôt, j'allois me découvrir devant Mariné.

FRONTIN.

J'ai rompu les chiens fort à propos : vous auriez fort mal fait. Il ne faut pas risquer que ceci vienne à la connoissance de la Comtesse ; elle est glorieuse, délicate & hautaine, & ne voudroit pour rien du monde être soupçonnée d'avoir eu quelque part en toute cette intrigue.

LE CHEVALIER.

Attens donc que j'aye pû sçavoir si Zaïde approuve...

FRONTIN.

Commençons par le plus difficile, gagnons votre pere ; puisque Zaïde vous connoît, je la tiens déjà rendue.

LE CHEVALIER.

Comment l'oser espérer ?

FRONTIN.

Vous moquez-vous ? vous ne connoissez pas votre mérite. Vous êtes un trésor, au moins pour être aimé du sexe ; & seroit-il quelque prude qui résistât à un beau jeune homme comme vous, s'il l'avoit une fois persuadée qu'il pût s'empêcher de parler ? Rendons-nous seulement maîtres du bon vieillard, & puis de l'autre côté tâchez à parler à Zaïde dans la journée. Il faut que ce jeu finisse avant le retour de mon maître ; il ne consentiroit jamais qu'on jouât ce tour à son pere. Je vais querir le Médecin. Adieu : j'entens votre pere qui revient, tenez-vous là, & jouez bien votre rôle.



SCENE XII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON.

EN vérité voilà un accident bien étrange. Ah ! ah !
 Voici ce pauvre garçon. Frontin est sans doute allé
 querir le Médecin. Voyons un peu. Mon fils. Il ne me
 voit point. Il voudroit me parler. Cela n'est que trop
 vrai. Cet enfant m'aime bien. Voilà qui fait fendre le
 cœur. Chevalier. . . . Ah ! maudit amour ! maudits sor-
 ciers ! Mais je crois que voici ce grand Médecin : il ne
 faut pas qu'il sçache qui je suis.

SCENE XIII.

LE BARON, LE CHEVALIER,
FRONTIN.

FRONTIN en Médecin.

FRONTINUS, *Frontinus non est hic, in las y plegui ego
 m'en retourno : io me ne vo.*

LE BARON.

Monsieur, Monsieur, ne vous en allez point : voilà
 ce jeune homme dont Frontin vous a parlé.

FRONTIN.

Iste est mutus, a queste ?

LE BARON.

Oùi, Monsieur.

FRONTIN.

Non, non, non, non est mutus.

LE BARON.

Dites-vous, Monsieur, qu'il n'est pas muet ?

FRONTIN.

Et Frontinus est unus furens, furebissimus.

LE BARON.

Il a bien raison.

FRONTIN.

Certamente non est mutus, ma veritabilmente non potest parlare.

LE BARON.

Il a d'abord connu son mal.

FRONTIN.

Bota crispo, bovi peccaire, à balisco, quante fourberie de Frontino! mihi dixit que iste, lui, non habet ni patrem ni matrem, & vos, tu, vos, vostra merce. Vo signoria est-il son padre?

LE BARON.

Oh! le grand homme, il a connu que je suis son pere! Hé bien, oui, Monsieur, c'est mon fils: je vois bien qu'on ne vous peut rien cacher; que faut-il faire pour le guérir?

FRONTIN.

Dicam tibi: ho, ho, mouchachon frisonello, campis, vos sete inamoratus.

LE BARON.

Le voilà au fait.

FRONTIN.

Odio la vostra fringairo, vostra mestressa, vostra inamorata non cognoscat sui parentes.

LE BARON.

Il est vrai.

FRONTIN.

Ma suo parentes sunt nobiles, potentes, opulentes.

LE BARON.

A la bonne heure.

FRONTIN.

Et la cognoscebunt un giorno.

LE BARON.

Soit; mais qu'ordonnez-vous, Monsieur, pour tirer mon fils de cet accident.

FRONTIN *présentant les deux mains:*

Jo lo dirò tibi, egovi lo dirai.

LE BARON.

Il veut être payé, c'est un vrai Médecin. Tenez, Monsieur,

FRONTIN.

Fasce me li prendere prenerc, & vitamente sat'e li pigliar è presto...

LE BARON.

Et quoi, Monsieur?

FRONTIN.

Aquelo dron'eto per mouille, quella ragazza per moglie.

LE BARON.

Que je lui fasse épouser cette fille?

FRONTIN.

Ouci metis hodie, hoggi, hoggi.

LE BARON.

Aujourd'hui?

FRONTIN.

E presto si lasciate inveterare lo malo.

LE BARON.

Eh bien! si l'on laisse invétérer le mal?

FRONTIN.

Causatum per amorem & per magiam.

LE BARON.

Causé par amour & par magie.

FRONTIN.

Nonn sera pas houro: non erit tempus, non sera pin tempo.

LE BARON.

Il ne fera plus, tems.

FRONTIN.

Ill:, lui, fara semper mutus.

LE BARON.

Il fera toujours muet.

FRONTIN.

Ed in fine vo signoria paralitica.

LE BARON.

Et moi, je deviendrai paralitique.

FRONTIN.

Per contagionem & per sympathiam.

LE BARON.

Ah Dieux!

FRONTIN.

Ni sabrà pas d'autre remedi: alterum remedium non est.

LE BARON.

Il n'y a point d'autre remède.

Le Chevalier sort.

FRONTIN.

No, no, Signore, no, allez, courez, prestare, preparare, accommodare per un remedio che non li fara male: servitor à vo signoria.

SCENE XIV.

LE BARON *seul.*

ALlons, puisque les parens de cette fille sont nobles & riches, qu'elle sera un jour reconnue, & qu'il n'y a point d'autre remède, j'aime mieux, pour ne rien risquer, consentir à tout, que de voir plus long-tems en cet état un enfant qui m'est si cher.

SCENE XV.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

CE Médecin n'est pas encore venu ?

LE BARON.

Je viens de lui parler.

FRONTIN.

Déjà ?

LE BARON.

Oui.

FRONTIN.

Et le Chevalier ?

LE BARON.

Il l'a vu.

FRONTIN.

Eh bien ! Monsieur, êtes-vous content de lui ?

Oh ! le grand homme !

FRONTIN.

Je vous l'avois bien dit. Il n'a pas sçu que vous soyez son pere ?

LE BARON.

Vraiment, vraiment, il l'a d'abord deviné.

FRONTIN :

Le forcier !

LE BARON.

Viens, Frontin, allons songer à ce qu'il faut faire, il n'y a pas de tems à perdre.

FRONTIN.

Vivat.

Fin du troisième Acte.





A C T E IV.

SCENE PREMIERE.

Z A Ï D E *seule.*

NE balançons plus, fuyons-le pour jamais, retournons chez la sœur du Capitaine.

S C E N E II.

LE CHEVALIER, Z A Ï D E.

LE CHEVALIER.

DE grace, écoutez-moi, Zaïde, suspendez pour un moment une si cruelle résolution.

Z A Ï D E.

Je ne sçaurois assez-tôt m'éloigner de vous, après ce que vous avez osé entreprendre.

LE CHEVALIER.

Je vous adore, Zaïde, & je n'avois que ce moyen pour vous voir, & pour vous le dire.

Z A Ï D E.

Qu'attendez-vous de moi, de votre pere, des personnes de qui je dépens? vous les irritez tous par une conduite si hardie. Avez-vous songé à ce que je suis, à ce que vous êtes, aux obstacles insurmontables qui nous séparent?

LE CHEVALIER.

Par tout ailleurs qu'ils soient que dans votre cœur, mon amour sera plus fort que tous les obstacles: c'est

un si grand bonheur pour moi d'avoir pu vous dire que je vous aime, que je ne désespère plus désormais de ma fortune.

Z AÏ D E.

Cessez donc de vous attacher à la mienne. Mon étoile est d'être malheureuse ; j'ai commencé à l'être dès l'enfance, je le serai toujours.

LE CHEVALIER.

Vous ne le seriez plus, Zaïde, si vous daigniez approuver la pure ardeur dont je brûle.

Z AÏ D E.

Hélas ! je ne vous ai déjà que trop fait connoître... ne m'obligez pas de vous en dire davantage. Malheureuse ! c'est bien à moi. Sortez, ou laissez moi.

LE CHEVALIER.

Non, charmante Zaïde. . .

S C E N E III.

MARINE, LE CHEVALIER,
Z AÏ D E.

MARINE.

Madame ! venez voir ; notre Muet parle. Voilà ce que j'avois toujours soupçonné.

Z AÏ D E.

Ah ! Ciel, je suis perduë.

LE CHEVALIER.

Ma pauvre Marine !

MARINE.

Eh ! venez voir, Madame, venez voir.

Z AÏ D E.

Que pensera-t-elle ?

LE CHEVALIER.

Au nom de Dieu, Marine. . .

MARINE.

Madame ! hé, hé, hé, Madame !

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine, te voilà maîtresse de ma vie, puisque tu l'es de mon secret. Je suis frere de Timante, j'adore Zaïde, & il n'est pas de milieu pour moi entre la posséder ou mourir : si tu me découvres, tu me donnes une mort certaine, tu exposes Frontin.

MARINE.

Ah ! le fourbe !

LE CHEVALIER.

Tu l'exposes aux plus violens effets du ressentiment de mon pere : si tu ne me découvres pas, je te devrai toute la félicité de ma vie. Aurois-tu l'inhumanité de me perdre, & d'envelopper Zaïde dans ma disgrâce ? Zaïde qui t'est chere, Zaïde qui est innocente, & de qui je n'ai pas attendu le contentement pour faire tout ce que j'ai fait. Veux-tu que j'embrasse tes genoux ? me veux-tu voir expirer à tes pieds ? me veux-tu voir les noyer de larmes ?

MARINE.

Levez-vous, vous me faites pitié ; je suis naturellement tendre, je n'aurois pas la force de vous rendre plus malheureux.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine !

MARINE.

Ce n'est rien de m'avoir gagnée ; vous ne pouvez long-tems tromper la Comtesse, elle ne le doute déjà que trop de la vérité : c'est moi seule qui la combattois, & qui ne croyois pas Frontin capable de me cacher quelque chose. Soit que j'étois ! Mais il faut vite finir ceci. C,à voyons, que pouvons-nous faire ? je veux entrer dans vos intérêts.

LE CHEVALIER.

Ma chere Marine, que je te suis redevable ! permets que dans les premiers transports de ma reconnoissance j'embrasse encore tes genoux.

MARINE.

Que faites-vous, malheureux ? levez-vous, voici Madame,

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
ZAÏDE, MARINE.

LA COMTESSE.

Que vois-je ? Zaïde en larmes, Marine effrayée, le Muet à ses pieds ! je n'en dois plus douter. Rentrez, Marine, faites signe à ce garçon de vous suivre ; Zaïde, demeurez avec moi.

SCENE V.

LA COMTESSE, ZAÏDE.

LA COMTESSE.

JE vous aime, Zaïde, & l'on ne peut gueres donner plus de marques de tendresse, que je vous en ai données.

ZAÏDE.

Je sens, comme je dois, Madame....

LA COMTESSE.

Attendez à me remercier, que je vous aye dit tout ce que j'ai à vous dire. J'ai trop d'attention sur tout ce qui vous regarde, pour n'avoir pas remarqué ce qui s'est passé depuis que le Muet que Timante m'a envoyé, est entré chez nous. Vous rougissez, Zaïde.

ZAÏDE.

Moi, Madame ?

LA COMTESSE.

Oùï, & cette rougeur confirmeroit mes soupçons, s'ils avoient quelque besoin de l'être. J'ai surpris vos regards, j'ai observé vos démarches, vous n'avez pu me cacher votre trouble, je vous avouë même que j'en ai eu pitié. Il suffiroit de l'avoué que j'en fais pour m'at-

tirer votre confiance, si je ne croyois que l'amitié que j'ai pour vous, doit depuis long-tems me l'avoir acquise.

ZAÏDE.

Madame. . . .

LA COMTESSE.

Ouvrez-moi donc votre cœur sans crainte.

ZAÏDE.

Qui ? moi ; je ne vous ai jamais rien caché.

LA COMTESSE.

Faut-il que j'aie besoin de vous faire quelque violence ? veux-je entrer dans vos affaires, que pour y prendre la part que je dois ?

ZAÏDE.

Moi, Madame, des affaires ! une pauvre innocente : ô Ciel !

LA COMTESSE.

Vous pouvez aussi peu douter de ma fidélité, que de ma tendresse. Je n'ai pas voulu par discrétion vous parler devant le Capitaine. Vous sçavez qu'il m'a avertie qu'un jeune homme passoit les jours entiers à vous regarder à vos fenêtres. Tout ce que j'ai vu de noire Muet me donne de violens soupçons, que c'est ce même jeune homme. Avouez-le : pouvez-vous vous cacher de moi, & connoître à quel point je vous aime ? Vous ne me dites rien !

ZAÏDE.

Que voulez-vous que je vous dise ? Je vous vois des soupçons, je n'y ai point la part que vous croyez, je suis dans un trouble. . . .

LA COMTESSE.

Et c'est ce trouble où je vous vois qui augmente ma curiosité, parce que vous m'êtes chère. Ne me déguisez plus rien, déclarez-moi un mystère que vous ne pouvez plus me cacher ; parlez, je serai peut-être en état de vous servir avant que le Capitaine parle. Quoi ? toutes mes prières ne servent qu'à augmenter votre silence ?

ZAÏDE.

Quelles pensées aussi avez-vous, Madame ? pourquoi

vous attachez-vous à me presser ? aurois-je été capable de vous déplaire en quelque chose ? Que je suis malheureuse !

LA COMTESSE.

Ho ! bien , puisque vous ne voulez rien m'avouer , je ne m'en prendrai plus qu'au Muet , & je le punirai de l'audace dont je le soupçonne. Je n'attens pour cela que l'arrivée de Timante. Mais le voici plutôt que je ne l'attendois.

SCENE VI.

TIMANTE, LA COMTESSE.

TIMANTE.

MOn retour vous surprend , Madame ?

LA COMTESSE.

Il me fait beaucoup de plaisir.

TIMANTE.

Nous n'avions fait gueres plus de douze mille , quand le Viceroi a reçu un courier.

LA COMTESSE.

Quelque raison qui vous fasse revenir , elle m'est agréable ; mais sur-tout dans la situation où je suis , vous arrivez tout à propos pour me tirer de peine.

TIMANTE.

Quel chagrin pouvez-vous avoir , Madame ?

LA COMTESSE.

C'est une bagatelle. Le Muet que vous m'avez envoyé...

TIMANTE.

Eh bien ! Madame.

LA COMTESSE.

Je vous prie de le reprendre tout-à-l'heure , Timante.

TIMANTE.

Il est vrai , Madame , qu'il est tout des plus laids :

mais on n'en trouve pas facilement ; & dans l'envie où vous étiez d'en avoir un , je me réfolus à vous envoyer ce vieux malheureux

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce qui m'en déplaît , Timante ; il n'est que trop bien fait & trop jeune.

TIMANTE.

Vous voulez me railler , M dame , de mon mauvais choix : mais je m'en justifie par la nécessité où j'étois de vous obéir promptement.

LA COMTESSE.

Mon Dieu , Monsieur , ne continuez point une plaisanterie que vous avez faite hors de saison. Croyez-vous que je vous puisse facilement pardonner que dans le tems que vous vouliez paroître agité d'une violente jalousie , vous ayez conservé assez de sang froid , pour me jouer un pareil tour , & m'envoyer un muet comme celui-ci ? A quel dessein l'avez-vous fait , Timante ? Ne connoissez - vous point de quelle délicatesse je suis sur Zaïde ?

SCENE VII.

LA COMTESSE, TIMANTE,
FRONTIN.

FRONTIN.

Que vois-je ? mon maître de retour ! Madame , je suis votre serviteur. Ne pourrai-je pas vous dire un mot en particulier ?

TIMANTE.

Patience. Qu'est-ce que tout ceci , Madame ? & qu'a de commun Zaïde , jeune & belle comme elle est , avec un misérable accablé des plus cruelles disgrâces de la nature ?

FRONTIN.

Monsieur , hum: ...

Finissons ce jeu, je vous prie; ces contestations commencent à me fatiguer. C'est précisément parce que ce jeune homme, que vous m'avez envoyé, a les manières nobles & galantes, que je trouve fort mauvais que vous ayez entrepris de l'introduire chez moi de cette manière.

TIMANTE.

Les manières nobles & galantes! Frontin, il ne me parut point tel hier, lorsque tu me le fis voir?

FRONTIN.

Oh, pardonnez-moi, Monsieur, vous ne l'avez pas bien remarqué. *Bas.* Je me tuë de vous faire signe que j'ai quelque chose à vous dire.

TIMANTE.

Laisse-moi en repos. Madame, je commence à être inquiet à mon tour. Frontin, fais venir ce Muet tout-à-l'heure, que j'éclaircisse tout ceci: vite donc, qu'attens-tu? va le querir. . . mais non, demeure. Le voici, Madame, qui a déjà changé d'habit pour s'en aller.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, TIMANTE, SIMON,
FRONTIN.

FRONTIN *bas.*

AH voici bien d'autres affaires.

TIMANTE.

On lui a fait entendre sans doute, Madame, qu'on n'avoit plus besoin de lui.

LA COMTESSE.

Où le voyez-vous donc, Timante?

TIMANTE.

Le voilà devant vous, Madame.

LA COMTESSE.

Devant moi? je ne le vois point.

FRONTIN.

FRONTIN *à part.*

Il n'y a pas moyen de lui parler devant cette femme.

TIMANTE *prenant Simon par le bras.*

Eh le voilà, Madame.

LA COMTESSE.

Qui ? ce vieux animal.

SIMON *faisant le muet.*

A, ou, ou, a.

LA COMTESSE.

Ah Ciel ! encore un muet ?

TIMANTE.

Que veut dire ceci ?

FRONTIN *bas.*

Il faut jouer d'adresse.

TIMANTE.

Viens çà, toi. Voilà, Madame, le muet que Frontin vous mena hier au soir.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de moi, Timante. Holà, Marine, hé, Marine.

SCENE IX.

TIMANTE, LA COMTESSE,
MARINE, FRONTIN,
SIMON.

MARINE.

Que vous plaît-il, Madame ?

LA COMTESSE.

Amenez-moi l'autre muet. Non, demeurez, je veux auparavant voir à quoi aboutira tout ceci.

TIMANTE.

Hé bien, Frontin, qu'as-tu à dire ?

FRONTIN.

Monsieur, quand vous fûtes parti hier au soir,...

Tome II,

K

TIMANTE.

Eh bien, maraut, quand je fus parti ?

FRONTIN.

Monsieur, je vous dis qu'hier au soir, il étoit presque nuit, &...

TIMANTE.

Tu me présentas ce muet, n'est-il pas vrai ?

FRONTIN.

Oùi, Monsieur : mais...

TIMANTE.

Vous voyez bien, Madame.

LA COMTESSE.

Je vous jure que je n'ai jamais vû cet homme-là, ni personne de ma maison.

TIMANTE.

Parleras-tu, pendard ?

FRONTIN.

Mais, Monsieur, si vous ne voulez pas me laisser parler, je ne puis pas vous tirer de l'erreur où vous êtes. Madame a raison.

TIMANTE.

Parle donc.

FRONTIN à Simon.

Motus toi, ou... Monsieur, il est vrai que voilà le muet que je vous fis voir hier au soir : mais comme depuis huit jours j'avois demandé par-tout des muets par votre ordre, un moment après que vous futes parti, on m'en mena un autre : je le trouvai plus à mon gré que celui-ci, & je le menai chez Madame en la place de ce vilain mâtin.

LA COMTESSE.

Frontin raccommode fort bien les choses.

FRONTIN.

Qu'auriez-vous fait, Madame, de cette bête-là ?

TIMANTE.

Il me semble pourtant que d'abord tu ne m'as pas dit..

FRONTIN.

J'ai voulu vous le dire, Monsieur : mais quand vous avez une fois pris la mouche, y a-t-il moyen de vous parler ?

SIMON en colère.

Ah, of, of, ah.

FRONTIN.

Ah, of, of, ah : tu as beau faire, nous n'avons plus besoin de toi. Il en est en colère comme vous voyez : il faut lui donner quelque chose pour sa peine, c'est ce qu'il veut dire : il est bon garçon.

TIMANTE.

Volontiers. Donne-lui ces dix pistoles, & qu'il s'en aille.

FRONTIN ne lui en donnant
que cinq.

Tiens, retire-toi.

SIMON.

Monsieur, il en retient la moitié.

TIMANTE.

Oh, oh ! qu'est-ceci ? voici vraiment un plaisant miracle.

MARINE.

C'est la force de l'or.

LA COMTESSE.

C'est donc là de ces muets que vous me vouliez donner ?

TIMANTE.

Frontin, quelle pièce avois-tu dessein de me jouer ? Voilà ta fourberie découverte, quel étoit ton dessein ? Parle, coquin, répons. Tu ne dis mot.

FRONTIN.

Vous me voyez, Monsieur, dans un si grand étonnement, que je ne puis parler ; la parole de cet homme-là a étouffé la mienne. Sauve-toi.

TIMANTE.

Non, tu ne t'en iras pas. Marine, empêche qu'il ne sorte.

FRONTIN.

Empêche-le aussi de parler.

TIMANTE.

Je veux sçavoir la vérité.

FRONTIN.

Un muet parler soudainement ! Je tremble, Mon-

K ij

sieur, & il faut regarder ceci comme un grand prodige.

LA COMTESSE.

Tu comptes assez sur notre simplicité, pour te flatter que nous croyions que cet homme ait été muet ?

FRONTIN.

Voyez ! je l'ai crû moi.

TIMANTE.

Il faut confondre ce coquin. Parle tout-à-l'heure :

FRONTIN,

Garde-t-en bien.

MARINE.

Frontin te roueroit de coups.

TIMANTE :

Parleras-tu ?

FRONTIN.

Vous voyez bien, Monsieur, cela est inutile.

TIMANTE.

Impudent, je t'apprendrai à te jouer de nous.

LA COMTESSE.

Laissez-le, Timante, il vaut mieux voir comme il se tirera d'affaire.

TIMANTE.

Je le veux, puisque vous le voulez.

FRONTIN

Oh, Monsieur, c'est, vous dis je, quelque grand prodige assurément. N'a-t-on pas vû mille fois des choses surprenantes annoncer des événemens extraordinaires ? Qui sçait si ce n'est pas quelque avis du Ciel pour nos affaires ? la mort de votre pere, la guerre de . . .

TIMANTE.

L'impudent !

FRONTIN.

Oh, Monsieur, si c'étoit la première fois qu'un muet eût parlé, je ne sçaurois que dire : mais n'avez-vous pas lû l'histoire de ce Roi qui avoit un fils, ou une fille, n'importe, qui n'avoit jamais parlé : ce n'étoit donc pas une fille, c'étoit donc un fils.

TIMANTE.

Quel coq-à-l'âne nous vient-il faire ce coquin ?

FRONTIN.

Attendez jusqu'au bout. Ecoutez, Madame, vous allez entendre un beau trait d'histoire, & qui est fort à propos. Ce Roi avoit donc un fils qui étoit muet : hé, mon Dieu, comment s'appelloit ce Roi ?

TIMANTE.

Que nous vient conter ici ce maraut, & qu'avons-nous affaire de l'histoire de Cresus ?

LA COMTESSE.

Laissez-le dire, il conte joliment. Hé bien ?

FRONTIN.

Oùi, Cresus, justement. Vive Madame, elle aime l'histoire ; c'est aussi une belle chose que l'histoire. Cresus donc étant dans la Ville de Sarde, qui venoit d'être prise d'assaut : voulez-vous que je vous fasse une brève description du siège ?

LA COMTESSE.

Oh pour cela non.

FRONTIN.

Un soldat l'alloit tuer sans le connoître. Quand son fils qui étoit muet, comme j'ai dit, vit le péril si proche ; la crainte qu'il eut pour son pere, lui fit faire un si grand effort, que tout à coup, admirez l'effet du sang, les cataractes du gosier s'ouvrirent, les membranes du son se rompirent, les palissades de la parole se brisèrent ; cette épiderme qui enveloppe la prononciation, se fendit, l'obstruction de la voix s'amollit, les homoplates des syllabes s'écartèrent, & laissèrent aux mots un passage libre ; les esquinancies, auparavant enflées s'applatirent, la luette s'échauffa, les lignes de la taciturnité furent forcées, la nature conduisit de sa propre main l'articulation jusques dans les retranchemens du silence ; sa langue se délia, & il s'écria, Sauvez le Roi. *Bas à Simon.* Eh sauve toi, sauve-toi donc, disoit-il à son pere.

LA COMTESSE.

Voilà en vérité un beau récit.

TIMANTE.

Eh, Madame, vous avez trop de complaisance pour ce coquin; & moi, sans tant de miracles, je ferai parler son muet à coups de bâton. . . (Mais qu'est-il devenu ?

MARINE.

Il s'est sauvé, sans que je l'en aye pu empêcher.

LA COMTESSE.

Pourquoi ne nous en avertissois-tu pas ?

MARINE.

Je n'ai osé interrompre le récit de Frontin.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, je courrai après lui, je le rattraperai assurément.

TIMANTE.

Non, il me tombera quelque jour en main; j'aime mieux voir tout-à-l'heure l'autre muet. Hola, Marine, va le querir, puisque Madame veut qu'il sorte.

FRONTIN.

Encore.

MARINE.

Tu ne t'en tireras jamais.

TIMANTE.

Va donc, Marine.

FRONTIN.

Attens. Monsieur, cet autre muet est un garçon de famille, qui est venu ici de nuit & sans être connu.

TIMANTE.

N'importe.

LA COMTESSE.

Dépêchez-vous, Marine.

FRONTIN.

Attens. Madame, il ne faudroit pas le faire sortir de jour avec l'habit qu'il porte, si les parens. . .

TIMANTE.

Je le menerai dans mon carrosse, personne ne le verra.

LA COMTESSE.

Allez vite, Marine.

FRONTIN.

Attens. Ce muet au moins ne sçauroit aller en carrosse sans s'évanouir, il craint terriblement cette voiture.

MARINE.

S'il ne faut aussi qu'attendre jusqu'à tantôt.

TIMANTE.

Non, non, ce que Madame vient de me dire de ce muet me donne envie de le voir: va le querir.

LA COMTESSE.

Allez le faire venir.

FRONTIN.

Garde-t-en bien.

MARINE.

Ne crains pas cela. Je vais vous l'amener.

SCENE X.

LA COMTESSE, TIMANTE,
FRONTIN.

LA COMTESSE.

Avez-vous sçu, Timante, ce qui s'est passé chez vous en votre absence?

TIMANTE.

Non, Madame, je n'ai vû encore personne.

LA COMTESSE.

On vient de me dire que votre frere le Chevalier se sauva hier du logis.

TIMANTE.

Mon frere, Frontin!

FRONTIN.

Oùi, Monsieur, je sçai ce que c'est.

LA COMTESSE.

Votre pere en est extrêmement allarmé.

TIMANTE.

Tu sçais ce qu'il est devenu.

FRONTIN.

Oùi, Monsieur, le Chevalier n'est pas perdu. Je vous informerai de tout en tems & lieu.

TIMANTE.

Tu as bien la mine d'avoir fait quelque tour de ton métier.

FRONTIN *bas*.

Cela se pourroit, Monsieur, pour votre service pourtant.

SCENE XI.

MARINE, LA COMTESSE,
FRONTIN.

MARINE.

JE ne vous mene point le muet, Madame, le Capitaine s'en divertit; j'ai crû qu'étant chez vous, je ne pouvois le lui ôter sans incivilité.

FRONTIN.

Voilà la reine des filles, pour entendre parfaitement bien son monde.

MARINE.

Au reste, de nos fenêtres j'ai vû entrer ici le pere de Monsieur, avec ce Marquis qui ne le quitte jamais.

TIMANTE.

Il ne faut pas qu'ils me voyent

LA COMTESSE.

Passons dans mon petit appartement, nous n'y trouverons que Zaïde.

TIMANTE.

Suis-moi, j'ai à te parler.

FRONTIN.

Et moi j'ai à parler à Monsieur votre pere & au Marquis. Entrez vite, je les entens: je vous informerai de tout. La peste, me voilà sorti d'un terrible embarras. Je ne voulois pas lui découvrir la chose devant la Comtesse: cependant le voilà chez elle, je ne puis plus éviter qu'il ne la sçache; s'il est sage, il m'en sçaura bon gré.

SCENE XII.

LE BARON, LE MARQUIS,
FRONTIN.

LE MARQUIS.

Quelle foiblesse de croire si légèrement!

LE BARON.

Ah Marquis! si vous étiez son pere, vous feriez comme moi.

FRONTIN.

L'amour & les forciers, Monsieur, sont de terribles gens.

LE MARQUIS.

Mais avant que de se mettre de pareilles choses dans l'esprit, on examine bien...

LE BARON.

Cela est tout examiné.

LE MARQUIS.

Quoi, vous l'allez marier sans consulter vos amis?

LE BARON.

J'ai consulté sur cela le plus grand homme du monde, demandez à Frontin.

FRONTIN.

Grand homme assurément.

LE BARON.

Il n'y a pas de tems à perdre.

LE MARQUIS.

J'ai des raisons qui m'obligent à ne vous presser pas davantage sur cela.

LE BARON.

Frontin, as-tu revu le Chevalier?

FRONTIN.

Oùi, Monsieur.

LE BARON.

Eh bien, sa mélancolie?

K v

FRONTIN.

Elle continuë toujours.

LE BARON.

Le pauvre garçon !

FRONTIN.

Depuis tantôt, Monsieur, elle a même un peu augmenté.

LE BARON.

Augmenté !

FRONTIN.

Oüi, Monsieur, présentement il est presque sourd.

LE BARON.

Cela n'est pas concevable.

LE MARQUIS.

Quelles chimères !

LE BARON.

Ah Marquis ! je l'ai vû moi-même, il faut lui parler haut pour le faire entendre.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, à présent il n'entend rien, si l'on ne crie.

LE BARON.

Si l'on ne crie !

FRONTIN.

Oüi, Monsieur, & très-fort.

LE BARON.

Allons, Frontin, puisqu'il est chez la Comtesse, fais-le venir, que je consente à son mariage avec Zaïde.

FRONTIN.

Quoi, Monsieur, en cet état vous voulez le marier ?

LE BARON.

C'est ce grand Médecin qui l'a ordonné.

FRONTIN.

Le charlatan !

LE BARON.

Point. Il dit qu'il est malade d'amour pour Zaïde, & qu'il faut se dépêcher de les unir ensemble.

FRONTIN.

Le bourreau !

LE BARON.

N'en dis point de mal.

FRONTIN.

Ah! Monsieur, je le connois mieux que vous.

LE BARON.

Il assure qu'il guérira.

FRONTIN.

Oùi, Monsieur; mais voilà pour vous une terrible ordonnance.

LE BARON.

Le pauvre garçon me plaint. Je ne te croyois pas d'un si bon naturel.

FRONTIN.

Ah, Monsieur!

LE BARON.

Va, je vais mettre au feu les informations qu'on m'a fait faire contre toi. Allons, fais venir le Chevalier.

LE MARQUIS.

Demeure, Frontin. Croyez-moi, Baron, venez vous reposer un moment chez moi. Je ne songe plus à combattre vos sentimens: mais nous aviserons ensemble comment il faudra s'y prendre pour terminer cette affaire sans éclat. Il faut commencer par parler au Capitaine.

FRONTIN.

Si vous voulez, Monsieur, j'irai lui dire que vous souhaitez lui parler; je crois qu'il est chez la Comtesse.

LE MARQUIS.

Hé bien, allons attendre chez nous qu'il en sorte, c'est une affaire dont il faut lui aller parler chez lui.

LE BARON.

Allons donc chez vous. Pardonnez à la foiblesse d'un pere pour son fils. Frontin, trouve-toi ici dans un moment, nous pourrons avoir besoin de toi.

FRONTIN.

Je n'y manquerai pas, Monsieur. Voilà ma dupe tout du long dans mes panneaux. Mais il faut aller trouver ce coquin de Simon: l'argent que je lui ai pris pourroit bien l'obliger à revenir encore ici m'embarasser; il

K vj

vaut mieux qu'il m'en coûte quelques pistoles, ensuite j'irai parler au Capitaine. Pour ce qui est d'éclaircir mon maître & la Comtesse, j'ai du tems de reste ; quand ils sont ensemble, ils ne se séparent pas si-tôt. Ils s'aiment ; j'ai agi pour leurs intérêts, ils me pardonneront tous deux, l'un pour l'amour de l'autre.

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN *seul.*

JE n'ai pû trouver ce pendants de Simon; ce maraut
se fait bien chercher.

S C E N E I I.

T I M A N T E, F R O N T I N.

T I M A N T E.

AH ! malheureux, falloit-il avoir recours à cet expé-
dient ? Si j'avois été ici, je t'en aurois bien empê-
ché.

F R O N T I N.

Ho, Monsieur, il n'y en avoit point d'autre à pren-
dre pour vous empêcher d'être deshérité.

T I M A N T E.

Donner ce déplaisir à mon pere !

F R O N T I N.

Monsieur, aux maux violens il faut des remèdes de
même.

T I M A N T E.

Quelque rigueur que mon pere exerce contre moi,
je ne puis approuver qu'on lui ait causé ce chagrin,
& je ne voudrois pas pour toutes choses au monde
qu'il pût croire que j'ai consenti à cette fourberie. S'il
vient à sçavoir que tu en sois l'auteur, je tremble pour
toi.

FRONTIN.

Allez , Monsieur, il n'a garde de m'en soupçonner.

TIMANTE.

Tu te tromperas dans ton calcul.

FRONTIN.

Bon , je suis à présent de son conseil secret.

TIMANTE.

Quelques précautions que l'on prenne pour soutenir un mensonge , la vérité se fait sentir malgré qu'on en ait , & les fourberies les mieux concertées se démentent toujours par quelque endroit où l'on n'a pas pensé.

FRONTIN.

J'ai pourvû à tout.

TIMANTE.

Cependant je ne vois pas que ce que tu fais avance fort mes affaires auprès de la Comtesse.

FRONTIN.

Vos affaires ! puis-je mieux les avancer ? & la Comtesse étoit-elle assez riche pour épouser un homme deshérité ?

TIMANTE.

Mais enfin , comment obliger mon pere à consentir à mon bonheur ?

FRONTIN.

Laissez seulement achever l'affaire du Chevalier , nous trouverons après quelque invention pour la vôtre.

TIMANTE.

Je ne veux point au moins me servir d'un mensonge.

FRONTIN.

Et comment faire autrement ? un menteur est aussi nécessaire dans les mariages qu'un Notaire. Y dit-on jamais de part & d'autre la vérité , & n'y fait-on pas au plus fin ? Mais nous n'en sommes pas encore là. Rentrez chez la Comtesse ; je vais attendre ici que le Capitaine en sorte , pour l'avertir de tout. Mais voici nos maudits vieillards qui m'en empêchent.



SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS,
FRONTIN.

LE MARQUIS.

Voilà Frontin tout à propos.

LE BARON.

Frontin mon ami, va sçavoir chez la Comtesse si je pourrois dire un mot en particulier au Capitaine.

FRONTIN.

Je vais, Monsieur, le prier de votre part de se rendre dans cette salle.

LE BARON.

Fort bien. Va, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS.

Demeure, Frontin, le voici heureusement qui sort.

FRONTIN *bas*.

Tant pis, je voudrois bien lui avoir dit un mot en particulier.

SCENE IV.

LE CAPITAINE, LE BARON,
LE MARQUIS, FRONTIN.

LE CAPITAINE.

TRès-humble, Messieurs. Parbleu je viens de voir là-dedans un muet qui m'a bien fait rire.

LE BARON.

Hélas!

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc encore en peine du Chevalier? Je vous trouve triste: vous devriez aller voir ce muet, il vous feroit passer votre mélancolie.

LE MUET,

LE BARON.

Qu'entens-je, Marquis?

LE CAPITAINE.

Serviteur, Messieurs, je pars demain, j'ai des affaires.

LE BARON.

Ne pourrois-je pas, Monsieur....

LE CAPITAINE.

Que voulez-vous? je suis pressé.

LE BARON.

Monsieur, je suis venu ici tout exprès.... Je sçai que je devrois être allé chez vous....

LE CAPITAINE.

Eh morbleu, point de cérémonies; vous sçavez que je ne suis point faconnier.

LE BARON.

Eh bien, Monsieur... Marquis...

LE CAPITAINE.

Oh ventrebleu, dépêchez-vous donc, ou je vous plante là.

LE BARON.

Je vous prie, Monsieur, de consentir que mon fils le Chevalier épouse cette Zaïde, qui vous tient lieu de fille.

LE CAPITAINE:

Votre fils le Chevalier?

LE BARON.

Oùi, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Et vous ne sçavez pas où il est.

LE MARQUIS

Monsieur en a eu des nouvelles.

LE CAPITAINE.

Qu'il épouse Zaïde: ne vous moquez-vous point?

FRONTIN.

Oh non, Monsieur, c'est tout de bon.

LE BARON.

Oùi, Monsieur, je vous supplie que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

LE CAPITAINE.

Vous me le demandez d'une manière bien lugubre.

FRONTIN.

Monsieur parle toujours ainsi.

LE CAPITAINE.

Oüidà, Monsieur, je vous accorde ma fille, & tout mon bien avec elle. Hé, Marine, amene-moi Zaïde.

SCENE V.

ZAÏDE, MARINE, LE CAPITAINE,
LE BARON, LE MARQUIS,
FRONTIN.

MARINE.

LA voici, Monsieur, qui sortoit pour vous parler.

ZAÏDE.

Je vous prie, Monsieur, de me remercier chez votre sœur.

LE CAPITAINE.

Nous parlerons de cela tantôt, ma fille. Voilà Monsieur le Baron qui veut vous donner pour époux son fils le Chevalier.

ZAÏDE.

Le Chevalier ?

FRONTIN.

Oüi, Mademoiselle.

ZAÏDE.

Et le connoissez-vous ?

LE CAPITAINE.

Non, je ne l'ai jamais vu : mais puisque Monsieur est son pere, je ne doute point qu'il ne soit brave homme.

FRONTIN.

Assurément, Monsieur.



SCENE VI.

LE CAPITAINE, LE BARON,
LE MARQUIS, ZAÏDE, MARINE,
FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

A H voici ce drôle de muet qui m'a tant fait rire ; il faut qu'il soit de la nôce.

FRONTIN.

Il en fera , Monsieur. Hum. . . .

MARINE.

On ne peut rien faire sans lui.

LE CAPITAINE.

Mais qu'a-t-il fait au Baron ? il se met à genoux , il pleure , il soupire , il lui demande pardon , il lui montre Zaïde.

LE BARON.

Levez-vous.

FRONTIN.

Il faut crier plus haut.

LE CAPITAINE.

Que veut dire ceci ?

LE BARON.

Mon fils !

LE CAPITAINE.

Son fils ?

LE BARON.

Levez-vous , on vous accorde Zaïde.

LE CAPITAINE.

Zaïde !

FRONTIN.

Voilà qui me va faire pleurer.

MARINE.

En effet cela est touchant.

LE CAPITAINE.

Monsieur le Baron.

LE BARON.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

Quelle Comédie jouons-nous ici ?

LE BARON.

Monsieur, vous voyez le Chevalier.

LE CAPITAINE.

Votre fils ! celui pour qui vous demandez Zaïde !

LE BARON.

Où , Monsieur.

LE CAPITAINE.

Parbleu, vous me la donnez belle.

FRONTIN.

Mais....

LE CAPITAINE.

Il n'y a point de mais qui tienne, je ne donne point ma fille à un Muet.

FRONTIN.

Eh ! Monsieur, les Médecins ont assuré qu'il parlera, criera, pechera, donnera peut-être la femme au diable dès qu'il sera marié.

MARINE.

Sérieusement, Monsieur, les Médecins ont dit qu'il n'est rien de si bon pour faire revenir la parole, que la compagnie d'une femme.

LE CAPITAINE.

Eh bien ! va-t-en dire de ma part à tes Médecins qu'ils lui ordonnent leurs filles pour le guérir.

LE BARON.

Ah ! Marquis, il n'y consentira jamais.

FRONTIN *lui parlant à l'oreille.*

Vous m'entendez bien ?

LE CAPITAINE.

Va te promener, je ne donne pas comme cela dans le panneau.

MARINE.

Ne voyez-vous pas que c'est pour obliger son pere....

LE CAPITAINE.

Tais-toi : je crois qu'il seroit encore plus facile de le faire parler, que de te rendre muette. Têtebleu,

Monsieur; pour qui me prenez-vous? Sçavez-vous que quand le Chevalier seroit le fils du grand Mogol, il n'y auroit rien à faire? Qu'il parle, & j'y consentirai.

FRONTIN *au Chevalier, qui veut parler.*

St, st.

LE MARQUIS.

Vraiment, s'il parloit, Monsieur peut-être n'y consentiroit pas.

LE CAPITAINE.

Et moi, vous dis-je, je n'y consentirai point, s'il ne parle.

FRONTIN.

Monsieur, je vous cautionne que ce soir il parlera comme un livre.

LE CAPITAINE.

A d'autres.

MARINE.

Fiez-vous à ce qu'il vous dit; je vous en répons aussi.

LE CAPITAINE.

Voilà, morbleu, deux bonnes cautions. Zaïde, point de Muets, je vous prie.

LE BARON.

Ah, Marquis!

LE CAPITAINE.

Je vais dire à la Comtesse de se donner bien de garde d'y consentir en mon abience. Attendez-moi, je viens vous reprendre pour vous mener chez ma sœur.

LE BARON.

C'en est fait, Frontin.

FRONTIN.

Je vais le suivre. Ces pestes de marins sont durs d'oreille; mais il ne faut pas encore désespérer.



SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, ZAÏDE,
MARINE. UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *au Baron.*

Monsieur, il y a un homme là-bas dans la cour qui demande à vous parler en particulier, & tout-à-l'heure, pour une chose de la dernière conséquence.

LE BARON.

Marquis, venez, s'il vous plaît, avec moi; ne m'abandonnez pas en l'état où je suis, nous reviendrons ici dans un moment.

SCENE VIII.

MARINE, LE CHEVALIER.

MARINE.

Hâtez-vous de profiter de la liberté qu'on vous laisse d'aller tout déclarer au Capitaine; personne ne le détrompera si bien que vous.

LE CHEVALIER.

A la fin je respire; je suis du plus violent état où jamais un amant puisse être: je perdois Zaïde, si je parlois; si je ne parlois pas, je la perdois aussi. Mais allons.



SCENE IX.

LE CAPITAINE, LA COMTESSE,
Zaïde, MARINE, FRONTIN,
LE CHEVALIER.

LE CAPITAINE.

EN effet, il parle. Si je l'avois sçu plutôt, c'étoit une affaire faite.

LA COMTESSE.

Tu peux bien rendre graces à ton maître; sans lui tu te ierois mal trouvé de m'avoir joué cette pièce.

LE CHEVALIER.

Madame... Monsieur... l'amour... vous connoissez Zaïde, pourrez-vous ne me point pardonner tout ce que j'ai entrepris?

LA COMTESSE.

Chevalier, je suis bonne, & je considère Timante: vous aimez Zaïde, nous sçavons qu'elle ne vous hait point; nous venons ici pour vous rendre tous les bons offices qui dépendront de nous.

LE CHEVALIER.

Quelles assez fortes preuves de reconnoissance...

FRONTIN.

Laiſſons là votre reconnoissance; nous n'avons point de tems à perdre, le Baron va revenir, songeons à rajuster toutes choses: secondez-moi bien.

LE CAPITAINE.

Ah! parbleu, je vais lui dire que j'y consens, ne te mets pas en peine.

FRONTIN.

Ce n'est pas assez. Continuez, vous, à faire le Muet, & laissez-moi conduire le reste. Le voici.



SCENE X.

LE BARON, LE MARQUIS,
LE CAPITAINE, LA COMTESSE,
ZAÏDE, MARINE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, j'ai tant fait, qu'enfin j'ai obligé Monsieur à consentir.....

LE BARON.

Ah ! traître, me jouer de la sorte !

FRONTIN.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ?

LE BARON.

J'ai de quoi te faire pendre, scélérat.

MARINE.

Quelqu'un t'a trahi.

LE BARON.

Et vous, mon fils, n'avez-vous point de honte ?

Le Chevalier se jette à genoux.

LE CAPITAINE.

Que veut dire ceci ?

LE MARQUIS.

Nous ne donnons plus, Monsieur, dans ces panneaux ; Monsieur votre pere vient d'être informé de tout.

FRONTIN.

Et de quoi, Monsieur ?

LE BARON.

Tais-toi, coquin, infâme, je suis si en colère, que je ne puis parler.

MARINE.

Il sçait tout.

FRONTIN.

J'en tremble.

MARINE.

Je te le disois bien.

LE MUET,

LE BARON.

Tu payeras cher l'allarme que tu m'as donnée.

FRONTIN.

Vous verrez, Monsieur, qu'on vous aura fait entendre. . .

LE BARON.

Qu'on fasse venir Simon

FRONTIN *bas*.

Ah ! je suis perdu.

LE CAPITAINE.

Le voilà muet à son tour.

FRONTIN.

J'ai de quoi me venger de ce voleur.

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS,
LE CAPITAINE, ZAÏDE,
LE CHEVALIER, FRONTIN,
MARINE, SIMON.

LE BARON *présent Simon par le bras*

Avance, avance, montre-toi. Voilà le pauvre diable à qui Frontin avoit persuadé de faire le Muet, parce que Timante en avoit promis un à Madame; voilà l'homme enfin en la place duquel ce traître a fait entrer le Chevalier.

LE MARQUIS.

Avec quelle adresse il nous a tous joués !

MARINE

Tu as besoin d'un coup de maître.

FRONTIN.

Monsieur, je vais vous faire venir mon maître, qui vous assurera. . .

LE BARON.

Tu ne sortiras point, infâme : demeure là, & confesse que tu es le plus méchant de tous les hommes.

FRONTIN.

FRONTIN.

Vous ne connoissez pas , Monsieur , le scélérat à qui vous ajoutez foi , c'est un coquin , un fripon , qui a changé mille fois de nom , & qui porte une fausse barbe.

SIMON.

Hé bien , oùi , que veux-tu dire ? C'étoit moi qui devois être le Muet de Madame.

LE CAPITAINE.

J'ai vû cet homme-là quelque part.

LE MARQUIS.

Ce visage-là ne m'est pas inconnu.

LE CAPITAINE.

Ah ! voleur , je te trouve !

FRONTIN.

Je vous l'ai bien dit , Monsieur , que c'étoit un méchant homme.

LE BARON.

Ne crois pas te tirer d'affaires.

LE CAPITAINE.

Zaïde , c'est Griffon le Sicilien.

LE MARQUIS.

Griffon le Sicilien !

ZAÏDE.

Quoi ? ce Griffon dont je vous ai oùi si souvent parler , qui nous vola dès que nous eumes pris terre ?

LE CAPITAINE.

Lui-même , le frere de votre nourrice Espagnole ; qui mourut le jour de votre prise.

LE MARQUIS.

Une nourrice Espagnole !

FRONTIN.

C'est un pendart , vous dis-je , qui a changé vingt fois de nom.

LE BARON.

Cela ne fait rien pour toi.

LE MARQUIS.

Seroit-il possible !

FRONTIN *au Capitaine.*

Monsieur , tirez-moi d'ici , je vous ferai rendre ce qu'il vous a volé.

Tome II.

L

Je l'entens bien ainsi.

FRONTIN.

Voilà déjà une chaîne d'or qu'il m'avoit donnée à vendre.

LE MARQUIS.

Donne-la-moi, voyons.

LE BARON.

Vous auroit-il volé aussi ?

FRONTIN.

Affurément.

LE MARQUIS.

Que vois-je ! je n'en puis plus douter.

LE BARON.

Qu'est-ce donc ?

LE MARQUIS.

Hélas ! dis-moi, malheureux, comment te sauvas-tu du naufrage, lorsque ma fille périt ? Je te reconnois ; tu étois avec elle, lorsque je l'envoyai à sa mère, qui étoit à Palerme, & j'avois donné cette chaîne d'or à sa nourrice Espagnole.

SIMON.

Monsieur, je vous demande pardon, votre fille ne périt point, nous la sauvâmes : nous fumes pris par des Corsaires, & le lendemain Monsieur nous reprit sur les côtes d'Espagne.

LE MARQUIS.

Ah ! Baron.

LE CAPITAINE.

Voilà assurément la même fille qui tomba alors entre mes mains, il y aura justement treize ans le mois prochain.

ZAÏDE.

Ah Ciel !

LE BARON.

Qu'entens-je ?

LE MARQUIS.

Ah ! Zaïde, vous êtes ma fille. Ce que Monsieur me dit ; le tems de votre prise, la nourrice Espagnole, Griffon que voilà, cette chaîne que je reconnois ; tout

me le confirme, & plus que tout encore, les secrets
mouvemens de la nature qui s'élevent au fond de mon
cœur. Zaïde, vous êtes ma fille.

ZAÏDE.

Quel bonheur pour moi!

FRONTIN.

Et pour moi encore plus grand.

MARINE.

Tu as été plus heureux que sage.

LE CHEVALIER.

Juste Ciel!

LE BARON.

Ah! Marquis, le Ciel a fait ce miracle pour une al-
liance que nous avons tant souhaitée.

LE MARQUIS.

Oùi, Baron. Monsieur, vous me rendez toute la
joie de ma vie.

LE CAPITAINE.

Je vous la cède; mais je veux qu'elle soit mon hé-
ritière.

LA COMTESSE.

Que je m'estime heureuse, Monsieur, de l'avoir tou-
jours aimée tendrement.

SCENE DERNIERE:

LE BARON, LE MARQUIS, LE
CHEVALIER, TIMANTE, LE
CAPITAINE, LA COMTESSE, ZAÏDE,
FRONTIN, MARINE, SIMON.

TIMANTE.

Que viens-je d'apprendre, mon pere? quel bonheur!
N'y en aura-t-il pas aussi pour moi?

LE MARQUIS.

Allons, mon cher ami, en faveur d'un si beau jour;
rendez tous vos enfans heureux,

LE BARON.

Madame, je vous prie d'agréer Timante pour époux.

LE MARQUIS.

Grace sur-tout à Frontin.

LE BARON.

Je lui pardonne tout.

FRONTIN.

Vous m'avez pourtant fait une belle peur. Mais, Madame, si vous ne m'accordez Marine, il vaut autant m'envoyer pendre.

LA COMTESSE.

Je te l'accorde.

TIMANTE.

A condition qu'il renoncera aux fourberies.

FRONTIN.

Tubieu, j'ai trop filé la corde.

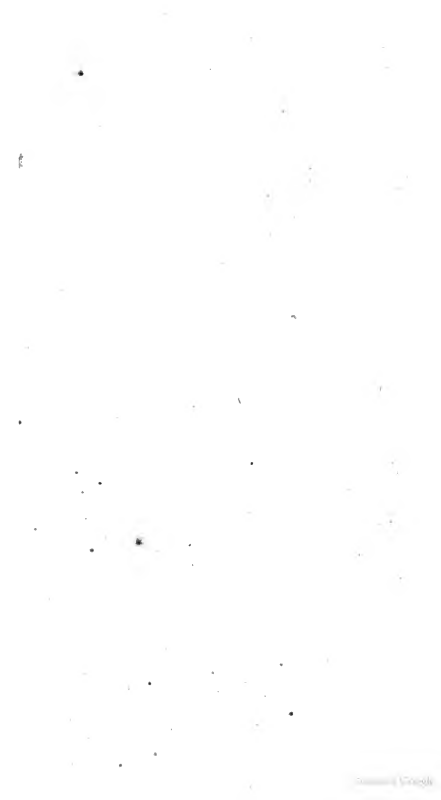
SIMON.

Serai-je seul malheureux ?

LE CAPITAINE.

Je te donne ce que tu m'as volé.

Fin du second Volume.







BIBLIO

SCAP

PLUT

N.° C